



Le Chant des revenants

Ward, Jesmyn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Jesmyn
Ward

Le Chant des revenants

belfond 

DU MÊME AUTEUR

Bois Sauvage, Belfond, 2012 ; 10/18, 2013

Ligne de fracture, Belfond, 2014 ; 10/18, 2019

Les Moissons funèbres, Globe, 2016 ; 10/18, 2019

JESMYN WARD

LE CHANT
DES REVENANTS

*Traduit de l'américain
par Charles Recoursé*

belfond

*Pour ma mère, Norine Elizabeth Dedeaux,
qui m'a aimée dès avant mon premier souffle,
et me le montre à chaque seconde de ma vie*

« Qui cherchons-nous, qui cherchons-nous ?
C'est Equiano que nous cherchons.
Est-il allé à la rivière ? Qu'il en revienne.
Est-il allé à la ferme ? Qu'il rentre.
C'est Equiano que nous cherchons. »
Chant kwa
au sujet de la disparition d'Equiano,
un garçon africain

« La mémoire est une chose vivante, elle aussi en transit.
Mais durant ce moment, tout ce qu'elle contient
se rassemble et vit – le vieux et le jeune,
le passé et le présent, les vivants et les morts. »
Eudora WELTY, *Les Débuts d'un écrivain*

« Le Golfe scintille, terne comme le plomb. La côte du Texas
scintille telle une monture de métal. Je n'ai de maison
tant que l'été au crâne bouillonnant
bout pour le jour où au nom du Seigneur
les braises seront empilées sur la tête
de tous ceux ayant le fouet et la flamme pour évangile,
siècle après siècle, les morts n'enseignent rien. »
Derek WALCOTT, *Le Golfe*

Jojo

J'AIME BIEN PENSER que je sais ce que c'est, la mort. J'aime bien penser que c'est un truc que je peux regarder en face. Quand Papy me dit qu'il a besoin d'aide et que je vois le couteau noir glissé dans sa ceinture, je laisse Mamie dormir dans son lit, ma petite sœur Kayla dormir sur sa couverture par terre, et je sors avec Papy, j'essaye de me tenir droit, les épaules en cintre ; c'est comme ça qu'il marche, Papy. J'essaye de faire mine que c'est normal et que je m'ennuie, histoire que Papy croie que j'ai mérité mes treize ans, histoire qu'il sache que je suis prêt à faire le nécessaire, à séparer les muscles des boyaux, les organes des cavités. Je veux que Papy sache que je peux me salir les mains. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

Je retiens la porte pour l'empêcher de claquer, je l'accompagne dans le montant. Je veux pas que Mamie ou Kayla se réveillent pendant qu'on est dehors. Vaut mieux qu'elles dorment. Vaut mieux que Kayla dorme parce que les nuits où Leonie travaille elle se réveille toutes les heures, elle s'assoit dans son lit et elle crie. Vaut mieux que Mamie dorme parce que la chimio l'a asséchée et creusée pareil que le soleil et l'air font aux chênes d'eau. Papy slalome entre les arbres, droit, mince et brun comme un jeune pin. Il crache dans la terre rouge et sèche, le vent remue les arbres. Ça caille. C'est un hiver têtu qui refuse de laisser la place au printemps. Le froid reste là comme de l'eau au fond d'une baignoire mal fichue. J'ai oublié mon sweat à capuche par terre dans la chambre de Leonie, là où je dors, et mon tee-shirt est fin mais je ne me frictionne pas les bras. Si je laisse le froid me piquer, je sais que lorsque je verrai la chèvre je flancherai ou je broncherai au moment où Papy lui coupera la gorge. Et Papy le verra, c'est forcé.

« Vaut mieux laisser dormir le bébé », dit Papy.

C'est Papy qui a construit notre maison, tout en longueur derrière une façade étroite, près de la route, histoire que le reste du terrain

puisse rester boisé. Il a installé sa porcherie, l'enclos des chèvres et le poulailler dans des petites clairières au milieu des arbres. Pour arriver aux chèvres on doit passer devant les porcs. La terre est noire et boueuse à cause de la merde, et depuis que Papy m'a fouetté quand j'avais six ans parce que j'étais allé jouer sans chaussures autour des cochons, je ne suis jamais retourné pieds nus dans ce coin-là. *T'aurais pu choper des vers*, il avait dit, Papy. Plus tard ce soir-là, il m'avait raconté des histoires de son enfance avec ses sœurs et ses frères, quand ils jouaient pieds nus parce qu'ils n'avaient qu'une seule paire de chaussures chacun, et réservée à la messe. Ils avaient tous eu des vers, et quand ils allaient aux cabinets dans le jardin ils se les arrachaient du cul. Je ne le dis pas à Papy, mais c'est plus efficace que les coups de fouet.

Papy sélectionne le pauvre bouc, lui fait un nœud coulant autour du cou et le pousse hors de l'enclos. Les autres bêlent et bousculent Papy, lui donnent des coups de tête dans les jambes, lèchent son pantalon.

« Dégagez ! Dégagez ! » dit Papy en les écartant du pied. Je crois que les chèvres se comprennent entre elles ; je le vois aux bosses qu'elles ont sur le crâne, à leur façon de mordre et de tirer sur le pantalon de Papy. Je crois qu'elles savent ce que ça signifie, la corde au cou. Le bouc blanc avec ses taches noires sur le flanc danse d'une patte sur l'autre, il résiste, comme s'il commençait à flairer ce qui l'attend. Papy le tire en passant devant les porcs, qui se précipitent sur la clôture et grognent de faim, puis jusqu'à la remise, située plus près de la maison. Les feuilles me giflent les épaules, m'égratignent et me griffonnent des lignes blanches sur les bras.

« Pourquoi t'as pas mieux débroussaillé que ça, Papy ?

— Pas la place. Et personne a besoin de voir ce que je fais là-dedans.

— On entend les bêtes de loin. De la route.

— Et si quelqu'un a l'idée de venir les emmerder, je l'entendrai venir à travers les arbres.

— Tu crois que les bêtes se laisseraient faire ?

— Non. Les chèvres c'est mauvais et les cochons c'est plus malin qu'on croit. Et en plus c'est vicieux. S'ils ont pas l'habitude que tu viennes les nourrir, ils te mordent. »

Papy et moi on entre dans le cabanon. Papy attache le bouc à un piquet qu'il a planté dans la terre, et l'animal lui aboie dessus.

« Tu connais des gens qui mettent toutes leurs bêtes dehors, toi ? » demande Papy. Et Papy a raison. À Bois, personne ne met ses bêtes dehors dans des champs, ou devant chez lui.

Le bouc balance la tête, recule. Essaye de se débarrasser de la corde. Papy l'enjambe et lui glisse un bras sous la mâchoire.

« Big Joseph », je dis. En le disant, j'ai envie de regarder à l'extérieur de la remise, derrière moi dans le jour froid et vert vif, mais je me force à fixer Papy, à fixer le bouc avec son cou tendu vers la mort. Papy renifle. Je n'ai pas fait exprès de dire son nom. Big Joseph c'est mon grand-père blanc, Papy c'est mon grand-père noir. Je vis avec lui depuis ma naissance ; mon grand-père blanc, je ne l'ai vu que deux fois. Big Joseph est rond et grand et il ne ressemble pas du tout à Papy. Il ne ressemble même pas à Michael, mon père, qui lui est mince et barbouillé de tatouages. Une collection de souvenirs d'artistes ratés, récoltés à Bois et en mer quand il travaillait au large, et en prison aussi.

« Allez, c'est parti », dit Papy.

Papy maîtrise le bouc comme si c'était un homme et les genoux de la bête fléchissent. Elle tombe dans la terre museau en avant, tourne la tête et du coup elle me regarde pendant que sa joue frotte contre le sol, dans la poussière et le sang. Elle me montre son œil doux mais je ne me détourne pas, je ne cille pas. Papy tranche. Le bouc fait un bruit étonné, un bêlement ravalé par un gargouillement, et ensuite il y a du sang et de la boue partout. Les pattes du bouc ramollissent et plient, et Papy cesse de lutter. Dans le même mouvement il se relève et enroule une corde autour des chevilles du bouc, hisse le corps à un crochet fixé à la charpente. Cet œil : encore humide. Qui me regarde comme si c'était moi qui lui avais coupé le cou, moi qui le saignais, qui lui tartinai du rouge sur tout le museau.

« T'es prêt ? » demande Papy. Il jette un coup d'œil rapide dans ma direction. Je hoche la tête. Je ne bronche pas, visage de marbre. J'essaie de me détendre pendant que Papy découpe les pattes dans la longueur, trace sur le bouc des coutures de pantalon, des coutures de chemise, des lignes dans tous les sens.

« Attrape ça », dit Papy. Il me montre une ligne sur le ventre du bouc, alors je plonge les doigts et j'attrape. C'est encore chaud, et c'est mouillé. *Ne glisse pas*, je me dis. *Ne glisse pas*.

« Tire », dit Papy.

Je tire. Le bouc a les entrailles à l'air. C'est gluant et ça pue, piquant, moisi, l'odeur d'un homme qui n'a pas pris de bain depuis des jours. La peau se détache pareil que celle d'une banane. Chaque fois ça me surprend, comme elle vient facilement dès qu'on tire. Papy y va fort de l'autre côté, et ensuite il coupe et arrache la peau aux sabots. Je retrousse la peau sur toute la patte de la bête jusqu'au pied, mais pas moyen de l'avoir comme Papy, alors il coupe et il arrache.

« L'autre côté », dit Papy. J'attrape la couture près du cœur. Le bouc est encore plus chaud à cet endroit, et je me demande si c'est parce que son cœur paniqué battait tellement fort avant qu'il meure que ça chauffait sa poitrine, mais ensuite je regarde Papy, il est déjà

en train d'arracher la peau au bout de la patte du bouc et je comprends que mes questions m'ont fait prendre du retard. Je ne veux pas qu'il prenne ma lenteur pour de la peur, de la faiblesse, qu'il conclue que je suis trop petit pour regarder la mort comme un homme, alors j'empoigne et je tire. La peau se détache du pied de la bête, et ensuite la bête se balance au plafond, du rose et du muscle, elle reflète le peu de lumière qu'il y a, miroite dans l'obscurité. Tout ce qu'il reste du bouc, c'est un museau poilu, et je crois que c'est encore pire que le moment avant que Papy lui tranche la gorge.

« Prends le seau », dit Papy, et je prends le bac en métal sous une étagère au fond de la remise et je l'installe sous la bête. Je ramasse la peau qui commence à raidir et je la laisse tomber dans le bac. Quatre épaisseurs.

Papy découpe le ventre par le milieu et les boyaux dégoulinent dans le bac. Il découpe et une odeur de fumier de porc nous saute au visage. Une odeur de glaneurs morts qui pourrissent au fond des bois, quand tout ce qui indique leur présence c'est les relents et les buses qui tournoient dans le ciel. Une puanteur d'opossum ou de tatou à moitié aplati, qui pourrit sur le bitume brûlant. Mais pire. Cette odeur est pire ; c'est l'odeur de la mort, du pourri sortant d'une chose qui vient d'arrêter de vivre, d'une chose réchauffée par le sang et la vie. Je grimace, je veux prendre l'expression dégoûtée de Kayla, celle qu'elle a quand elle s'énervé ou quand elle s'impatiente ; tout le monde croit qu'elle vient de sentir une saleté : elle plisse ses yeux verts, le nez en champignon, la bouche ouverte sur ses douze quenottes de bébé. Je veux faire cette grimace parce que si je fronce le nez pour expulser l'odeur ça l'atténuera peut-être, ça pourra bloquer cette puanteur de mort. Je sais que c'est l'estomac et les intestins, mais tout ce que je vois c'est la tête de Kayla et l'œil doux du bouc et après ça plus moyen de tenir en place et de regarder, je sors de la remise et je vomis dehors dans l'herbe. J'ai le visage en feu mais les bras gelés.

Papy émerge de la remise, il tient une rangée de côtes dans son poing. Je m'essuie la bouche et je le regarde, mais lui ne me regarde pas, il regarde la maison et il hoche la tête.

« Je crois que j'ai entendu pleurer le bébé. Tu devrais aller jeter un œil. »

Je mets les mains dans mes poches.

« T'as pas besoin d'aide ? »

Papy secoue la tête.

« C'est bon », il dit, mais ensuite il me regarde pour la première fois et il n'y a plus la dureté dans ses yeux. « Pars devant. » Après ça il se retourne et il rentre dans la remise.

Papy a dû se tromper parce que Kayla dort encore. Elle est par terre dans son slip et son tee-shirt jaune, la tête sur le côté, les bras tendus

comme pour essayer d'attraper l'air, les jambes écartées. Il y a une mouche sur son genou et je l'éloigne, j'espère qu'elle n'a pas été là tout le temps où j'étais dans la remise avec Papy. Elles mangent du pourri. Quand j'étais petit, à l'époque où j'appelais encore Leonie *Maman*, elle m'a dit que les mouches nous chient dessus dès qu'elles se posent. C'était l'époque où il y avait plus de bon que de mauvais, l'époque où elle me poussait sur la balançoire que Papy avait accrochée à un des pacaniers du jardin, l'époque où elle s'asseyait près de moi sur le canapé pour qu'on regarde la télé ensemble et elle me caressait la tête. L'époque où elle était présente et pas absente. Avant qu'elle commence à sniffer des cachets broyés en poudre. Avant que toutes les petites méchancetés qu'elle m'a dites s'accumulent et se logent comme un petit caillou dans une écorchure au genou. À l'époque où j'appelais encore Michael *Papa*. C'était l'époque où il vivait avec nous avant qu'il reparte habiter avec Big Joseph. Avant que la police l'embarque il y a trois ans, juste avant la naissance de Kayla.

Chaque fois que Leonie me disait une méchanceté, Mamie lui disait de me fiche la paix. *Mais c'est pour rire*, répondait Leonie, et elle avait son grand sourire, elle se passait une main sur le front pour lisser ses mèches courtes et colorées. *Je prends des teintures qui mettent ma peau en valeur*, elle disait à Mamie. *Pour avoir un noir éclatant*. Et puis : *Michael adore*.

Je remonte la couverture sur le ventre de Kayla et je m'allonge par terre à côté d'elle. Son petit pied est chaud dans ma main. Sans se réveiller, elle repousse la couverture et elle prend mon bras, elle l'attire sur son ventre et puis elle retrouve son calme. Elle ouvre la bouche, je repousse la mouche qui lui tourne autour, et Kayla laisse échapper un petit ronflement.

Quand j'arrive à la remise, Papy a déjà tout nettoyé. Il a enterré dans les bois les intestins qui sentaient, il a emballé la viande qu'on mangera d'ici plusieurs mois et il l'a mise dans le petit congélateur calé dans un coin. Il ferme la porte de la remise, et quand on longe les enclos je ne peux pas m'empêcher de faire un écart parce que les chèvres se jettent sur la barrière en bêlant. Elles réclament leur ami, celui que j'ai contribué à tuer. Celui dont Papy porte des morceaux : pour Mamie le foie tendre, qu'il fera tout juste revenir à la poêle pour que le sang ne lui dégouline pas dans la bouche quand je le lui apporterai à manger ; pour moi les cuissots, qu'il fera bouillir pendant des heures avant de les fumer et de les cuire au barbecue pour mon anniversaire. Quelques chèvres s'éloignent et lèchent l'herbe. Deux mâles avancent l'un vers l'autre, puis l'un donne un coup de tête à l'autre et ils commencent à se battre. Le perdant s'éloigne en boitant et le gagnant, blanc sale, se met à embêter une petite femelle grise en

essayant de la monter, et alors je rentre les bras dans mes manches. La femelle lui donne des coups de sabot et bêle. Papy s'arrête près de moi et secoue la viande fraîche pour empêcher que les mouches se posent dessus. Le mâle mord l'oreille de la femelle, elle pousse une espèce de grognement et recule brutalement.

« C'est toujours comme ça ? » je demande à Papy. J'ai déjà vu des chevaux ruer et se monter dessus, déjà vu des porcs se rouler dans la boue, déjà entendu des chats sauvages crier et feuler la nuit en mettant bas.

Papy secoue la tête et lève vers moi les meilleurs morceaux. Il a un demi-sourire, le côté de sa bouche où on voit ses dents est pointu comme une lame, et puis son sourire disparaît.

« Non, il dit. Pas toujours. Regarde. »

En beuglant, la femelle envoie sa tête dans le cou du mâle. Le mâle bat en retraite. Je crois Papy. C'est vrai. Parce que je vois comment il est avec Mamie. Mais je vois aussi Leonie et Michael, comme s'ils étaient devant mes yeux, pendant leur dernière grosse dispute avant que Michael nous quitte et reparte vivre avec Big Joseph, juste avant qu'il aille en prison il y a trois ans : il a balancé ses pulls, ses pantalons de treillis et ses Jordan dans des grands sacs-poubelle noirs et il a traîné toutes ses affaires dehors. Il m'a pris dans ses bras et quand il s'est penché vers moi je n'ai plus vu que ses yeux, verts comme les pins, et les taches de rouge sur sa figure : ses joues, sa bouche, les côtés de son nez, là où les veines faisaient des ruisseaux écarlates sous la peau. Il a passé son bras dans mon dos et il m'a donné une petite tape, et une autre, mais elles étaient si légères que ça ne ressemblait pas à un câlin, et il avait un côté bizarre et tendu, comme si en dessous de sa peau il avait du scotch qui lui tirait le visage. Comme s'il allait pleurer. À cette époque-là, Leonie attendait Kayla, elle avait déjà choisi le prénom et elle l'avait écrit au vernis à ongles sur le siège-auto de Kayla, qui était à moi avant. Mais son ventre était encore petit, on avait juste l'impression qu'elle avait une balle en mousse sous son tee-shirt. Elle a suivi Michael sous le porche, où j'étais, avec encore la sensation des deux petites tapes dans mon dos, pas plus fortes qu'une brise, et Leonie l'a chopé par le col, elle a tiré, elle l'a giflé et ça a fait un grand bruit mouillé. Il s'est retourné et il lui a attrapé les bras, ils criaient et ils respiraient fort, ils se poussaient et ils se tiraient d'un bout à l'autre du porche. Ils étaient tellement collés par les hanches et la poitrine et le visage qu'ils ne faisaient plus qu'un, un bernard-l'ermite empoté qui se carapate sur le sable. Et après ça ils sont restés collés mais ils parlaient, sauf que leurs mots ressemblaient à des gémissements.

« Je sais, a dit Michael.

— T'as jamais su, a dit Leonie.

— Pourquoi tu me rejettes ?

— Tu vas où tu veux », a dit Leonie, et ensuite elle s'est mise à pleurer et ils se sont embrassés, et ils se sont séparés seulement quand Big Joseph s'est garé dans l'allée en terre, histoire de mettre son camion dans le jardin et pas sur la rue. Il n'a pas klaxonné ni fait signe ni rien, il a juste attendu Michael. Du coup Leonie s'est détachée de lui, elle a claqué la porte et elle a disparu dans la maison, et Michael regardait ses pieds. Il avait oublié de mettre des chaussures, ses orteils étaient rouges. Il respirait dur et il a soulevé ses sacs, et ses tatouages bougeaient sur son dos blanc : le dragon à l'épaule, la faux le long du bras. Une faucheuse entre les omoplates. Mon prénom, *Joseph*, sur la nuque entre des empreintes de mes pieds de bébé.

« Je reviendrai », il a dit, puis il a sauté du porche, il a secoué la tête, il a chargé ses sacs-poubelle sur l'épaule et il a marché jusqu'au camion où l'attendait son père, Big Joseph, l'homme qui n'a jamais prononcé mon nom. J'aurais voulu lui faire un doigt quand il est parti en marche arrière, mais j'avais peur que Michael descende du camion et me foute une volée, alors je me suis retenu. À cette époque-là je ne m'étais pas rendu compte que Michael remarquait certaines choses et d'autres non, que par moments il me voyait et que des jours entiers, ou même des semaines, il ne me voyait pas. Pour le coup, ça n'aurait rien changé. Michael ne s'était pas retourné depuis qu'il avait sauté du porche, il n'avait même pas relevé les yeux après qu'il avait jeté ses sacs sur le plateau du pick-up et qu'il était monté à l'avant. À croire qu'il continuait à se concentrer sur ses pieds nus et rouges. Papy, il dit qu'un homme ça regarde les autres hommes en face, alors je n'ai pas bougé et j'ai regardé Big Joseph qui enclenchait la marche arrière, Michael qui fixait ses genoux, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de l'allée et se soient éloignés. Après quoi j'ai craché comme fait Papy, j'ai sauté du porche et j'ai couru voir les animaux dans leurs cachettes au milieu des bois.

« Viens, petit », fait Papy. Il reprend la direction de la maison et je le suis en essayant de me sortir du souvenir de la dispute entre Leonie et Michael, qui flotte comme le brouillard dans le jour humide et frais. Mais ça me suit, de la même façon que je suis la piste que Papy trace sur la terre avec le sang des organes tendres, une piste qui indique l'amour aussi clairement que les miettes de pain semées dans les bois par Hansel.

Malgré la graisse de bacon que Papy a versée dessus, l'odeur du foie qui grésille dans la poêle me pèse au fond de la gorge. Ça sent fort, mais la sauce forme un petit cœur autour de la viande quand papy la sert et je me demande s'il l'a fait exprès. Je porte l'assiette jusqu'à la chambre de Mamie mais elle dort encore, alors je rapporte le repas à la cuisine, où Papy le recouvre d'une serviette en papier

pour le garder au chaud, et ensuite je le regarde découper la viande et l'assaisonnement, l'ail, le céleri, le poivron et l'oignon qui me pique les yeux, et mettre le tout à bouillir.

Si Mamie et Papy avaient été là le jour où Leonie et Michael se sont disputés, ils seraient intervenus. Papy aurait dit, *Le petit n'a pas besoin de voir ça*. Ou bien Mamie aurait dit, *Ne laisse pas ton enfant penser que c'est comme ça que tu traites les gens*. Mais ils n'étaient pas là. C'est pas souvent que je peux dire ça. Ils n'étaient pas là parce qu'ils avaient appris que Mamie avait le cancer, du coup Papy enchaînait les allers-retours chez le médecin. Avant ça, je ne me souviens pas qu'ils aient compté sur Leonie pour s'occuper de moi. Quand Michael est parti avec Big Joseph, ça m'a fait bizarre de m'asseoir en face de Leonie et de me préparer un sandwich aux patates frites pendant qu'elle regardait dans le vide, les jambes croisées avec un pied qui gigotait, et la fumée de ses cigarettes qui s'échappait de ses lèvres et enveloppait sa tête comme un foulard, même si Mamie et Papy détestaient qu'elle fume à l'intérieur. C'était bizarre d'être seul avec elle. Elle mettait ses cendres et ses mégots dans la canette de Coca qu'elle venait de terminer, et quand j'ai croqué dans mon sandwich elle a dit :

« Ça a l'air dégueu. »

Elle avait séché ses larmes après la dispute, mais je voyais encore les marques sur son visage, brillantes, là où elles avaient coulé.

« Papy, il les mange comme ça.

— T'es obligé de tout faire comme Papy ? »

J'ai fait non de la tête parce que je pensais que c'était ça qu'elle attendait. Mais j'aimais bien la plupart des trucs que faisait Papy, sa façon de se tenir quand il parlait, de coiffer ses cheveux bien raides avec une raie au milieu qui le faisait ressembler aux Indiens Chactas et Creeks des livres d'histoire, de me laisser m'asseoir sur ses genoux pour conduire son tracteur autour de la maison, même sa façon de manger, vite fait bien fait, et les histoires qu'il me racontait avant de dormir. Quand j'avais neuf ans, Papy réussissait tout.

« Pourtant on dirait bien. »

Au lieu de répondre, j'ai dégluti un grand coup. Les patates étaient épaisses et salées, je n'avais pas mis assez de mayonnaise et de ketchup et elles avaient du mal à passer.

« Même le bruit a l'air dégueu », a dit Leonie. Elle a lâché sa cigarette dans la canette qu'elle a poussée vers le côté de la table où je mangeais debout. « Va me jeter ça. »

Elle est allée au salon, elle a ramassé une des casquettes de Michael, qu'il avait oubliée sur le canapé, et elle se l'est enfoncée sur la tête.

« Je reviens », elle a dit.

Mon sandwich dans la main, j'ai trottiné derrière elle. La porte s'est

refermée et je l'ai poussée. J'avais envie de demander à Leonie, *Tu vas m'abandonner ici ?* mais le sandwich formait une boule dans ma gorge et il ne pouvait pas descendre à cause de la panique qui remontait de mon ventre ; je n'avais jamais été tout seul à la maison.

« Papy et Mamie ne vont pas tarder », elle a dit en claquant la portière de sa voiture. Elle avait une Chevy Malibu marron et basse que Papy et Mamie lui avaient achetée quand elle avait fini le lycée. Elle est sortie de l'allée, une main dehors pour attraper l'air ou faire signe, je ne savais pas trop, et elle est partie.

La maison était trop silencieuse et ça me faisait peur de m'y retrouver sans personne, alors je suis resté sous le porche un moment, mais ensuite j'ai entendu un homme chanter, chanter d'une voix aiguë qui sonnait faux, chanter les mêmes mots en boucle. *Oh Stag-o-lee, why can't you be true ?* C'était Stag, le plus grand frère de Papy, qui tenait un long bâton de marche. Ses vêtements paraissaient raides et gras, et il agitait son bâton pareil qu'une hache. Je ne captais jamais un mot de ce qu'il baragouinait ; je savais que c'était de l'anglais, mais il aurait aussi bien pu parler dans une langue étrangère : chaque jour il faisait tout le tour de Bois Sauvage en chantant et en agitant un bâton. Il marchait droit comme Papy, fier comme Papy. Il avait le même nez que Papy. Mais à part ça il ne ressemblait pas du tout à Papy, ou alors à Papy qu'on aurait essoré comme un torchon et séché à l'envers. C'était ça, Stag. Une fois j'ai demandé à Mamie ce qui ne tournait pas rond chez lui, pourquoi il sentait toujours le tatou, et elle avait froncé les sourcils et elle avait dit, *Il a un problème à la tête, Jojo*. Et puis, *N'en parle jamais à Papy*.

Comme je ne voulais pas qu'il me voie, j'ai bondi sur mes pieds et j'ai couru vers les bois derrière la maison. Ça avait un côté rassurant, d'entendre les porcs renifler et les chèvres brouter, de voir les poules gratter et picorer. Je me sentais moins seul et moins petit. Je me suis accroupi dans l'herbe pour les observer ; je pouvais presque les entendre me parler, les entendre communiquer. Des fois, quand je regardais le gros cochon avec les taches noires sur le flanc, il grognait et il battait des oreilles, et j'avais l'impression qu'il me demandait, *Gratte-moi ici, petit*. Quand les chèvres me léchaient la main et me poussaient de la tête en me mordillant les doigts, quand elles bêlaient, j'entendais, *C'est bon le sel, ça pique le sel, donne-nous du sel*. Quand le cheval de Papy baissait la tête et piaffait avec ses flancs qui brillaient comme la boue rouge du Mississippi, je comprenais, *Je pourrais sauter par-dessus ta tête, petit, et je courrais, je courrais, et tu me verrais clair comme le jour. Je pourrais te faire trembler*. Mais ça me faisait peur de les comprendre, de les entendre. Parce que Stag aussi avait ça ; des fois il se plantait au milieu de la rue et il avait des longues conversations avec Casper, le corniaud noir du quartier.

Mais c'était impossible de ne pas entendre les animaux, parce que dès que je les regardais je les comprenais, direct, et c'était comme quand on regarde une phrase et qu'on pige les mots, ça venait tout d'un coup. Donc après le départ de Leonie, je me suis assis un moment derrière la maison et j'ai écouté les porcs et les chevaux, et le chant du vieux Stag qui s'éteignait pareil qu'un vent qui cingle et qui retombe. Je suis passé d'un enclos à l'autre, j'ai scruté le soleil en évaluant depuis combien de temps Leonie était partie, et Mamie et Papy aussi, et quand je pourrais espérer les voir revenir et donc rentrer dans la maison. Je marchais le nez en l'air, guettant le grondement des pneus, et à cause de ça je n'ai pas vu le tranchant de la boîte de conserve qui sortait de terre, je ne l'ai pas vu quand j'ai posé le pied dessus, quand je l'ai écrasé en marchant à l'instinct. Il s'est enfoncé profond. J'ai hurlé et je suis tombé en me tenant la jambe, et là j'ai su que les animaux aussi me comprenaient : *Lâche-moi, grande dent ! Épargne-moi !*

Mais non, ça brûlait et ça saignait, et je me suis assis par terre dans le paddock du cheval et j'ai pleuré et senti un goût de ketchup et d'acide au fond de ma gorge et j'ai agrippé ma cheville. J'avais trop peur pour retirer le couvercle et puis j'ai entendu claquer la portière d'une voiture et puis plus rien et ensuite la voix de Papy qui m'appelait ; j'ai répondu et il m'a trouvé assis par terre en train de sangloter et de renifler en me fichant d'avoir le visage trempé. Papy est venu près de moi, il m'a touché la jambe comme il fait à notre cheval pour lui inspecter les sabots. Une seconde après il a arraché le couvercle et j'ai beuglé. Pour la première fois, j'ai eu l'impression que Papy ratait quelque chose.

Ce soir-là, quand Leonie est rentrée, elle n'a rien dit. Je crois qu'elle n'a pas remarqué mon pied jusqu'à ce que Papy lui hurle, *Mais bon sang, Leonie !* Je piquais du nez à cause des calmants, les antibiotiques me grattaient, j'avais le pied bandé bien serré, tout blanc, et je regardais Papy qui tapait sur le mur pour ponctuer : *Leonie !* Elle a sursauté et elle a dit d'une petite voix, *À son âge tu bouffais des huîtres sur les quais, et Maman changeait les couches.* Puis, *Il est assez grand.* Elle a dit, *Ça va aller, hein, Jojo ?* Et je l'ai regardée et j'ai fait, *Non, Leonie.* C'était nouveau, de la regarder qui se frottait les mains, avec ses dents de traviole dans sa bouche qui remuait, et de ne pas entendre *Maman* dans ma tête, mais son prénom : *Leonie.* Elle a ri quand je l'ai prononcé, un bruit expulsé du fond d'elle comme sorti à coups de pelle. Papy la fixait avec l'air de vouloir la gifler, mais ensuite il a changé, il a reniflé de cette façon qu'il a quand les récoltes ne poussent pas ou quand une de ses truies donne une portée à moitié morte : déçu. Il s'est assis avec moi dans un des deux canapés du salon. Ça a été la première fois qu'il a laissé Mamie dormir seule dans

le lit. J'ai dormi sur la causeuse et lui sur le divan, et vu que Mamie est devenue de plus en plus malade, il y est resté.

En bouillant, la chèvre, ça sent le bœuf. Et ça y ressemble aussi, c'est noir et filandreux. Papy tapote avec une cuillère, il vérifie que c'est tendre et il incline le couvercle pour que la vapeur fasse un gros nuage tourbillonnant.

« Papy, tu veux bien me reparler de Stag et toi ? je demande.

— Te parler de quoi ? demande Papy.

— Parchman », je dis. Papy croise les bras. Il se baisse pour renifler la chèvre.

« Je t'ai pas déjà raconté ? » il demande.

Je hausse les épaules. Des fois j'ai l'impression d'être comme Stag, au niveau du nez et de la bouche. Stag et Papy. Je voudrais qu'il m'explique en quoi ils sont différents. De quelle manière ils sont différents.

« Si, mais n'empêche », je dis.

C'est ça qu'il fait, Papy, quand on est seuls, quand on veille tard dans le salon ou qu'on est dans le jardin ou dans les bois. Il me raconte des histoires. Des histoires de l'époque où il mangeait des massettes que son père était allé chercher dans le marais. Des histoires de l'époque où sa mère et d'autres gens cueillaient de la barbe de vieillard pour bourrer les matelas. Il arrive qu'il me répète la même histoire trois ou quatre fois. Quand je l'écoute, sa voix devient une main qu'il tend vers moi, comme s'il me caressait le dos, et alors je peux échapper à tout ce qui me fait croire que je ne lui arriverai jamais à la cheville, que je n'aurai jamais son assurance. Je transpire et ça me colle à ma chaise dans la cuisine, où il fait tellement chaud à cause de la chèvre qui bout sur la cuisinière que les fenêtres sont couvertes de buée, et le monde entier s'est réduit à cette pièce dans laquelle il y a Papy et moi.

« S'il te plaît », je dis. Papy tape sur la viande qu'il lui reste à ajouter au ragoût, pour l'attendrir, et il se racle la gorge. Je pose mes coudes sur la table et j'écoute.

Stag et moi, on a le même papa. Mes autres frères et sœurs, ils ont d'autres pères parce que le mien il est mort jeune. Je crois qu'il avait à peine quarante ans. Je sais pas à quel âge c'était parce que je sais pas quel âge il avait. Il disait que sa mère et son père ils évitaient les gens du recensement, ils leur mentaient, ils disaient pas combien d'enfants ils avaient et ils les déclaraient pas. Il disait que si le recensement venait pêcher ces informations-là c'était pour les contrôler, pour les domestiquer comme du bétail. Donc ils ont jamais rien fait d'officiel, ils ont continué à faire comme autrefois. Mon père m'a un peu appris avant de mourir : il m'a appris à chasser et à pêcher, à m'occuper des animaux, il m'a appris des choses sur l'équilibre, sur la vie. Et moi je l'écoutais. Je l'ai toujours

écouté. Mais Stag, lui, il écoutait jamais. Même quand il était petit il était trop occupé à courir avec les chiens ou à se baigner à l'étang pour rester tranquille et écouter. Et après, il était tout le temps au café. Mon père disait qu'il était trop beau, beau comme une femme, que c'était de naissance et que c'est pour ça qu'il avait eu tous ces ennuis. Vu que les gens aiment les belles choses, il a tout eu servi sur un plateau. Maman lui disait de se taire quand Papa disait ça, quand il disait que Stag sentait trop les choses. Que ça l'empêchait de prendre le temps de réfléchir. Je leur ai pas dit, mais moi je pense qu'ils avaient tort tous les deux. Moi, je crois que Stag il avait l'impression qu'il était mort en dedans, et que c'est pour ça qu'il pouvait pas se tenir tranquille et écouter, qu'il fallait toujours qu'il grimpe le plus haut possible et qu'il plonge la tête la première quand on allait se baigner à la rivière. C'est pour ça qu'il est allé boire au café pratiquement tous les week-ends quand il a eu dix-huit, dix-neuf ans, et qu'il se promenait avec un couteau dans chaque chaussure et un dans chaque manche, qu'il s'en servait et qu'il rentrait souvent blessé – il avait besoin de ça pour se sentir vivant. Et ça aurait pu durer si un type de la Marine avait pas débarqué avec un groupe de blancs qui étaient stationnés au nord, à Ship Island. Je te parie qu'il voulait s'encanailler avec les noirs, sauf qu'il est tombé sur Stag au bar, le ton est monté et le type a cassé une bouteille sur la tête de Stag, alors Stag lui a mis un coup de couteau, pas assez pour le tuer mais assez pour lui faire mal, pour le ralentir histoire que Stag puisse s'enfuir, mais les copains du type lui ont collé une raclée avant qu'il ait le temps de mettre les voiles. J'étais tout seul à la maison quand Stag est rentré, Maman était chez sa sœur pour s'occuper d'elle et Papa était au champ. Quand tous les blancs sont arrivés pour choper Stag, ils nous ont ligotés tous les deux et ils nous ont embarqués. On va vous apprendre à bosser, qu'ils ont dit. À respecter la loi de Dieu et des hommes. On vous emmène à Parchman, les gars.

J'avais quinze ans. Mais y en avait un encore plus jeune que moi, dit Papy. C'était Richie.

Tout à coup Kayla se réveille, elle se retourne, elle s'assoit et elle sourit. Elle a les cheveux en pétard, tout emberlificotés comme le lierre accroché aux pins. Elle a les yeux verts de Michael, et pour les cheveux c'est un mélange de Leonie et de Michael avec une touche de blond clair.

« Jojo ? » elle demande. C'est toujours ça qu'elle dit, même quand Leonie est couchée avec elle dans le lit. C'est pour ça que je ne peux plus dormir dans le salon avec Papy ; quand Kayla était bébé, elle avait l'habitude que je vienne lui donner le biberon au milieu de la nuit. Du coup, je dors par terre à côté du lit de Leonie et les trois quarts du temps Kayla finit avec moi sur ma paillasse, vu que Leonie n'est jamais là. Elle a un machin pâteux au coin de la bouche. Je lèche le bas de ma chemise et je lui essuie la joue, et elle repousse ma main

et rampe sur mes genoux : vu qu'elle est petite pour ses trois ans, quand elle se blottit sur moi ses pieds ne dépassent même pas. Elle sent la paille cuite au soleil, le lait tiède, le talc.

« Tu as soif ? je demande.

— Oui », elle murmure.

Une fois qu'elle a terminé, elle laisse tomber son gobelet par terre.

« Chante, elle dit.

— Qu'est-ce que tu veux que je chante ? » je lui demande, même si elle ne me répond jamais. Moi j'aime entendre Papy raconter, et elle aime m'entendre chanter. « *Wheels On The Bus ?* » je dis. Celle-là, je l'ai apprise à la garderie : des fois, les bonnes sœurs venaient à l'école, elles avaient des guitares dans le dos comme des fusils de chasse et elles jouaient pour nous. Je chante tout bas pour ne pas réveiller Mamie, ma voix fléchit, se fêle et siffle, mais ça n'empêche pas Kayla de faire la ronde en bougeant les bras. Quand Papy délaisse sa marmite et vient dans le salon, j'ai le souffle court et les bras en feu. Je chante *Twinkle, Twinkle, Little Star*, un autre tube de la garderie, et je lance Kayla en l'air, très haut, presque au plafond, puis je la rattrape. Je ne le ferais pas si c'était une couineuse, elle réveillerait Mamie. Mais, au milieu des nuages qui sentent bon l'ail et l'oignon, le poivron et le céleri cuit au beurre, Kayla s'envole et retombe, les bras et les jambes en croix, les yeux brillants, la bouche ouverte dans un sourire tellement grand qu'on la croirait en train de crier.

« Encore », elle halète. « Encore », elle grogne quand je la rattrape pour la lancer encore.

Papy secoue la tête mais je continue, parce que, à sa façon de s'essuyer les mains dans les torchons et de s'appuyer au jambage de la porte qu'il a raboté et cloué pour faire une voûte, je sais qu'il ne désapprouve pas. Il a fait exprès de construire des plafonds hauts, quatre mètres, c'est Mamie qui lui a demandé, elle disait que plus il y aurait de place entre le sol et le plafond, moins on aurait chaud. Il sait que je ne vais pas faire de mal à Kayla.

« Papy », je dis dans un souffle, à un moment où Kayla atterrit sur ma poitrine et non dans mes bras. « Tu me raconteras la suite avant de sortir la viande du fumoir ?

— Le bébé », dit Papy.

J'attrape Kayla et je la tourne dans l'autre sens. Elle râle quand je la pose puis je tire de sous le canapé une boîte de jouets Fisher Price qui m'appartenait, avant. Je souffle la poussière et pousse la boîte vers elle. Il y a une vache et deux poules, et une des portes de la grange rouge est cassée, mais Kayla se met quand même à plat ventre et fait sautiller les animaux en plastique.

« Jojo, regarde, elle dit en tenant la chèvre. Bêê, bêê.

— C'est bon, je dis. Elle fait pas attention à nous. »

Papy s'assoit derrière Kayla et donne une pichenette dans la porte survivante.

« C'est pas simple », il dit. Après ça il lève les yeux vers le plafond crépi et son soupir devient une phrase, puis une autre. Il recommence à raconter.

Richie, il s'appelait. Son vrai nom c'était Richard, et il avait tout juste douze ans. Il avait pris trois ans pour avoir volé de quoi manger : de la viande séchée. Ils étaient un paquet à être là pour avoir volé à manger parce que tout le monde était pauvre et crevait de faim, et même si les blancs pouvaient pas nous faire bosser à l'œil ils se débrouillaient pour qu'on ait ni contrat ni salaire. Richie, c'est le garçon le plus jeune que j'aie vu à Parchman. Y avait bien deux mille hommes répartis dans plusieurs fermes pénitenciaires sur je sais pas combien d'hectares. Pas loin de trente mille, je dirais. Parchman, c'est un endroit qui fait semblant de pas être une prison, quand t'arrives tu te dis que ça va pas être l'horreur, parce qu'il y a pas de murs. À l'époque, c'était juste une quinzaine de camps fermés par des barbelés. Pas de briques, pas de pierres. Nous, les détenus, on nous appelait les bandits et on bossait sous les ordres des tireurs, des détenus comme nous sauf que le directeur leur avait filé des armes pour qu'ils nous surveillent. Les tireurs, c'était le genre de mecs à parler les premiers quand ils entrent dans une pièce. À attirer toute l'attention sur eux, à la ramener à propos de tous les types qu'ils ont cognés, plantés et tués pour atterrir dans un endroit pareil parce qu'ils se sentent plus forts quand ils se font remarquer. Faut qu'ils voient la peur pour avoir l'impression d'être des hommes.

Au début, à Parchman, je travaillais dans les champs, je plantais, je déshermais et je faisais la récolte. Elle tournait bien, la ferme. T'aurais vu les champs, on pouvait regarder à travers les barbelés, on pouvait les choper et y caler le pied, s'y trancher la main, les arbres étaient coupés ras et la terre était nue et dégagée d'un bout à l'autre du monde, et nous on se disait, Je pourrais me tirer si je voulais. Je pourrais suivre les étoiles vers le sud jusque chez moi. Mais si tu penses ça, c'est que tu vois pas les tireurs. Tu connais pas le sergent. Tu sais pas que le sergent il descend d'une lignée d'hommes qui ont appris à nous traiter comme des bêtes de trait, comme des chiens de chasse – et qui ont appris à croire qu'ils peuvent nous faire aimer ça. Le sergent, il descend d'une longue lignée de surveillants. Tu sais pas que si les tireurs ils sont à Parchman, c'est pas juste à cause d'une baston au café. Tu sais juste que les tireurs, ceux qui gardent les détenus, ils ont été envoyés là parce qu'ils aiment tuer, et parce qu'ils ont tué beaucoup, et salement, et pas que des hommes, mais aussi des femmes et...

Stag et moi on a été mis dans des camps différents. Lui il était là pour violences, moi parce que j'avais caché un fugitif. J'avais déjà bossé dans ma vie, mais jamais comme ça. Jamais du lever au coucher du soleil dans

un champ de coton. Jamais sous une chaleur pareille. C'est différent là-bas. La chaleur. Y a pas d'eau pour entraîner le vent et rafraîchir l'air, donc la chaleur stagne et te cuit. Une étuve. Il a pas fallu longtemps pour que j'aie les mains calleuses et de la corne aux pieds, ça saignait et j'ai compris qu'il fallait pas que j'y pense quand j'étais dans mon rang au milieu du champ. Fallait pas que je pense à mon père, à ma grand-mère, à Stag, au sergent, aux tireurs ou aux chiens qui aboyaient et qui bavaient au bord du champ en rêvant de croquer un talon ou un cou. J'oubliais tout et je me baissais, je me relevais, je me baissais, je me relevais, et je pensais à rien d'autre qu'à ma mère. Son long cou, ses mains habiles, sa façon de se faire une tresse au-dessus du front pour masquer que ses cheveux étaient implantés bizarrement. Rêver d'elle, c'était comme les dernières braises la nuit quand il fait froid : chaud et accueillant. J'avais que ça pour détacher mon esprit de mon corps et le laisser s'envoler au-dessus des champs. Il fallait ça, sinon je me serais écroulé et j'aurais crevé par terre avant la fin de mes cinq ans.

Richie il avait pris beaucoup moins que ça. C'est déjà dur pour un homme de quinze ans, mais pour un gosse ? Un gosse de douze ans ? Il est arrivé un peu plus d'un mois après moi. Il chialait en entrant dans le camp, mais il chialait sans bruit. Pas de sanglots, que des larmes qui coulaient sur son visage et qui le faisaient briller. Il avait une grosse tête en forme d'oignon qui paraissait trop grosse pour son corps : il avait que la peau sur les os. Il avait des oreilles qui dépassaient de sa tête comme des feuilles sur une branche, et des gros yeux au milieu de la figure. Il clignait jamais. Il était rapide : il marchait vite, sans traîner des pieds, pas comme la plupart des gars quand ils arrivaient au camp, lui il levait haut les pieds, les genoux en l'air, pareil qu'un cheval. Ils lui ont enlevé les menottes, ils l'ont emmené au baraquement, à son lit, et il s'est allongé dans le noir à côté de moi et je savais qu'il continuait à pleurer parce que ses petites épaules étaient toutes ramassées comme les ailes d'un oiseau qui vient d'atterrir, à part qu'elles remuaient encore, mais il faisait toujours pas un bruit. Le soir, quand les gardiens du baraquement sont en pause, il peut arriver plein de trucs dans le noir à un gamin de douze ans qui pleure comme une fillette.

Le matin, quand il s'est réveillé, il avait le visage sec. Il m'a suivi aux latrines et au petit déjeuner, et il s'est assis près de moi dans la terre.

« T'es bien jeune pour être là. T'as quoi, huit ans ? » je lui ai demandé.

Il a eu l'air vexé. Il a tiré la tronche et sa mâchoire s'est décrochée.

« Comment ils peuvent être aussi dégueu, ces biscuits ? » il a demandé, et il a mis sa main devant sa bouche. J'ai cru qu'il allait tout recracher, mais il a avalé et il a dit, « J'ai douze ans.

— Ça reste bien jeune pour être ici.

— Je suis un voleur. » Il a haussé les épaules. « Je suis bon. Je vole depuis que j'ai huit ans. J'ai neuf petits frères et sœurs qui chialent parce qu'ils ont faim. Et ils chialent fort. Ils disent qu'ils ont mal au dos, qu'ils

ont mal à la bouche. Ils ont des plaques rouges partout sur les mains et sur les pieds. Et sur le visage c'est tellement épais, on voit presque plus la peau. »

Je voyais ce qu'il voulait dire. Nous on appelait ça la « flamme rouge ». D'après un médecin que j'avais entendu, la plupart des gens qui avaient ça étaient pauvres et mangeaient que de la viande, de la farine et de la mélasse. Moi j'aurais pu lui dire que ceux-là, c'est ceux qui avaient de la chance : dans le Delta, j'ai entendu parler de gens qui bouffaient des steaks de terre. Il était tout fier de me raconter ce qu'il avait fait, même s'il s'était fait pincer ; je le voyais à la façon qu'il avait de se pencher en avant, de me regarder quand il avait fini de parler, comme s'il cherchait mon approbation. J'ai compris que je pourrais pas me débarrasser de lui, vu qu'il me collait et qu'il dormait dans le lit à côté du mien. Il me regardait comme s'il avait besoin d'un truc que personne pouvait lui donner à part moi. Le soleil se levait derrière les arbres, il mettait un nouveau feu dans le ciel et je le sentais déjà sur mes épaules, sur mon dos, sur mes bras. J'ai mordu dans un truc craquant qui avait cuit avec le pain. J'ai avalé rapidement – valait mieux pas y penser.

« Comment tu t'appelles, petit ? »

— Richard. Tout le monde m'appelle Richie. Ça les fait marrer. » Il m'a regardé, il avait les sourcils dressés et un petit sourire aux lèvres, tellement petit que sa bouche s'ouvrait pile assez pour qu'on voie ses dents, blanches et toutes cabossées. Moi je pigeais pas la blague, alors il s'est tassé et il m'a expliqué en bougeant sa fourchette. « Parce que je vole. Donc je suis riche ? »

J'ai baissé les yeux et j'ai regardé mes mains. Plus une miette, mais ça aurait été pareil si j'avais rien mangé.

« C'est une blague », il a dit. Alors moi je lui ai donné ce qu'il voulait. C'était qu'un gosse. J'ai ri.

Des fois j'ai l'impression de comprendre le reste du monde mieux que je ne comprendrai jamais Leonie. Elle est à la porte, elle disparaît derrière ses sacs de courses, elle se bat contre la moustiquaire et l'ouvre avec le pied, et ensuite elle se faufile par la porte. Kayla court vers moi quand la porte se referme en claquant ; elle attrape son biberon de jus de fruits, elle tète et puis elle tire sur mon oreille. Elle pince et elle malaxe, ça fait presque mal mais c'est une habitude qu'elle a, si bien que je la soulève dans mes bras et je la laisse faire. Mamie dit que ça la rassure parce que Leonie ne lui a jamais donné le sein. Mamie soupire tout le temps, *Pauvre Kayla*. Leonie a mal pris que Mamie et Papy se mettent à l'appeler Kayla comme moi. Elle a dit, *Elle a un prénom, et c'est celui de son père*. Mamie a répondu, *Elle a une tête à s'appeler Kayla*, mais Leonie ne l'a jamais appelée comme ça.

« Coucou Michaela, mon bébé », dit Leonie.

C'est seulement en arrivant à la porte de la cuisine et en voyant

Leonie sortir une petite boîte blanche d'un de ses sacs que je prends conscience que c'est la première année où Mamie ne me fera pas de gâteau pour mon anniversaire, et je me sens coupable de m'en apercevoir aussi tard dans la journée. Papy va faire le dîner, mais j'aurais dû savoir que Mamie ne pourrait pas. Elle est trop malade avec son cancer qui part et qui revient, aussi régulier que l'eau du bayou qui monte et qui descend avec la lune.

« Je t'ai pris un gâteau », dit Leonie comme si j'étais trop bête pour deviner ce qu'il y a dans la boîte. Elle sait que je ne suis pas bête. Elle l'a même dit un jour, quand une prof l'a convoquée à l'école pour lui parler de ma conduite, pour lui dire, *Il ne bavarde pas en classe, mais il n'écoute pas non plus*. La prof a dit ça devant toute la classe, les autres étaient encore assis, ils attendaient qu'elle les libère pour aller prendre le bus. Elle m'avait mis sur le pupitre tout devant, le plus près de son bureau, et toutes les cinq minutes elle me demandait, *Est-ce que tu écoutes ?* donc forcément ça m'interrompait dans ce que je faisais et ça m'empêchait de me concentrer. J'avais dix ans à cette époque-là, et j'avais déjà commencé à voir des choses que j'étais le seul à voir, par exemple que la prof se rongait les ongles jusqu'au sang, que des fois elle se maquillait trop pour camoufler que quelqu'un l'avait frappée ; je le savais parce que des fois Leonie et Michael avaient les mêmes bleus sur le visage après leurs disputes. Je me demandais si ma prof aussi avait un Michael. Le jour du rendez-vous, Leonie a craché, *Il est pas bête. On y va, Jojo*. J'ai grimacé parce qu'elle avait dit « il est pas » en fonçant vers la prof sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, la prof avait cligné des yeux et elle s'était éloignée de la violence tapie dans le bras de Leonie, qui descendait de l'épaule à son coude et jusqu'à son poing.

Pour mon anniversaire, Mamie me faisait toujours un gâteau *red velvet*, à la cerise avec plein de glaçage blanc. La première fois, c'était pour mes un an. Quand j'ai eu quatre ans, je commençais à avoir l'habitude et je le réclamaï : je disais *gâteau rouge* et je montrais la photo sur la boîte à l'épicerie. Le gâteau que Leonie m'a acheté n'est pas gros, à peu près mes deux poings côte à côte. Il y a des vermicelles bleu et rose pastel balancés dessus, et, sur le côté, deux petites chaussures bleues. Leonie renifle, elle tousse dans son avant-bras maigre, et puis elle déballe deux litres de glace premier prix, celle qui a une texture de chewing-gum froid.

« Y avait plus de gâteaux d'anniversaire. Mais les chaussures sont bleues, donc ça va. »

Avant qu'elle dise ça, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle avait acheté un gâteau de baptême à son fils de treize ans. Je ris mais il n'y a rien de chaud ou de joyeux en moi. C'est un rire qui n'est pas un rire, et il est tellement dur que Kayla regarde tout autour d'elle et

ensuite elle me regarde comme si je l'avais trahie. Elle se met à pleurer.

D'habitude, le moment que je préfère c'est la chanson, parce que les bougies mettent de l'or partout, elles illuminent le visage de Papy et de Mamie, et ils ont l'air aussi jeunes que Michael et Leonie. Chaque fois qu'ils chantent pour moi, je souris. Je crois que c'est aussi le moment préféré de Kayla, elle babille en chœur. Je suis obligé de la porter parce qu'elle a pleuré, elle a rejeté Leonie en poussant sur ses clavicules et elle a tendu les mains vers moi jusqu'à ce que Leonie me la passe en tirant la tronche, *Tiens*. Mais cette année, ce n'est pas le moment que je préfère, parce qu'on n'est pas dans la cuisine mais entassés dans la chambre de Mamie, et Leonie porte le gâteau de la même façon qu'elle portait Kayla un peu plus tôt, bien loin d'elle, comme si elle allait le laisser tomber. Mamie est réveillée mais elle n'en a pas vraiment l'air, elle a les yeux à moitié ouverts, dans le vide, qui glissent sur Leonie, Kayla, Papy et moi. Malgré la transpiration, sa peau est pâle et sèche, une flaque réduite à rien après des semaines d'été sans pluie. Un moustique bourdonne autour de ma tête, plonge dans mon oreille, fait demi-tour, menace de me piquer.

Au début, il n'y a que Leonie qui chante. Elle a une jolie voix, qui sonne bien dans les graves mais qui se casse un peu sur les notes aiguës. Papy ne chante pas ; il ne chante jamais. Quand j'étais plus petit, je ne m'en rendais pas compte parce que j'avais toute une famille qui chantait pour moi : Mamie, Leonie et Michael. Mais cette année, Mamie ne peut pas chanter à cause de sa maladie, Kayla invente des paroles et Michael est parti, alors je sais que Papy ne chante pas, il se contente de bouger les lèvres, en play-back, et il n'y a rien qui sort. La voix de Leonie se fêle sur *Joseph*, et la lumière des treize bougies est orange. À part Kayla, personne n'a l'air jeune. Papy se tient trop loin de la lumière. Les yeux de Mamie ne sont plus que deux fentes dans son visage de craie, et les dents de Leonie paraissent noires sur les bords. Il n'y a pas de bonheur ici.

« Joyeux anniversaire, Jojo », dit Papy, mais sans me regarder. C'est Mamie qu'il regarde, ses mains molles et ouvertes contre ses flancs. Les paumes vers le haut comme une chose morte. Je me baisse pour souffler mes bougies, mais le téléphone sonne, Leonie sursaute et le gâteau saute avec elle. Les flammes vacillent et me chauffent sous le menton. Des perles de cire gouttent sur les chaussures de bébé. Leonie pivote avec le gâteau, vers la cuisine, vers le téléphone sur le plan de travail.

« Tu comptes laisser le petit souffler ses bougies, Leonie ? demande Papy.

— C'est peut-être Michael », dit Leonie, et après ça il n'y a plus de gâteau parce que Leonie l'a emporté avec elle dans la cuisine et l'a

posé à côté du téléphone noir. Les flammes dévorent la cire. Kayla braille et secoue la tête. Du coup je vais dans la cuisine pour rejoindre Leonie et mon gâteau, et Kayla sourit. Elle tend la main vers le feu. Le moustique nous a suivis, il bourdonne autour de ma tête, il parle de moi comme d'une bougie ou d'un gâteau. *C'est chaud, c'est bon.* Je le repousse.

« Allô ? » fait Leonie.

Je prends le bras de Kayla et je m'approche des flammes. Elle est hypnotisée.

« Oui. »

Je souffle.

« Bébé. »

La moitié des bougies s'éteint.

« Une semaine ? »

L'autre moitié grignote le reste de cire.

« T'es sûr ? »

Je souffle encore et l'obscurité s'abat sur le gâteau. Le moustique se pose sur ma tête. *Miam*, il dit, et il pique. Je l'écrase et ma paume est couverte de sang. Kayla tend la main.

« On sera là. »

Kayla a du glaçage plein la main et son nez coule. Son afro blonde boucle bien haut. Elle se fourre les doigts dans la bouche, et moi j'essuie.

« Du calme, bébé. Du calme. »

À l'autre bout de la ligne, Michael est un animal dans une forteresse de béton et de barreaux, sa voix transite par des kilomètres de câble et de poteaux inclinés et blanchis par le soleil. Je sais ce qu'il dit, comme avec les oiseaux que j'entends cacarder et voler vers le sud en hiver, comme avec n'importe quel animal. *Je rentre à la maison.*

Leonie

HIER SOIR, après avoir raccroché avec Michael, j'ai appelé Gloria pour lui demander des heures sup. Gloria, elle tient un bar paumé dans la cambrousse, et moi je bosse là-bas. C'est un rade en parpaings et en contreplaqué peint en vert. La première fois que je l'ai remarqué, j'étais en moto avec Michael, on allait à la rivière ; on s'est arrêtés au bord de la route, sous un pont qui traverse la rivière, et puis on a cherché un bon coin pour se baigner. *C'est quoi, ça ?* j'ai demandé en le pointant du doigt. C'était une baraque basse sous les arbres, mais je voyais bien que c'était pas une maison. Il y avait trop de voitures garées sur l'herbe jaune. *C'est le Soda*, a dit Michael, il sentait l'amande et ses yeux étaient aussi verts que la nature. *Comme Fanta et Coca ?* j'ai dit. *Ouais*. Il m'a dit que sa mère était à l'école avec le patron. Des années plus tard, quand Michael est allé en taule, j'ai appelé sa mère et j'ai remercié le Seigneur que ce soit elle qui ait répondu et pas Big Joseph. Il m'aurait raccroché au nez plutôt que de parler à la négresse qui a fait des gosses à son fils. J'ai dit à la mère de Michael que j'avais besoin d'un boulot et je lui ai demandé si elle pourrait glisser un mot au patron. C'était seulement la quatrième fois qu'on se parlait. La première fois c'était quand j'ai commencé à sortir avec Michael, la deuxième quand Jojo est né, et la troisième quand Michaela est née. Pourtant elle a dit oui, et ensuite elle m'a conseillé de monter jusqu'au Kill, dans les terres, d'où est originaire la famille de Michael et où se trouve le bar, et de me présenter à Gloria, alors je l'ai fait. Gloria m'a prise pour trois mois en période d'essai. *T'es une bosseuse*, elle a fait en riant quand elle m'a annoncé qu'elle me gardait. *Encore plus que Misty*, elle a dit, *et pourtant elle passe presque sa vie ici*. Et ensuite elle m'a fait signe de retourner au bar. J'ai attrapé mon plateau et les trois mois se sont changés en trois ans. Dès mon deuxième jour au Soda, j'avais compris pourquoi Misty bossait autant : tous les soirs elle était défoncée. Vicodin, Oxycontin, coke, ecstasy,

meth.

Hier soir, avant que je vienne travailler, Misty a dû doubler la dose, parce qu'une fois qu'on a lavé et fermé, on est allées dans le pavillon rose où l'assistance sociale l'a relogée après l'ouragan Katrina, et elle a sorti une boule magique.

« Alors, il sort ? » a demandé Misty.

Elle ouvrait les fenêtres. Elle sait que j'aime entendre les bruits de l'extérieur quand je prends de la dope. Misty n'aime pas prendre de la dope toute seule, c'est pour ça qu'elle m'a invitée, pour ça qu'elle ouvre les fenêtres malgré le froid de cette nuit de printemps qui s'infiltre dans la maison comme un brouillard.

« Ouais.

— Tu dois être contente. »

La dernière fenêtre a coulé en position ouverte, et j'ai regardé au-dehors pendant que Misty s'installait à table et commençait à séparer et tracer. J'ai haussé les épaules. J'avais été si heureuse en répondant au téléphone, en entendant la voix de Michael prononcer des mots que j'imaginai depuis des mois, des années, si heureuse que mon ventre avait fait comme un caniveau grouillant d'un millier de têtards. Mais ensuite, au moment où j'étais partie, Jojo regardait une émission de chasse avec Papa dans le salon et il avait levé les yeux, et l'espace d'un instant, son air, ses traits froissés, m'avaient rappelé Michael après nos pires disputes. Déçu. C'était grave que je parte. Et pas moyen de m'en défaire. J'y ai repensé sans arrêt pendant mon service, je me trompais entre la Bud Light et la normale, entre la Michelob et la Coors. Le visage de Jojo ne me lâchait pas parce que je devinais que, au fond de lui, il croyait que j'allais lui offrir un cadeau, pas un gâteau acheté à l'arrache, une *chose* qui ne disparaîtrait pas en trois jours : un ballon de basket, un livre, des Nike montantes à ranger à côté de son unique paire de chaussures.

Je me suis penchée. J'ai aspiré. Une bonne brûlure a parcouru mes os, et ensuite j'ai oublié. Les chaussures que je n'ai pas achetées, le gâteau fondu, le coup de fil. Le bébé qui dort dans mon lit pendant que mon fils dort par terre, au cas où je rentrerais pas claire et où je l'obligerai à se mettre par terre. Plus rien à foutre.

« L'extase. » Je l'ai articulé lentement. J'ai fait sonner les syllabes. Et c'est là que Given est revenu.

À l'école, tout le monde embêtait Given à cause de son prénom. Un jour il s'est même battu dans le bus contre un rouquin costaud en treillis militaire, ils se bousculaient d'un siège à l'autre. Il est rentré énervé, la lèvre enflée, et il a demandé à Maman, *Pourquoi tu m'as appelé comme ça ? Given, c'est pas un prénom.* Maman s'est mise à genoux, elle lui a caressé les oreilles et elle a dit, *Parce que ça va bien avec le prénom de ton père, River. Et parce que j'avais quarante ans quand*

je t'ai eu. Ton père cinquante. On croyait qu'on ne pourrait pas avoir d'enfants, mais tu as été un don du ciel. Il avait trois ans de plus que moi et quand le rouquin et lui ont commencé à s'empoigner par-dessus le dossier, j'ai balancé mon cartable dans la nuque du rouquin.

Hier soir il m'a souri, ce Pas-Given, ce Given qui est mort depuis quinze ans, ce Given qui me revient chaque fois que je prends une ligne ou un cachet. Il s'est assis avec nous, sur une des deux chaises vides, il s'est avancé et il a posé les coudes sur la table. Il me regardait, comme toujours. Il avait le visage de Maman.

« À ce point ? » Misty a reniflé de la morve.

« Ouais. »

Given a frotté le dôme de son crâne rasé, et j'ai repéré d'autres différences entre le vivant et cette invention chimique. Pas-Given ne respirait pas bien. Il ne respirait pas du tout. Il avait un tee-shirt noir, et c'était une mare stagnante et infestée de moustiques.

« Et si Michael a changé ? a dit Misty.

— Il aura pas changé », j'ai dit.

Misty a balancé la serviette en papier qui lui avait servi à nettoyer la table.

« Qu'est-ce que tu regardes ? elle a dit.

— Rien.

— Mon cul. Quand on mate aussi longtemps un truc aussi propre, c'est qu'on regarde quelque chose. » Misty a fait un geste en direction de la coke et m'a lancé un clin d'œil. Elle s'était fait tatouer les initiales de son mec sur l'annulaire, et pendant une seconde les lettres ont ressemblé à des insectes avant de redevenir des lettres. Son mec est noir, et leur amour qui se moque des couleurs est une des raisons pour lesquelles on est devenues copines aussi vite. Elle m'a souvent dit que, pour elle, ils étaient déjà mariés. Qu'elle avait besoin de lui parce que sa mère n'en avait rien à foutre de sa gueule. Une fois, Misty m'a dit qu'elle a eu ses premières règles à dix ans, et comme elle ne pigeait pas ce qui lui arrivait, que son corps la trahissait, elle a passé la moitié de la journée avec une trace de sang qui grandissait comme une tache d'huile sur son pantalon. Sa mère l'a cognée sur le parking de l'école, tellement elle avait honte. Le directeur a appelé les flics. *Je l'avais déçue, comme d'hab,* a dit Misty.

« J'avais une montée, j'ai dit.

— Tu sais à quoi je vois que tu mens ?

— Dis-moi.

— T'arrêtes de bouger. On arrête jamais de remuer quand on parle, quand on est posé, même quand on dort. On regarde dans le vide, on regarde les autres, on sourit, on fronce les sourcils, plein de trucs. Toi, quand tu mens, tu te figes : t'as le visage fermé et les bras qui tombent. On dirait un cadavre. Jamais vu ça ailleurs. »

J'ai haussé les épaules. Pas-Given a haussé les épaules. *Elle a raison*, il a articulé.

« Ça t'arrive d'avoir des visions ? » j'ai demandé. C'est sorti de ma bouche avant que j'aie le temps d'y penser. Mais là tout de suite, Misty était ma meilleure amie. Ma seule amie.

« Comment ça ? »

— Quand t'es défoncée. » J'ai fait un geste de la main, comme elle un peu plus tôt. En direction de la coke, dont il ne restait plus qu'un pauvre tas de poudre sur la table. De quoi tirer deux ou trois traces.

« Alors c'est ça ? Tu vois des trucs ? »

— Seulement des lignes. Un peu comme des néons. Dans l'air.

— Bien tenté. T'as même essayé de remuer les mains et tout. Sérieusement, tu vois quoi ? »

J'ai eu envie de la frapper.

« Je viens de te le dire.

— Ouais, et t'as encore menti. »

Mais on était chez elle, je restais noire et elle blanche, et si quelqu'un nous entendait nous engueuler et décidait d'appeler les flics, c'est moi qui irais en taule. Pas elle. Pas de meilleure amie qui tienne.

« Given », j'ai dit. Plutôt un soupir qu'autre chose, et Given s'est avancé pour m'entendre. Il a glissé une main sur la table, sa main aux articulations épaisses et aux os fins, sa main vers la mienne. Comme pour me soutenir. Comme s'il pouvait être en chair et en os. Comme s'il pouvait me prendre par la main et m'emmener loin d'ici. Comme si on pouvait rentrer chez nous.

Misty avait un air à avoir mangé un truc amer. Elle s'est penchée et elle a pris une trace.

« Je suis pas experte ni rien, mais je suis à peu près sûre que, normalement, ce qu'on prend, ça donne pas de visions. »

Elle s'est reculée sur sa chaise, elle a empoigné toute sa masse de cheveux et elle l'a balancée dans son dos. *Bishop les adore*, elle m'a dit une fois à propos de son mec. *Il a tout le temps les mains dedans*. C'était un des trucs dont elle n'était pas consciente, elle jouait avec ses cheveux sans jamais se rendre compte de leur éclat. De la lumière qu'ils renvoyaient. De leur beauté suffisante. Je détestais ses cheveux.

« L'acide, je veux bien, elle a continué. Même la meth, à la rigueur. Mais ça, non. »

Pas-Given a fait la grimace, imité le geste coquet de Misty et articulé : *Qu'est-ce qu'elle en sait, cette conne ?* Sa main gauche n'avait pas quitté la table. Je ne pouvais pas en approcher la mienne, même si j'en crevais d'envie, de sentir sa peau, sa chair, ses mains sèches et dures. Quand on était gosses, je ne sais pas combien de fois il s'est battu pour moi dans le bus, à l'école, dans le quartier quand les autres

racontaient que Papa ressemblait à un épouvantail ou que Maman était une sorcière. Que j'étais le portrait craché de Papa : dépenaillée et gaulée comme un bâton cramé. Mon estomac se tournait et se retournait, un animal dans ton terrier qui cherche à se rassurer avant de dormir. J'ai allumé une clope.

« Sans déconner », j'ai dit.

Le gâteau d'anniversaire de Jojo se conserve mal : le lendemain, il a déjà l'air d'avoir cinq jours. Il a goût de papier mâché, mais j'en mange quand même. C'est plus fort que moi. Mes dents ruminent et broient alors que j'ai la bouche sèche et que ma gorge refuse d'avaler. Je serre les dents depuis hier soir à cause de la coke. Papa me parle, mais je ne pense qu'à ma mâchoire.

« T'es pas obligée d'emmener les petits », dit Papa.

La plupart du temps, Papa est moins vieux. Dans le même genre, pour moi Jojo a toujours cinq ans. Quand je regarde Papa, je ne vois pas les années qui le voûtent et le rident : je le vois avec les dents blanches, le dos droit et les yeux aussi noirs et brillants que ses cheveux. J'ai dit à Maman que je pensais qu'il les avait teints une fois, elle a levé les yeux et elle a ri, c'était l'époque où elle pouvait encore rire. *C'est tout lui*, elle a dit. Le gâteau est tellement sucré qu'il est presque amer.

« Si », je dis.

Je pourrais prendre uniquement Michaela. Ce serait plus simple, mais quand on arrivera à la prison et que Michael sortira, il sera déçu si Jojo n'est pas là. Déjà que Jojo ressemble trop à Papa et à moi, avec sa peau foncée et ses yeux noirs, sa démarche, sa façon de rebondir sur ses pieds, tout bien dressé. Si Jojo n'est pas avec nous pour attendre Michael, ça n'ira pas.

« Et l'école ?

— C'est seulement deux jours, Papa.

— C'est important, Leonie. Le petit a besoin d'apprendre. »

Papa tire une tronche de trois mètres de long, et là je vois son âge. Les rides qui s'étirent inexorablement, comme chez Maman. Qui le tirent vers l'infirmité, le lit, la terre et la tombe. C'est la dégringolade.

« J'aime pas te savoir toute seule sur la route avec deux enfants, Leonie.

— Je vais pas faire de détours, Papa. J'y vais et je redescends.

— On ne sait jamais. »

Je serre les mâchoires et je parle entre mes dents. J'ai mal à la bouche.

« Tout se passera bien. »

Ça fait trois ans que Michael est en taule. Trois ans et deux mois. Et dix jours. Il a pris cinq ans avec possibilité de remise de peine. Aujourd'hui, la possibilité est une réalité. Le présent. Je tremble de

l'intérieur.

« Ça va ? » demande Papa. Il me regarde comme il regarde ses bêtes quand elles ont un problème, quand son cheval boite et a besoin d'être referré, ou quand une de ses poules commence à être bizarre et agressive. Il détecte le problème et il est bien décidé à le résoudre. Protéger le sabot sensible du cheval. Isoler la poule. Lui tordre le cou.

« Ouais », je dis. J'ai la tête remplie de gaz d'échappement, c'est chaud et léger. « Tout roule. »

Des fois je crois savoir pourquoi je vois Pas-Given dès que je suis défoncée. Quand j'ai eu mes premières règles, Maman m'a fait asseoir à la table de la cuisine pendant que Papa était au boulot, et elle a dit, *Il faut que je te parle de quelque chose.*

« De quoi ? » j'ai demandé. Elle m'a jeté un regard noir. « Oui, madame », je me suis reprise, ravalant ce que j'avais dit en premier.

« Quand j'avais douze ans, la sage-femme, Marie-Therese, est venue mettre au monde ma plus jeune sœur. Elle est restée un moment dans la cuisine, elle m'a ordonné de faire bouillir de l'eau et de déballer ses herbes, et puis elle a commencé à me montrer ses sachets de plantes en me demandant à quoi je pensais qu'elles servaient. Je les ai regardées, et je savais, alors je lui ai dit : *Ça c'est pour aider à sortir le placenta, ça pour ralentir le saignement, ça pour la douleur, ça pour faire monter le lait.* Comme si quelqu'un me chuchotait les réponses à l'oreille. Tout de suite, elle m'a dit que j'avais un don en germe. Ma mère pantelait de douleur dans l'autre pièce, mais Marie-Therese a pris son temps, elle a posé la main sur mon cœur et elle a prié les Mères, Mami Wata et la Vierge Marie, la mère de Dieu, que je vive assez vieille pour voir ce que j'avais à voir. »

Maman a mis la main sur sa bouche comme si elle venait de lâcher quelque chose qu'elle n'aurait pas dû, comme si elle pouvait rattraper ses mots et se les enfoncer dans la gorge pour qu'ils se dissolvent dans son estomac.

« Et donc ? j'ai demandé.

— Tu veux savoir si j'ai vu ? »

J'ai acquiescé.

« Oui », a dit Maman.

J'ai eu envie de lui demander ce qu'elle avait vu. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai fermé ma bouche et j'ai attendu qu'elle parle. J'avais peut-être peur de ce qu'elle répondrait si je lui demandais ce qu'elle voyait en me regardant. Je mourais jeune ? Je ne trouvais jamais l'amour ? Ou, si je survivais, j'étais brisée par le travail et la vie ? Je vieillissais la bouche tordue par l'amertume de ce qui m'était servi au grand banquet de la vie : moutarde brune et kakis verts, acides, pleins de promesses trahies et de déceptions.

« Tu aurais pu l'avoir toi aussi, a dit Maman.

— C'est vrai ? j'ai demandé.

— Je crois que ça coule dans notre sang, comme le limon dans les rivières. Ça se dépose dans les méandres et les virages, sur les arbres tombés. » Elle a agité les doigts. « Ça émerge selon les générations. Ma mère ne l'a pas, mais une fois je l'ai entendue dire que sa sœur l'a, ta tante Rosalie. Que ça se transmet d'une sœur à une fille à une cousine. Que ça doit être repéré. Et utilisé. En général ça apparaît avec les premiers saignements. »

Maman a trituré sa lèvre avec ses ongles, et puis elle a tapé un petit coup sur la table.

« Marie-Therese, elle, elle entendait. Elle regardait une femme et elle entendait chanter : si la femme était enceinte, elle pouvait lui dire quand elle accoucherait et si ce serait un garçon ou une fille. Elle pouvait lui dire s'il y aurait des complications, et comment les éviter. Elle pouvait regarder un homme et lui dire si la gnôle lui avait bouffé le foie, lui avait fumé les tripes comme une saucisse, elle le lisait dans le jaune de ses yeux, dans le tremblement de ses mains. Et il y avait aussi autre chose. Elle pouvait entendre une foule de voix qui s'élevaient de tout ce qui vit, et elle suivait les plus fortes parce que c'étaient les plus fiables. Les voix les plus claires, celles qui dominaient le brouhaha des autres. Elle pouvait entendre les sons qui sortaient du visage d'une femme à l'épicerie : *Flip va me battre pour avoir dansé avec Ced*. Ou sinon c'était l'homme qui tenait la boutique, lui il avait une jambe qui chantait : *Le sang noircit et s'accumule, les orteils pourrissent*. Le ventre d'une vache faisait : *Le veau se présente par les sabots*. La première fois qu'elle a entendu les voix, c'était à la puberté. Et quand elle me l'a expliqué comme ça, je me suis aperçue que moi aussi j'entendais des voix. Quand j'étais petite, ma mère se plaignait de son estomac, elle avait des ulcères. Et ils communiquaient avec moi, ils disaient, *On mange, on mange, on mange* ; ça me perturbait et je lui demandais tout le temps si elle avait faim. Marie-Therese m'a formée, elle m'a appris tout ce qu'elle savait, et quand on s'est mariés ton père et moi, c'était devenu mon métier. J'accouchais des bébés, je soignais les gens et je fabriquais des gris-gris pour les protéger. » Maman s'est frotté les mains comme si elle les lavait. « Mais maintenant j'ai plus de travail. Y a plus que les anciens qui viennent chercher mes remèdes.

— Tu serais capable d'accoucher un enfant ? » j'ai demandé. L'autre chose qu'elle avait dite, à propos des gris-gris, restait sous-entendue entre nous sur la table, aussi concrète qu'un beurrier ou un sucrier. Elle a cligné des paupières, elle a souri et elle a secoué la tête, et tout ça signifiait une seule chose : *oui*. À cet instant, Maman est devenue davantage que ma mère, que la femme qui me faisait réciter mon chapelet avant de dormir en ajoutant, *N'oublie pas de prier les Mères*.

Elle faisait mieux que son devoir de mère en m'administrant des pommades quand j'avais des crises d'eczéma ou en me préparant des tisanes spéciales quand j'étais malade. Son demi-sourire laissait entrevoir les secrets de sa vie, toutes les choses qu'elle avait apprises, dites, vues et vécues, les saints et les esprits avec qui elle parlait quand j'étais trop petite pour comprendre ses prières. Et puis Given est arrivé et le demi-sourire s'est inversé.

« Fils, combien de fois il faut que je te dise de ne pas entrer dans la maison avec tes bottes dégoûtantes ?

— Pardon, M'man. » Il a eu un grand sourire, il s'est penché, il l'a embrassée, il s'est redressé et il a reculé jusqu'à la porte. Derrière la moustiquaire, son ombre a retiré ses bottes en marchant sur les orteils. « Ton frère n'entend même pas ce que je lui dis, alors ce que le monde chante... Mais toi ce serait possible. Si tu commences à entendre des choses, préviens-moi », elle a dit.

Given s'est accroupi au-dessus des marches et il a tapé ses chaussures sur le bois pour en faire tomber la boue.

« Leonie », dit Papa.

Je préférerais qu'il m'appelle autrement. Enfant, il m'appelait « petite ». Quand on nourrissait les poules : *Allez, petite, lance le maïs plus loin que ça, je sais que tu peux*. Quand on désherbait le potager et que je me plaignais d'avoir mal au dos : *T'es trop jeune pour avoir mal, t'as un dos tout neuf*. Quand je rapportais des bulletins avec davantage de A et de B que de C : *T'en as dans le crâne, petite*. Il riait en le disant, d'autres fois il souriait seulement, et d'autres fois encore il le disait sans rien montrer, mais toujours sans sévérité. Aujourd'hui il ne m'appelle plus que par mon prénom, et ça ressemble systématiquement à une gifle. Je balance les restes du gâteau de Jojo à la poubelle puis je bois un verre d'eau du robinet pour éviter de regarder Papa. Je sens ma mâchoire qui tressaute à chaque gorgée.

« Je sais que tu veux bien faire en allant le chercher. Mais tu sais qu'il y a un bus pour le ramener, hein ?

— C'est le père de mes enfants, Papa. Je dois y aller.

— Et son père et sa mère à lui ? Ils n'ont pas envie d'y aller, eux ? »

Je n'avais pas pensé à ça. Je pose le verre vide dans l'évier et je le laisse là. Papa va râler parce que je ne fais pas ma vaisselle, mais en général il ne m'engueule que pour une seule chose à la fois.

« Il m'en aurait parlé, s'ils venaient le chercher. Et là il m'a rien dit.

— Attends qu'il rappelle avant de prendre ta décision. »

Je me surprends à me masser la nuque et j'arrête. J'ai mal partout.

« Non, je peux pas faire ça, Papa. »

Papa s'éloigne de moi, il lève les yeux au plafond.

« Parle à ta mère avant de partir. Dis-lui où tu vas.

— Tu rigoles ? »

Papa attrape une chaise et la déplace de quelques centimètres pour la remettre bien droite, puis il s'immobilise.

Pas-Given est resté avec moi jusqu'à la fin de la soirée chez Misty. Il m'a même suivie à la voiture, il a traversé la portière et il s'est assis sur le siège passager. Pendant que je sortais de l'allée en marche arrière, il regardait droit devant. À mi-chemin, sur une route de campagne sombre, dont le bitume était tellement usé que le frottement des pneus me donnait l'impression qu'elle n'était pas goudronnée, j'ai fait un écart pour éviter un opossum. L'animal s'est figé, il a bombé le dos dans la lumière des phares, et je suis sûre de l'avoir entendu cracher. Quand ma poitrine s'est desserrée, quand elle a cessé d'être un coussin rempli d'aiguilles, je me suis tournée vers le siège passager, et Given était parti.

« Je suis obligée d'y aller. On est obligés d'y aller.

— Pourquoi ? » demande Papa. Sa voix est presque douce. L'inquiétude l'abaisse d'une octave.

« Parce qu'on est sa famille », je dis. Un éclair crépète de mes orteils à mon ventre et à l'arrière de mon crâne, un souvenir de la nuit dernière. Et puis ça disparaît et je suis statique, immobile, creuse. La bouche de Papa se tend aux coins, c'est un poisson qui se débat contre un hameçon, une ligne, une chose bien plus grande que lui. Et puis ça disparaît, il me regarde, cligne des yeux et se détourne.

« Il n'a pas qu'une seule famille, Leonie. Et les enfants non plus », dit Papa avant de s'en aller en appelant Jojo.

« Petit, il lance. Petit. Viens. »

La porte du fond claque.

« Tu es où, petit ? »

Ça ressemble à une caresse, comme si Papa chantait.

« Michael sort demain. »

Maman prend appui avec ses paumes sur le lit, elle remonte les épaules et elle essaye de lever ses hanches. Elle grimace.

« C'est vrai ? » Sa voix est douce. Tout juste un souffle.

« Oui. »

Elle se laisse retomber.

« Où est ton père ?

— Derrière, avec Jojo.

— J'ai besoin de lui.

— J'ai des courses à faire. Je vais lui dire en partant. »

Maman se gratte le cuir chevelu et souffle. Ses paupières se ferment.

« Qui va le chercher ?

— Moi.

— Qui d'autre ?

— Les enfants. »

Elle recommence à me regarder. J'aimerais sentir encore le crépitement, mais la descente est terminée et je ne ressens plus qu'un grand rien. Je suis sèche et vidée. Démunie.

« Et ton amie ? »

Elle parle de Misty. Vu que nos mecs sont dans le même pénitencier, on fait la route ensemble tous les quatre mois. Je n'avais même pas pensé à lui demander.

« Je lui ai pas demandé. »

Grandir ici, à la campagne, ça m'a appris des trucs. Ça m'a appris que, après le premier gros afflux de vie, le temps grignote tout : il rouille les machines, vieillit les animaux qui pèlent et se déplument, flétrit les plantes. Je le remarque chez Papa à peu près une fois par an, il est de plus en plus maigre avec l'âge, ses tendons ressortent, chaque année plus durs et plus rigides. Ses pommettes indiennes, sévères. Mais depuis que Maman est malade, j'ai appris que la souffrance aussi est capable de faire ça. Elle peut dévorer une personne jusqu'à n'en laisser que les os, la peau et une fine pellicule de sang. Elle peut la ronger de l'intérieur et la gonfler aux mauvais endroits : les pieds de Maman ressemblent à des bombes à eau prêtes à éclater sous la couverture.

« Tu devrais. »

J'ai l'impression que Maman essaye de changer de position, je vois ses efforts, mais elle ne réussit qu'à tourner la tête vers le mur.

« Allume le ventilateur », elle dit, alors je recule le fauteuil de Papa et j'allume le ventilateur encastré dans la fenêtre. L'air ulule dans la pièce, et Maman se retourne vers moi.

« Tu te demandes... », elle dit, et puis elle s'arrête. Ses lèvres se pincent. C'est à ça que je le vois le plus. À ses lèvres, toujours si douces et si pleines, surtout quand j'étais petite, quand elle m'embrassait la tempe. Le coude. La main. Et même parfois, après le bain, les orteils. Maintenant, elles ne sont plus que de la peau d'une autre couleur dans la topographie affaissée de son visage.

« ... pourquoi je ne fais pas d'histoires.

— Un peu », je dis. Elle regarde ses pieds.

« Ton père est têtue. Tu es têtue. »

Sa respiration bégaye et je me rends compte que c'est un rire. Un rire frêle.

« Vous faites tout le temps des histoires », elle dit.

Elle referme les yeux. Ses cheveux sont clairsemés, je vois son crâne : pâle avec des veines bleues, creusé et ridé, imparfait comme le travail d'un potier.

« Tu es grande, maintenant », elle dit.

Je m'assois, je croise les bras. Ça gonfle un peu mes seins. Je me rappelle l'horreur quand ils ont poussé, des petits cailloux qui

bourgeoonnaient, j'avais dix ans. Des nœuds de chair que je voyais comme une trahison. Comme si on m'avait menti sur ce que serait la vie. Comme si Maman ne m'avait jamais dit que j'allais grandir. Prendre son corps. Devenir elle.

« Tu aimes l'homme que tu aimes. Tu fais ce que tu veux. »

Maman me regarde, et dans cette seconde il n'y a que ses yeux qui paraissent pleins, aussi ronds qu'avant, presque noisette si je me penche assez, avec de l'eau qui monte dans les coins. La seule chose que le temps n'a pas mangée.

« Tu vas y aller », elle dit.

Maintenant je sais. Ma mère rejoint Given, le fils arrivé trop tard et parti trop tôt. Ma mère est en train de mourir.

Pendant sa dernière année de lycée, l'automne avant sa mort, il n'y avait que le football qui motivait Given. Les recruteurs des universités de la région venaient le voir jouer tous les week-ends. Il était grand et musclé, et dès qu'il avait le ballon, ses pieds ne touchaient plus le sol. Il prenait le football très au sérieux, mais il gardait une vie sociale en dehors des entraînements et du terrain. Un jour, il a dit à Papa que ses coéquipiers étaient des frères pour lui, les blancs comme les noirs. Qu'ils partaient au combat tous les vendredis soir, unis ils devenaient plus grands et meilleurs. Papa a regardé ses pieds et craché un jet brun dans la terre. Given a dit qu'il montait au Kill pour faire la fête avec ses coéquipiers blancs, et Papa l'a mis en garde : *Quand ils te regardent, ils voient une différence, fils. C'est pas ce que toi tu vois qui compte. C'est ce qu'eux ils voient*, avait dit Papa, et il avait craché le reste de sa chique. Given avait levé les yeux au ciel, il s'était appuyé au capot de la Chevrolet Nova modèle 77 qu'ils retapaient avant qu'il puisse la conduire, et il avait dit, *D'accord, Papa*. Il m'avait décoché un petit regard et un clin d'œil. Moi j'étais contente que Papa ne m'ait pas dit de rentrer, je pouvais leur passer les outils, leur apporter de l'eau et les regarder travailler, je ne voulais pas aller dans la maison au cas où Maman aurait décidé de me faire un cours sur les plantes. *Je peux t'apprendre les herbes et la médecine*, elle m'avait dit quand j'avais eu sept ans. J'espérais que quelqu'un arriverait dans la rue, Big Henry ou un des jumeaux, déboulerait de nulle part, histoire qu'on ait quelqu'un d'autre avec qui parler.

Given n'a pas tenu compte de ces conseils. À la fin de l'hiver, en février, il a décidé d'aller chasser au Kill avec les blancs. Il avait économisé pour s'acheter un super-arc et des flèches. Il avait parié avec le cousin de Michael qu'il tuerait un chevreuil à l'arc avant que l'autre ne réussisse à le descendre à la carabine. Le cousin de Michael, c'était un gars trapu avec un œil qui disait merde à l'autre, il se fringait avec un genre d'uniforme, santiags et tee-shirts de marques de bière ; le style de mec qui traînait et sortait avec des lycéennes

alors qu'il avait plus de trente ans. Given s'est entraîné avec Papa. Il a passé des heures à tirer dans le jardin au lieu de faire ses devoirs. Il a commencé à marcher droit comme Papa à force de bander son arc, les muscles aussi tendus que la corde, et il est devenu capable de planter une flèche au centre d'une toile accrochée entre deux pins à cinquante mètres. Un petit matin nuageux d'hiver, il a gagné son pari, en partie parce qu'il était très bon et en partie parce que tous les autres, tous les garçons avec qui il jouait, se bagarraient dans les vestiaires, transpiraient presque à en crever sur le terrain, tous avaient bu de la bière au réveil comme si c'était du jus d'orange, parce qu'ils étaient sûrs que Given allait perdre.

Je ne connaissais pas encore Michael ; je l'avais vu deux ou trois fois près de l'école, avec ses épaisses boucles blondes constamment emmêlées parce qu'il ne les brossait jamais. Ses coudes, ses mains et ses jambes étaient gris cendre. Ce matin-là, Michael n'était pas allé chasser, il n'avait pas eu envie de se lever à l'aube, mais il a entendu l'histoire quand son oncle a débarqué chez Big Joseph vers midi, le cousin avait dessoûlé et il faisait une tête comme quand on sent un truc qui pue, du genre rat mort empoisonné et poussé par le froid à l'intérieur des murs, et l'oncle a dit, *Il a buté le nègre. Cette sale tête de con a buté le nègre parce qu'il a perdu un pari.* Et puis, vu que Big Joseph avait été shérif pendant des années, *Qu'est-ce qu'on va faire ?* La mère de Michael leur a dit d'appeler la police. Big Joseph ne l'a pas écoutée et ils sont tous repartis dans les bois, et au bout d'une heure ils ont trouvé Given, étendu dans les aiguilles de pin sur une flaque de sang noir. Entouré de canettes de bière que les garçons avaient jetées en s'enfuyant après que le cousin qui louchait avait visé et tiré, après que le coup de feu avait résonné. Ils avaient détalé comme des cafards dans la lumière. L'oncle a giflé son fils, aller et retour. *Imbécile*, il avait dit, *c'est plus comme autrefois.* Le cousin s'est abrité derrière ses bras et il a marmonné, *Il aurait dû perdre, P'pa.* À cent mètres de là, le chevreuil gisait sur le flanc, une flèche dans le cou, aussi froid et raide que mon frère. Leur sang gelait.

Un accident de chasse, leur a dit Big Joseph quand ils sont rentrés et se sont assis autour de la table, avant que le père du cousin, de la même taille que son fils mais avec des yeux synchronisés, n'appelle la police. *Un accident de chasse*, a dit l'oncle au téléphone, dans le froid soleil de midi qui perçait à travers les rideaux. *Un accident de chasse*, a répété le cousin à l'œil paresseux devant le tribunal, son bon œil braqué sur Big Joseph qui était assis derrière l'avocat du garçon, la mine aussi dure et fixe qu'une assiette. Mais son mauvais œil divaguait entre Papa, moi et Maman, tous les trois côte à côte derrière le procureur, un procureur qui avait accepté que le cousin plaide coupable en échange de trois ans à Parchman et deux en

conditionnelle. Je me demande si Maman entendait fredonner l'œil du cousin, s'il y avait du remords dans cette divagation, mais elle le regardait sans le voir, et les larmes dévalaient son visage.

Un an après la mort de Given, Maman a planté un arbre pour lui. « Un à chaque anniversaire, elle a dit, la voix brisée par le chagrin. Si je vis assez longtemps, il y aura une forêt ici. Une forêt de murmures. Elle parlera du vent, du pollen et des charançons. » Elle s'est interrompue et elle a mis l'arbre en terre et elle a commencé à frapper du poing autour des racines. J'entendais sa voix par-dessus les coups. « La femme qui a initié Marie-Therese, elle voyait. Une vieille, presque blanche. Tante Vangie. Elle voyait les morts. Marie-Therese a jamais eu ce don. Moi non plus. » Elle a enfoncé ses poings rougis dans la terre. « J'en rêve. Je rêve que je vois Given entrer dans la maison avec ses bottes. Mais après je me réveille. Et je ne le vois pas. » Elle s'est mise à pleurer. « Et je sais que c'est là. Juste derrière le voile. » Elle est restée à genoux jusqu'à ce que les larmes cessent de couler, puis elle s'est redressée et elle s'est essuyé le visage en se barbouillant de terre et de sang.

Il y a trois ans, j'ai pris un rail et j'ai vu Given pour la première fois. Ce n'était pas mon premier rail, mais Michael venait d'être mis en prison. J'avais commencé à en prendre régulièrement ; un jour sur deux j'étais penchée au-dessus d'une table, je séparais de la poudre, je traçais et j'aspirais. Je savais que ce n'était pas bien : j'étais enceinte. Mais impossible de résister à l'envie de sentir la coke grimper dans mon nez, exploser dans mon cerveau et cramer la tristesse et le désespoir que je ressentais depuis le départ de Michael. La première fois que Given est venu, j'étais à une fête dans le Kill, et mon frère est arrivé sans trous à la poitrine ni au cou, entier, sur ses longues jambes, comme toujours. Mais sans son petit sourire. Il était torse nu, le cou et le visage rouges comme s'il avait couru, mais sa poitrine était aussi inerte qu'une pierre. Aussi inerte qu'il devait l'être après que le cousin de Michael l'avait tué. J'ai pensé à la petite forêt de Maman, aux dix arbres anniversaires qu'elle avait plantés en spirale toujours plus large. J'avais la mâchoire endolorie à force de la serrer en fixant Given. Je le dévorais des yeux. Il essayait de me parler mais je ne l'entendais pas et ça l'énervait de plus en plus. Il s'est assis en face de moi sur la table, pile sur le miroir où était la coke. Je ne pouvais pas y replonger le nez sans le fourrer entre ses cuisses, alors on est restés en chiens de faïence et je m'efforçais de ne rien laisser paraître histoire de ne pas passer pour une tarée devant mes amis, qui beuglaient des chansons de country, s'embrassaient mollement dans les coins comme des ados, zigzaguaient bras dessus bras dessous dans le noir. Given avait le même regard que quand on était petits, le jour où j'avais cassé la canne à pêche que Papa venait de lui offrir : assassin. Quand la coke

est redescendue, j'ai presque couru à ma voiture. Je tremblais si fort que j'ai eu du mal à enfoncer la clé dans le contact. Given m'a suivie, il s'est assis sur le siège passager et il a tourné vers moi son visage de pierre. *J'arrête*, j'ai dit. *Je te jure que je le ferai plus*. Il m'a accompagnée jusqu'à la maison, et je l'ai abandonné sur le siège passager tandis que le soleil en se levant adoucissait et illuminait les limites du ciel. Je me suis faufilée dans la chambre de Maman et je l'ai observée dormir. J'ai épousseté son autel dans le coin de la chambre : son chapelet déposé sur une statue de la Vierge Marie nichée parmi des bougies bleu-gris, des galets, trois massettes séchées, un igname solitaire. Quand j'ai vu Pas-Given la première fois, je n'ai rien dit à ma mère.

Un coup de fil aux parents de Michael m'apprendrait tout ce que j'ai besoin de savoir. Il me suffirait de soulever le combiné, de composer le numéro et de prier pour que ce soit la mère de Michael qui décroche. Ce serait notre cinquième conversation, et je dirais : *Bonjour Mme Ladner je ne sais pas si vous êtes au courant mais Michael sort demain et je vais aller le chercher avec les gosses et Misty donc vous pouvez rester chez vous madame au revoir*. Mais je ne veux pas que ce soit Big Joseph qui réponde, je respirerais dans le micro sans rien dire et lui non plus, et ensuite il raccrocherait. Cela dit, comme ça je saurais que si je rappelais il laisserait Mme Ladner décrocher et se charger de la personne au bout du fil : plaisantin, huissier, faux numéro, chérie noire de son fils. Mais je n'ai pas envie de m'infliger ça : pas envie de bredouiller avec la mère de Michael, ni d'endurer le silence pesant de Big Joseph. C'est pour ça que je monte vers le Kill, le coffre bourré de bidons d'eau, de lingettes pour bébé, de sacs de fringues et de sacs de couchage, pour déposer un mot dans la boîte aux lettres tout en bas de leur allée, un mot essoufflé. Ce que j'aurais dit si j'étais pressée. Pas de ponctuation. Signé Leonie.

Avant ça, Michael ne m'avait jamais adressé la parole. Un jour, à midi, l'année suivant la mort de Given, Michael s'est assis près de moi sur la pelouse de l'école, il m'a touché le bras et il a dit, *Je suis désolé pour mon cousin, il est trop con*. Je pensais que ça s'arrêterait là. Qu'après s'être excusé, Michael s'en irait et ne me reparlerait plus jamais. Mais non. Quelques semaines plus tard, il est venu me proposer d'aller à la pêche avec lui. J'ai dit oui et je l'ai suivi. Pas besoin de faire le mur, mes parents étaient pris dans leur chagrin. Victimes de l'araignée, inconscients de la toile. Pour mon premier rencard avec Michael, on est allés sur la jetée au-dessus de la plage avec nos cannes, je portais celle de Given devant moi comme une espèce d'offrande. On a discuté de nos familles, de son père. Il a dit, *Il est vieux jeu*. J'ai compris sans qu'il ait besoin de développer. Il

aimerait pas que je sois ici avec toi, que je t'embrasse avant ce soir. Ou, en plus bref : *Pour lui vous êtes des nègres.* J'ai encaissé le fiel de son père, je l'ai laissé passer à travers moi parce que je me suis dit, *Le père n'est pas le fils.* Parce que, en regardant Michael dans les taches d'obscurité sous le kiosque au bout de la jetée, j'ai vu en lui l'ombre de Big Joseph ; je regardais son cou et ses bras tout en longueur, son torse fin et musclé, le bel arrondi de sa cage thoracique, et je voyais que les années le rendraient mou comme son père. Il s'enroberait et il se tasserait dans sa grande carrure de la même façon qu'une maison se tasse dans le sol qui la supporte. J'étais obligée de me répéter, *Ils sont différents.* Michael s'est penché par-dessus nos cannes et ses yeux ont changé de couleur comme les chaînes de nuages dans le ciel avant un gros orage : bleu nuit, gris d'eau, vert d'été ancien. Il avait pile la bonne taille et, quand il m'a prise dans ses bras, son menton s'est posé sur ma tête et j'étais blottie sous lui. Une place faite pour moi. Parce que je voulais sa bouche sur moi, parce que dès l'instant où je l'ai vu traverser la pelouse pour me rejoindre dans l'ombre du panneau de l'école, il m'a vue. Il a su voir au-delà de ma peau café sans lait, de mes yeux noirs, de mes lèvres prune, et il m'a vue *moi*. Il a vu que j'étais une blessure ambulante, et il est venu me panser.

Big Joseph et la mère de Michael habitent au sommet d'une colline, une grande maison basse au crépi blanc et aux volets verts. Elle en impose. Il y a deux camions garés dans l'allée, des pick-up flambant neufs qui captent la lumière du soleil et la reflètent, scintillent de tous leurs angles. Un rouge, un blanc. Trois chevaux musardent dans les enclos attenants à la maison, et un groupe de poules trotte dans le jardin, sous les camions, avant de disparaître à l'arrière. Je me range sur le bas-côté, à quelques mètres de leur boîte aux lettres ; ici la bande d'herbe n'est pas très large, et est bordée par un fossé où on s'enfonce au moins jusqu'aux hanches, si bien que je dois sortir et marcher, je ne peux pas m'arrêter devant la boîte pour glisser le mot dedans. Il n'a pas plu depuis un bail. L'herbe fait un craquement sec sous mes pieds. Personne ne passe sur cette route. C'est le cœur du Kill, des maisons et des caravanes dans des champs immenses, le long d'un cul-de-sac.

Au moment où j'abaisse la trappe de la boîte aux lettres, j'entends un ronronnement, qui se change en vrombissement, puis en grondement, et là un homme arrive au coin de la maison sur une tondeuse magnifique avec plateau de coupe en acier, un engin aussi gros et cher qu'un tracteur. Le même prix que ma bagnole. Je glisse le mot dans la boîte. L'homme roule vers la partie nord de la pâture, vire à gauche et commence à descendre vers la route. J'imagine qu'il a l'intention de tondre du haut vers le bas, en longues lignes impeccables.

Je saisis la poignée de ma portière, je tire et ça grince, le métal frotte contre le métal.

« Merde. »

Il lève la tête. Je remonte en voiture.

La tondeuse accélère. Je tourne la clé. La voiture hoquette et cale. Je réessaye, les yeux braqués sur le tableau de bord comme si je pouvais la faire démarrer en la regardant. Peut-être que si je prie.

« Merde. Merde. Merde. »

Je tourne encore la clé. Le moteur râle et se lance. L'homme, en qui je reconnais maintenant Big Joseph, a oublié son projet de tondre le haut en premier et traverse le jardin en diagonale, droit sur la boîte aux lettres et sur moi. Puis il pointe du doigt et je remarque un panneau cloué à un arbre pas loin de la boîte. Entrée interdite.

Il accélère.

« Bordel ! »

J'enclenche la marche avant, je jette un coup d'œil à la rue et je vois une voiture, un 4 × 4 gris. La peur grimpe dans mes épaules, dans mon cou, une bulle qui m'étrangle. Je ne sais pas de quoi j'ai peur. Qu'est-ce qu'il va me faire ? me maudire ? Qu'est-ce qu'il peut me faire ? Je ne suis pas dans son allée. Les bas-côtés appartiennent au comté, non ? Mais la manière qu'il a d'appuyer sur l'accélérateur, de montrer cet arbre, ce chêne rouge qui se dresse au-dessus de la route, une multitude de feuilles vert foncé et de branches presque noires, la manière qu'il a de venir vers moi, tout insinue la violence. Je mets les gaz et je donne un coup de volant, la voiture derrière moi dérape et klaxonne mais je m'en fous. Ma transmission change de vitesse avec un gémissement perçant. Je fais demi-tour au bout de l'impasse et j'accélère. Le 4 × 4 gris s'est rangé dans une allée mais le conducteur agite le bras par sa fenêtre, et Big Joseph passe sous l'arbre, s'arrête à la boîte aux lettres que je viens d'abandonner, descend lourdement de sa tondeuse et marche vers la boîte. Il attrape quelque chose derrière le siège de la tondeuse, un fusil sanglé là et qu'il destine aux cochons sauvages qui traînent dans la forêt, sauf que pour l'heure ce n'est pas à eux qu'il en veut. C'est à moi.

Arrivée à sa hauteur, je sors le bras gauche par la fenêtre. Je ferme le poing. Je lève le majeur. Je revois mon frère sur sa dernière photo : c'est le jour de son dix-huitième anniversaire, il est appuyé au plan de travail de la cuisine et j'approche de son visage son gâteau préféré à la patate douce et noix de pécan pour qu'il souffle ses bougies ; ses bras sont croisés sur sa poitrine, son sourire est blanc dans son visage sombre. Nous rions tous. J'accélère si violemment que mes pneus patinent et la gomme s'arrache dans un nuage de fumée. J'espère que Big Joseph aura une crise d'asthme. J'espère qu'il s'étouffera.

Jojo

POUR LE PETIT DÉJEUNER AUJOURD'HUI on a eu de la chèvre froide avec de la sauce et du riz : mon anniversaire est passé depuis deux jours, mais la marmite est encore à moitié pleine. Quand je me suis réveillé, j'ai vu Leonie qui m'enjambait. Elle avait un sac sur l'épaule et elle attrapait Kayla. *Debout*, elle a dit, sans me regarder mais en faisant la tronche parce que Kayla pleurnichait. Je me suis levé, je me suis brossé les dents, j'ai enfilé un de mes shorts de basket et un tee-shirt, et j'ai porté mon sac dans la voiture. Leonie, elle, a un vrai sac, un truc en toile et en coton, même s'il est un peu abîmé, les coutures lâchent. Le mien, c'est un sac de courses en plastique. J'ai jamais eu besoin d'un sac de voyage, alors Leonie ne m'en a jamais acheté. C'est notre première expédition à la prison avec elle. Je voulais manger chaud, passer la viande dans le petit micro-ondes marron avec l'émail à l'intérieur qui s'écaille et Papy dit que ça file le cancer à la nourriture. Il refuse de l'utiliser, et Leonie refuse qu'il le remplace. Au moment où je mettais mon assiette dedans, Leonie a déboulé et elle a dit, *On a pas le temps*. Du coup j'ai versé les restes de mon anniversaire dans un bol en polystyrène ; je suis allé sur la pointe des pieds embrasser Mamie qui dormait, elle a marmonné *mes bébés* et elle a remué dans son sommeil ; et puis je suis allé à la voiture.

Papy nous attendait. On aurait dit qu'il avait dormi habillé, avec son treillis amidonné et sa chemisette, tout marron et gris comme lui. Il était assorti au ciel bas, une passoire argentée prête à libérer son eau. Ça crachinait. Leonie a jeté son sac à l'arrière et elle est retournée dans la maison. Misty jouait avec l'autoradio et le moteur était déjà allumé. Papy m'a fait signe avec les sourcils, alors je me suis arrêté devant lui, je raclais le sol avec mes semelles. Je baissais les yeux. Je porte les baskets de Michael ; une vieille paire deux centimètres trop grande que j'ai trouvée abandonnée sous le lit de Leonie. Mais je les porte quand même parce que c'est des Jordan.

« Ça va être le déluge sur le chemin. »

J'ai hoché la tête.

« Tu te rappelles comment on change un pneu ? Comment on vérifie le niveau d'huile et le liquide de refroidissement ? »

J'ai hoché la tête. Il m'avait appris tout ça quand j'avais dix ans.

« Bien. »

J'avais envie de lui dire que je ne voulais pas y aller, que je voulais rester à la maison avec Kayla, et je l'aurais peut-être fait s'il n'avait pas eu l'air aussi fâché, si sa colère n'avait pas paru gravée dans sa bouche et ses sourcils, si Leonie n'était pas sortie à ce moment-là avec Kayla qui se frottait les yeux et pleurait parce qu'elle était réveillée alors qu'il faisait encore gris. Donc j'ai dit ce que je pouvais :

« Ça va aller, Papy. »

Son visage s'est détendu, quelques secondes, le temps de dire :

« Garde un œil sur elles.

— Compte sur moi. »

Leonie a attaché Kayla dans son siège et elle s'est redressée.

« Monte. On file. »

Je me suis avancé et j'ai pris Papy dans mes bras. Je ne savais pas depuis combien de temps je ne l'avais pas fait, mais ça me semblait important maintenant de passer mes bras autour de lui et de coller ma poitrine à la sienne. De lui donner une petite tape, une deuxième, avec le bout de mes doigts, puis de me décoller de lui. *C'est mon papy*, j'ai pensé. *C'est mon papy*.

Il a posé les mains sur mes épaules et il a serré, et puis il a regardé mon nez, mes oreilles, mes cheveux, et pour finir mes yeux quand je me suis reculé.

« T'es un homme, compris ? » il a dit. J'ai hoché la tête. Il a encore serré, il regardait les chaussures que j'avais aux pieds, des bouts de caoutchouc ridicules à côté de ses bottes de travail, sur le sable et l'herbe rase maltraités par la voiture de Leonie, et le ciel pesait si lourd au-dessus de nous que tous les animaux se taisaient, muets sous la pluie printanière qui forcissait. Le seul animal que je voyais devant moi, c'était Papy, Papy avec ses épaules carrées et son dos élancé, et la seule chose qui me parlait, c'étaient ses yeux implorants qui s'exprimaient sans les mots, *Je t'aime, petit. Je t'aime*.

Ça y est, il pleut, l'eau tombe à verse et tambourine sur la voiture. Kayla dort, un Capri Sun dégonflé dans une main, la fin d'un Cheetos dans l'autre, la bouille tartinée d'orange. Son afro châtain tout aplatie sur le crâne. Misty fredonne la chanson qui passe à la radio, sa tignasse enroulée en nid. Une mèche s'en échappe, une branche mal fixée qui lui tombe dans le cou. Ses cheveux virent au noir à cause de la transpiration. Il fait chaud dans la voiture, la peau de sa nuque perle d'humidité et les gouttes ruissellent comme la pluie sur la

colonne de son cou pour disparaître dans son tee-shirt. Il fait de plus en plus chaud dans la voiture et le tee-shirt de Misty, ample et flottant à l'encolure, se déforme encore plus ; son soutien-gorge dépasse un peu et je me rends compte que, si je regarde en diagonale, je suis assez grand pour le voir depuis le siège arrière. Il est bleu électrique. Les vitres commencent à se couvrir de buée.

« Il fait chaud, non ? » Misty s'évente avec un bout de papier déniché dans la boîte à gants. On dirait les faux papiers d'assurance de la voiture. Les gens payent Misty vingt dollars pour qu'elle copie des documents et y ajoute leur nom, histoire qu'ils puissent faire semblant d'être assurés si la police du comté les contrôle.

« Un peu, dit Leonie.

— Tu sais que je supporte pas la chaleur. Ça réveille mes allergies.

— Et c'est quelqu'un qui a passé toute sa vie dans le Mississippi qui dit ça.

— Ben ouais.

— Franchement, niveau chaleur, t'as pas choisi le bon État. »

Misty a les cheveux blonds, à part les racines qui sont noires. Elle a des taches de rousseur sur les épaules.

« Je devrais peut-être aller vivre en Alaska », elle dit.

On passe par les petites routes. Leonie m'a balancé l'atlas sur les genoux quand je me suis assis derrière elle et elle m'a ordonné, *Lis ça*. Elle a marqué l'itinéraire au crayon ; c'est un gribouillis qui file au nord dans un fouillis de nationales, et ça bave par endroits à cause des doigts de Leonie qui se promenaient d'un bout à l'autre de l'État. Le crayon est foncé et j'ai du mal à lire les noms des routes, il recouvre les lettres et les chiffres. Mais je vois le nom de la prison, là où Papy a été : Parchman. Des fois je me demande qui c'était, cet homme parcheminé et assoiffé qui a donné son nom à la ville et à la prison. Est-ce qu'il ressemblait à Papy, droit des pieds à la tête, la peau noire teintée de rouge, ou bien à moi, une couleur intermédiaire, ou à Michael, blanc comme le lait. Qu'est-ce qu'il a dit avant de mourir, la gorge craquelée par la soif.

« Moi aussi », dit Leonie. Hier soir, dans la cuisine, elle a détaché ses cheveux et elle les a rincés dans l'évier, du coup ils sont aussi fins et raides que ceux de Misty. Misty lui a teint les pointes du même blond que le sien il y a quelques semaines, et quand Leonie s'est penchée au-dessus de l'évier, pendant qu'elle rinçait et reniflait et que l'eau dégoulinait sur son crâne, sur les brûlures chimiques que je verrais plus tard, des petites croûtes comme des pièces de monnaie, on avait l'impression que ses cheveux ne tenaient plus sur sa tête, une masse molle et orangée qui s'écoulait par l'évacuation. Maintenant ils recommencent à bouffer et à friser.

« Moi j'aime bien », je dis. Elles ne font pas attention à moi. Mais

c'est la vérité. J'aime la chaleur. J'aime que la route traverse des forêts, s'enroule autour des collines plus au nord, sûre et lisse. J'aime les arbres qui tendent leurs branches de chaque côté, ici les pins sont plus larges et plus hauts, épargnés par les coups de vent qui affaiblissent les arbres maigrichons de la côte. Mais ça n'empêche pas les gens de les abattre pour protéger leur maison pendant les tempêtes ou rembourrer leur portefeuille. Il pourrait se passer tellement de choses dans ces arbres.

« Faut qu'on s'arrête, dit Leonie.

— Pourquoi ?

— L'essence, dit Leonie. Et j'ai soif.

— Moi aussi », je dis.

On se range sur la bande de gravier devant la petite station-service, Leonie me passe les trente dollars que j'ai vu Misty lui donner ce matin en montant dans la voiture, et elle me regarde comme si elle n'avait pas entendu que j'ai soif.

« Vingt-cinq pour l'essence. Prends-moi un Coca et rapporte-moi la monnaie. »

J'insiste : « Je peux en avoir un aussi ? » J'imagine déjà la brûlure noire et sucrée. Je déglutis et ma gorge est râpeuse comme du Velcro. Je crois comprendre ce qu'a vécu l'homme parcheminé.

« Rapporte-moi la monnaie. »

Je n'ai pas envie de bouger. Je veux continuer à mater le décolleté de Misty. Son soutien-gorge est redevenu bleu vif, le genre de bleu que je n'ai vu que sur des photos, la couleur des eaux profondes du golfe du Mexique. Le genre de bleu qu'il y a sur les photos que Michael prenait à l'époque où il bossait sur la plateforme pétrolière, quand l'eau tout autour était une plaine vivante, et avec le ciel ça faisait un immense bol bleu.

La lumière dans la boutique est encore plus terne que l'éclat triste du printemps dehors. Il y a une femme à la caisse, et elle est plus jolie que Misty. Les cheveux roux, les lèvres violettes à cause de la clim, la bouche en U renversé. On a la même couleur, et aussi elle est plus épaisse que Misty ; une poussée de désir, une ligne électrique cassée net qui lance des étincelles, ricoche contre mes côtes.

« B'jour », elle marmonne, et elle recommence à jouer sur son téléphone. Les murs sont couverts d'étagères en métal, et les étagères sont couvertes de poussière. Je marche vers le fond, encore plus sombre, comme si je connaissais les lieux, comme si je savais ce que je voulais et où le trouver. Je marche comme marcherait un homme. Comme marcherait Papy. Mes yeux me brûlent et repèrent la vitrine des boissons. Je fixe la porte en verre, j'imagine la sensation de boire quelque chose de frais et gazeux, qui coulerait dans ma gorge verrouillée et parcheminée : aussi sèche que le lit d'une rivière en

plein été. Ma salive est pâteuse. Je me retourne vers la caissière et elle me regarde, alors je prends le plus grand Coca et je n'essaye même pas d'en glisser un autre dans ma poche. Je vais vers la caisse.

« Un dollar trente », elle dit, et je dois m'avancer pour l'entendre à cause du tonnerre, un craquement tonitruant, après quoi le ciel largue son eau sur les tôles du toit : une avalanche de bruits. Je n'arrive pas à voir dans son décolleté mais j'y pense encore quand je ressors sous la pluie, l'arrière de mon tee-shirt remonté sur ma tête mais incapable de me protéger, complètement trempé, et les gaz d'échappement sont chargés d'une odeur de terre mouillée, la pluie ruisselle et m'aveugle, cascade de mon nez. J'étouffe. Juste à temps, je me rappelle de pencher la tête en arrière, de retenir ma respiration et de laisser la pluie tomber dans ma gorge. Une fine lame froide quand j'avale. Une fois. Deux fois. Trois fois parce que la pompe est lente. La pluie scelle mes paupières, les malaxe. Je crois entendre un murmure de quelque chose, le souffle d'un mot, mais ça s'en va au moment où la poignée cliquette et se détend. La voiture est chaude et confinée, Kayla ronfle.

« J'aurais pu te payer un truc à boire si tu as soif », dit Misty. Je hausse les épaules et Leonie démarre. Je me débarrasse de mon tee-shirt, aussi lourd qu'une serviette mouillée, je le pose par terre et je me penche vers mon sac pour en piocher un autre. En l'enfilant, je remarque Misty qui m'observe dans le miroir de son pare-soleil tout en remettant du gloss sur ses lèvres qui passent de la rose sèche à la pêche brillante ; quand elle voit que je la vois, elle me fait un clin d'œil. Je frissonne.

J'avais onze ans le jour où Mamie m'a parlé des choses de la vie. Elle était déjà tellement malade qu'elle devait s'allonger plusieurs heures au milieu de journée, un drap fin autour de la taille, elle dormait et elle se réveillait en sursaut. Elle ressemblait aux animaux de Papy qui se cachent dans la grange ou dans un des appentis, à l'abri de la chaleur. Mais ce jour-là elle ne dormait pas.

« Jojo », elle a crié, et sa voix était un fil de pêche lancé avec si peu de force que le vent l'emporte. Malgré tout, le plomb a atteint ma poitrine, je me suis arrêté net alors que j'allais vers la porte du fond, vers Papy qui travaillait dehors, et j'ai rejoint Mamie dans sa chambre.

« Mamie ? j'ai fait.

— Le bébé ?

— Elle dort. »

Mamie a dégluti et ça a eu l'air de faire mal, alors je lui ai passé de l'eau.

« Assieds-toi », elle a dit, et j'ai rapproché la chaise de son lit, heureux qu'elle soit réveillée, après quoi elle a pris un livre à côté d'elle, elle l'a ouvert sur les schémas les plus gênants que j'aie vus de toute ma vie, des pénis ramollis et des ovaires qui ressemblaient à des

caramboles, et elle a commencé à m'apprendre l'anatomie et le sexe. Quand elle s'est mise à parler des préservatifs, j'ai eu envie de ramper sous son lit pour mourir. Ma figure, mon cou et mon dos étaient encore brûlants quand elle a posé le livre près d'elle côté mur, heureusement assez loin pour que je ne le voie plus.

« Regarde-moi », elle a dit.

Des rides, apparues avec le cancer, couraient de son nez jusqu'aux coins de sa bouche. Elle m'a fait un demi-sourire.

« Je t'ai mis mal à l'aise », elle a dit.

J'ai acquiescé. La honte m'étranglait.

« Tu grandis. C'est important que tu saches. J'ai eu la même conversation avec ta mère. » Elle regardait derrière moi, la porte dans mon dos, et je me suis contorsionné, m'attendant à voir Papy, ou Kayla titubante et ronchon de n'avoir pas assez dormi, mais il n'y avait rien, seulement la lampe de la cuisine qui dessinait un paillason de lumière. « Avec ton oncle Given, aussi, et il était encore plus rouge que toi. »

Impossible.

« Ton papy est nul pour raconter les histoires. Tu le savais ? Il raconte le début mais pas la fin. Ou alors il oublie un détail important au milieu. Ou alors il démarre sans avoir expliqué comment on en est arrivé là. Il a toujours été comme ça. »

J'ai hoché la tête.

« J'ai pris l'habitude d'assembler ce qu'il me dit pour réussir à tout comprendre. D'assembler les paragraphes comme des pièces de puzzle. C'était encore pire quand on a commencé à se fréquenter. Je savais qu'il avait passé plusieurs années à Parchman. Je le savais parce que j'avais écouté aux portes. J'avais seulement cinq ans quand il a été arrêté, mais j'ai entendu parler de la bagarre au café, et de leur disparition à lui et à son frère Stag. On ne l'a pas revu avant des années, et quand il est revenu, il s'est installé chez sa mère pour s'occuper d'elle et il a travaillé. Il a encore fallu des années avant qu'il commence à passer chez nous, pour aider mon père et ma mère à bricoler dans la maison. Il a enchaîné un paquet de corvées avant de se présenter à moi. J'avais dix-neuf ans et lui vingt-neuf. Un jour, on était assis tous les deux sous le porche de mes parents et on a entendu Stag un peu plus loin, sur la route, qui chantait, et River a dit, *Y a des choses qui nous font avancer. Comme des courants à l'intérieur. Des choses plus fortes que nous. En grandissant, j'ai vu que c'est vrai. Ce qu'il y a à l'intérieur de Stag, c'est une eau tellement noire et profonde qu'on en voit pas le fond.* Stag s'était mis à rire. Mais ensuite ton papy a dit, *À Parchman j'ai appris que c'est pareil en moi, Philomène.* Quelques jours plus tard, j'ai compris ce qu'il essayait de dire, que devenir adulte, ça signifie apprendre à naviguer dans ce courant : apprendre quand se

cramponner, quand jeter l'ancre, quand se laisser porter. Et ça peut être quelque chose d'aussi simple que le sexe, ou d'aussi compliqué que tomber amoureux, et ça peut même être aller en prison avec son frère en croyant qu'on va le protéger. » Le ventilateur ronflait. « Est-ce que tu comprends ce que je te dis, Jojo ?

— Oui, Mamie », j'ai dit. C'était faux. Elle m'a libéré, je suis sorti dans le jardin et j'ai trouvé Papy en train de nourrir les cochons. « Tu voudras bien me raconter encore ? je lui ai demandé. Qu'est-ce qui s'est passé, Papy ? Quand t'es allé en prison ? » Il s'est interrompu, un hoquet dans le mouvement souple du seau, et il m'a raconté son histoire.

Tu te souviens du gars de douze ans dont je t'ai parlé ? Richie ? Ils l'ont fait trimer. Du lever au coucher du soleil il était aux champs, il sarclait, il cueillait, il plantait et il nettoyait. Quand on est poussé à bout comme ça, on peut plus penser. On sent, c'est tout. On sent qu'on en peut plus de bouger. On sent que le ventre brûle et on sait qu'on veut manger. On sent qu'on a la tête pleine de coton et on sait qu'on veut dormir. On sent la gorge qui se serre et le feu qui coule dans les bras et les jambes, et le cœur qui cogne dans la poitrine, et on sait qu'on veut s'enfuir. Mais pas moyen de s'enfuir. On était des bandits, les tireurs nous avaient à l'œil. C'était ça, notre monde : le rang. Des rangées d'hommes dans les champs, les tireurs postés au bord, le contremaître sur sa mule, le meneur qui gueulait sous le soleil et qui lançait les chants de travail. Pareil que dans une nasse. On était coincés et on se débattait. Une fois, ma grand-mère m'a raconté l'histoire de son arrière-grand-mère. Elle venait de l'autre côté de l'océan, son arrière-grand-mère, et elle avait été kidnappée et vendue. Et elle avait raconté à ma grand-mère que, dans son village, on mangeait de la peur. Elle disait que la peur, ça changeait la nourriture en sable dans la bouche. Elle disait que tout le monde savait pour la marche forcée jusqu'à la côte, qu'il y avait des rumeurs sur les bateaux et sur les hommes et les femmes qu'on entassait dedans. Certains avaient entendu que c'était encore pire pour ceux qui quittaient le port et qui coulaient au loin. Parce qu'on aurait cru ça quand le bateau franchissait l'horizon : on aurait cru qu'il quittait le port et puis qu'il coulait, petit à petit, dans la mer. Sa grand-mère, elle disait qu'ils ne sortaient jamais la nuit, et même la journée ils restaient dans l'ombre de leur maison. Mais ils sont quand même venus la chercher. Ils l'ont kidnappée chez elle en pleine journée. Ils l'ont amenée ici, et elle a appris que les bateaux ne coulaient pas dans une eau peuplée de fantômes blancs. Elle s'est aperçue qu'il se passait des choses pas bien sur ce bateau, depuis le départ jusqu'à l'arrivée. Que sa peau durcissait autour des chaînes. Que sa bouche prenait la forme de la muselière. Qu'on la transformait en animal sous la lumière et la chaleur du ciel, le même ciel que celui qui était au-dessus de sa famille, quelque part très loin, dans un autre monde. Moi je savais ce que c'était, d'être transformé en animal.

Jusqu'au jour où le gamin a rejoint les rangs, jusqu'au jour où j'ai recommencé à penser. À me faire du mouron pour lui. À le surveiller du coin de l'œil quand il était plié en deux à la traîne comme une fourmi qui a perdu sa trace.

C'est seulement une heure plus tard, quand je comprends que mon tee-shirt ne séchera pas dans la voiture humide, que je le vois. Un petit sachet, si petit que je pourrais en tenir deux dans le creux de ma main, planqué au milieu de mes vêtements. Pareil que la goutte de sang comme une tête d'épingle au cœur d'un jaune d'œuf : une vie qui aurait pu être, mais non. Il est lisse et chaud, doux sous mes doigts. On dirait du cuir, et il est fermé par une lanière de cuir. Je lève les yeux. Misty s'endort à l'avant, sa tête tombe et elle la redresse d'un coup mais aussitôt elle recommence à piquer du nez. Leonie a les deux mains sur le volant, ses doigts pianotent en rythme avec la musique ; on écoute de la country, je trouve ça nul. Ça fait un peu plus de deux heures qu'on roule, donc on a perdu la radio noire de la côte depuis au moins une heure. D'une main, Leonie lisse ses cheveux sur sa nuque, comme si elle pouvait les aplatir à force de les caresser, et puis elle se remet à pianoter. Je me penche en avant et me tourne vers la porte, je crée un petit espace protégé par mon corps. Je tire sur la lanière. Le nœud se défait et j'ouvre le sachet avec précaution.

Je trouve une plume blanche, plus petite que mon petit doigt, avec des pointes bleues et une barre noire. Puis un truc qui rappelle d'abord un éclat de sucre d'orge, mais je l'approche de mon visage et ça devient une espèce de dent d'animal, avec du noir au fond des rainures, tranchante comme une canine. L'animal à qui elle appartenait avait goûté au sang, il savait déchirer les nœuds des muscles. Et ensuite je vois un galet gris, un petit dôme parfait. J'enfonce mon index dans l'obscurité du sachet et j'en sors un bout de papier, roulé aussi fin qu'un ongle. À l'encre bleue, une écriture penchée et tremblante : *Garde ça avec toi.*

C'est soit l'écriture de Papy, soit celle de Mamie. Je le sais parce que je les vois depuis que je suis tout petit, sur les calendriers catholiques au mur, dans le placard près du frigo, où il y a la liste des noms et des numéros de téléphone importants, celui de Leonie en tête. Sur des carnets de notes et des autorisations de sortie quand Leonie était absente ou trop occupée pour les signer. Et puisque Mamie n'a pas quitté son lit depuis des semaines et n'arrive plus à tenir un stylo, alors ça vient de Papy, c'est Papy qui a réuni la plume, la dent, le caillou, qui a cousu la bourse en cuir, qui me dit : *Garde ça avec toi.*

Mes genoux frottent contre le siège de devant. Je n'y peux rien ; maintenant que je suis grand, je suis à l'étroit sur la banquette. Leonie lève les yeux vers moi.

« Arrête de me donner des coups. »

Je tiens mes paumes, un bol chaud et ouvert, au-dessus des choses que Papy m'a données, en tas sur mes cuisses.

« J'ai pas fait exprès.

— T'aurais dû dire pardon », fait Leonie.

Je me demande si Papy a fait pareil pour elle les autres fois où elle est allée à Parchman. S'il sortait sans bruit le matin pendant qu'elle dormait, à 9 ou 10 heures, pour planquer des trucs dans sa voiture, une petite collection d'objets censés veiller sur elle quand lui ne le pourrait pas, la protéger dans ses voyages vers le nord. J'ai des copains à l'école qui ont de la famille par là-bas, à Clarksdale ou près de Greenwood. Ils disent, *Tu crois que c'est la merde ici*, et ils grimacent. Ce que ça signifie : *Là-haut ? Dans le Delta ? C'est encore pire.*

Devant nous, les arbres de chaque côté de la route commencent à devenir plus fins, et d'un coup il y a des panneaux publicitaires. Une photo d'un bébé dans le ventre de sa mère : un têtard jaune-rouge, la peau et le sang si fins que la lumière les traverse comme un ours en gélatine. *Protéger la vie*, dit le panneau. Je range la plume, la dent et le caillou dans le sachet. Je roule le mot de Papy tellement serré qu'une souris pourrait s'en faire une paille, et je le mets dans le sachet puis je le referme et je le glisse dans la petite poche carrée cousue dans l'élastique de mon short de basket. Leonie ne me regarde plus.

« Pardon », je dis.

Elle grogne.

Je crois que je comprends ce que mes copains veulent dire quand ils parlent du nord du Mississippi.

Papy m'a souvent répété des morceaux de l'histoire de Richie. J'ai entendu le début trop de fois pour les compter. Il y a des bouts au milieu, à propos du héros hors la loi Kinzie Wagner et de l'horrible Hogjaw, que je n'ai entendus que deux fois. J'ai jamais entendu la fin. J'ai essayé d'écrire tous ces morceaux, mais ça donnait juste des mauvais poèmes tout boiteux : *Dresser un cheval*. Ligne suivante. *Couper avec les genoux*. Des fois il me soûlait, Papy. Au début, il me racontait ses histoires quand on veillait le soir dans le salon. Mais au bout de quelques mois, il me racontait des bouts de l'histoire de Richie pendant qu'on faisait autre chose : quand on mangeait du riz avec des haricots, quand on se curait les dents sous le porche après déjeuner, quand on regardait des westerns à la télé l'après-midi, et là Papy coupait la parole au cow-boy pour dire à propos de Parchman, *C'était criminel. Un massacre*. Le jour où il m'a parlé de la petite bourse accrochée à un passant de sa ceinture, on était dehors, ça caillait et il fendait des bûches pour le poêle à bois qui chauffe le salon. On n'avait plus de fioul ce week-end-là. Mamie avait toutes les couvertures de la maison, les couvre-lits au crochet, les couettes et tous les draps, mais

elle se plaignait quand même de ses os. Elle avait les mains remontées sous le cou, elle les tordait l'une contre l'autre, sa peau rugueuse, blanche et craquelée, et pourtant je lui mettais de la crème toutes les heures. *Il fait froid.* Ses dents faisaient un bruit de dés dans sa bouche.

« Toutes les choses ont un pouvoir. »

Il a cogné sur une bûche.

« C'est mon arrière-grand-père qui me l'a appris. »

La bûche s'est fendue.

« Il disait qu'il y a un esprit dans chaque chose. Dans les arbres, dans la lune, dans le soleil, dans les animaux. Il disait que c'est le soleil le plus important et il lui avait donné un nom : Aba. Mais on a besoin de tous les esprits, de tous les esprits de toutes les choses, pour qu'il y ait un équilibre. Pour que les récoltes poussent, que les animaux se reproduisent et qu'ils engrassent avant qu'on les mange. »

Il a placé une autre bûche sur le billot et j'ai soufflé dans mes mains, j'aurais bien aimé avoir un bonnet sur les oreilles.

« C'est comme ça qu'il me l'a expliqué : s'il y a trop de soleil et pas assez de pluie, les récoltes vont dépérir. S'il pleut trop, elles vont pourrir sur pied. »

Nouveau coup de hache.

« Il faut un équilibre des esprits. Et un corps, c'est pareil, il m'a dit. »

Les deux demi-bûches sont tombées.

« Tu vois. Je suis fort. Je suis capable de fendre du bois. Mais peut-être que si j'avais un peu de la force du sanglier, un morceau de défense de cochon sauvage sur moi, quelque chose qui me donnerait une partie de l'esprit de l'animal, alors peut-être, il a haleté, peut-être que je serais meilleur. Peut-être que ce serait un peu plus facile. Peut-être que je serais plus fort. »

Il en a fendu une autre.

« Mais jamais au-delà de mes capacités. Ce que le sanglier partage, je le prends. Pas de gâchis. Le gâchis, ça pourrit. Trop d'un côté ou de l'autre, et l'équilibre est brisé. » Il a déposé sa hache par terre. « Va me chercher une bûche. »

Je suis revenu du tas de bois, j'ai mis la bûche sur le billot, tout bien en équilibre. J'ai retiré ma main pile au moment où Papy abattait sa hache en plein milieu.

« Un pic-vert aussi il a des choses à partager. Une plume, pour bien viser. »

Mes doigts me piquaient d'avoir été si près du tranchant, Papy n'était pas passé loin.

« C'est ça que tu as dans ta bourse ? » j'ai demandé. Je l'avais remarquée quand j'avais quatre ou cinq ans, et je lui avais déjà demandé ce qu'il y avait dedans. Il ne me l'avait jamais dit.

Il a souri.

« Non, il a dit. Mais presque. »

Quand la bûche suivante s'est fendue, j'ai levé les yeux vers Papy, je tremblais et je la sentais voler en éclats, mes genoux étaient des balles de base-ball, ma colonne une batte, mon crâne un gant. Je ne comprenais pas cette puissance qui coulait en lui. D'où elle venait. Je pose la tête sur le siège de la voiture, je caresse la pochette de Papy et je me demande s'il a déjà donné un petit sachet rempli de choses pour l'équilibre à quelqu'un d'autre. À son frère Stag ? À Mamie ? À l'oncle Given ? À Leonie ? Au petit Richie peut-être ? Et alors j'entends Papy :

Richie, il était pas fait pour le travail. Au fond il était pas fait pour grand-chose, c'était un gamin. Il savait pas manier une binette, il avait pas assez d'années dans les bras pour avoir du muscle, ni pour savoir bien casser la terre, ou tirer avec juste assez de force pour arracher les graines sans laisser des demi-touffes de blanc et déchirer le coton. Il était pas comme toi ; toi tu t'étoffes déjà, tu deviens plus large des épaules et plus long des jambes. T'es bâti comme moi, comme mon père – une bonne lignée. Son père à lui, je le connais pas mais il devait être tout maigre et pas bien costaud. Petit, je pense. Richie, il bossait mal. J'essayais de l'aider. De repasser en douce derrière lui quand il sarclait, pour creuser son sillon un peu plus profond. De mieux nettoyer les plants quand il récoltait. D'arracher ses mauvaises herbes. Et les miennes. Et pendant un temps, quelques mois, ça a marché. J'ai réussi à le sauver, à lui éviter de prendre des coups. Ça me crevait tellement que je dormais déjà avant que mon corps touche mon lit. Je m'écroulais. Je quittais pas la terre des yeux. Je me foutais du ciel, de tout cet espace ouvert et écrasant qui me mettait de la peur dans la poitrine, une énorme grenouille qui criait. Mais ensuite, un dimanche, pendant qu'on faisait la lessive, qu'on frottait nos vêtements sur les planches avec du savon si mauvais que ça sentait un peu moins le moisai mais ça sentait toujours pas bon, Kinnie Wagner est arrivé avec les chiens.

Kinnie, c'est le détenu qui s'occupait des chiens. Déjà à cette époque c'était une légende. J'avais entendu parler de lui. Comme tout le monde. Y avait des chansons sur lui dans les collines du Tennessee, dans tout le Delta et jusqu'à la côte. Il trafiquait, il se bagarrait, il volait et il tuait. La meilleure gâchette que j'aie jamais vue. Il s'était déjà évadé une fois de Parchman, et aussi d'une prison de haute sécurité dans le Tennessee, mais malgré tout ça ils l'avaient affecté aux chiens. Alors qu'il avait déjà envoyé plus d'un flic sous terre. Dans tout le Sud, les blancs pauvres l'aimaient pour ça, ils l'aimaient parce qu'il avait craché au visage de la loi. Il l'avait aveuglée. Il avait été hors-la-loi dans le Sud hors-la-loi, un endroit pire que la Frontière, il s'était dressé comme David dans une région où c'était encore l'Ancien Testament, où cent ans avant Parchman, la loi qui régnait, Jojo, c'était œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. Je crois que même les gardiens le respectaient. Mais bref, Kinnie et une partie

des hommes qu'il avait choisis pour l'aider, ils allaient pour entraîner les chiens à suivre des pistes. Et un des types qui courait avec les chiens était à la traîne. Peut-être qu'il était malade. Peut-être qu'il avait pris des coups de fouet. Je sais pas. Mais il est tombé, ce petit mec, et ses chiens ont foutu le camp, ils ont largué le mec qui avait le nez dans la terre et le ventre creux, et ils ont couru vers moi. Ils me sautaient autour comme des gros lapins qui jappent. Avec la langue qui pendait. Kinnie, c'était un balèze de blanc, un mètre quatre-vingt-dix, sûrement pas loin de cent trente kilos, et il se marrait. Il a dit au noir à genoux dans la glaise, Toi, le négro, tu vau pas les emmerdes que tu nous causes. Et il m'a montré avec une des grosses saucisses qu'il avait à la place des doigts et il a dit, Toi, t'as l'air maigre comme il faut. J'ai suspendu le pantalon que j'essorais et je suis allé le rejoindre. Je me suis pas pressé, parce que c'était le genre de type à attendre que je coure. Que je sois épaté par sa blancheur, sa taille et sa bonne santé. Quand je me suis mis en marche, les chiens sont venus avec moi, avec les oreilles basses et leurs gros yeux noirs en l'air. Heureux comme pas deux. Tu sais courir, mon gars ? il m'a fait Kinnie. Je l'ai regardé ; son cheval était grand et marron foncé, avec des reflets roux. On voyait presque le sang qui bouillonnait sous sa robe, un fleuve de sang retenu par la peau, tissé au muscle et à l'os. J'avais toujours eu envie d'un cheval comme ça. Je me suis planté assez près de Kinnie pour qu'il sache que j'allais venir, mais en restant hors de portée de ses pieds. Oui, j'ai dit. Kinnie s'est encore marré, mais y avait anguille sous roche, parce que après il a tourné ses yeux bleus vers moi et il m'a dit, Mais est-ce que tu sais rester à ta place ? Il a bougé son fusil pour que le canon soit face à moi. Un grand œil de cyclope. Je l'ai laissé penser ce qu'il voulait de ma place, et j'ai dit, Oui, monsieur. Et je m'en suis un peu voulu. Un des chiens m'a léché la main. Ils t'aiment bien, il a dit Kinnie, et j'ai besoin d'un nouveau gars de confiance. J'ai rien répondu. Les animaux sont toujours venus à moi. Ma mère m'a raconté qu'une fois elle m'avait laissé emmaillotté dans un panier sur le billot à poules du jardin, j'étais bébé, j'avais pas plus d'un mois, et elle était rentrée chercher une pierre à aiguiser pour son couteau, et quand elle est revenue une des chèvres me léchait la figure et la main. Comme si elle me connaissait. Alors j'ai regardé le crâne de Kinnie, sa touffe blonde. Lui il regardait mon cou, et il a dit, Amène-toi. Et il a tourné bride à son cheval, donné un coup de talon, et il est parti.

Une fois, on a traqué un bandit dans les marais sur quinze kilomètres, jusqu'à une cahute abandonnée, et j'ai vu Kinnie lui coller une balle dans la tête à deux cents mètres : son crâne a explosé. Le soleil se couchait, alors on a campé près d'un ruisseau. Le ciel s'est couvert et la nuit était doublement noire, avec un brouillard de moustiques. On a fait fumer le feu ; tous les détenus qui bossaient avec Kinnie et les chiens se sont rassemblés autour. Tout le monde sauf moi et Kinnie. Je m'étais tartiné de la boue partout pour éviter les piqures. La fumée cuisait son visage,

l'effaçait, mais je sentais qu'il continuait à me regarder dans le noir. J'en ai eu la confirmation quand il a fini son histoire sur la femme shérif qui l'avait chopé en Arkansas et qui l'avait renvoyé à Parchman la dernière fois, quand il a dit, Je pourrais jamais lever la main sur une femme ; ils le savaient. Et ensuite il a braqué son regard sur moi. J'ai pas baissé les yeux. On a tous un rang, il a dit, quelque chose qui doit nous briser. J'ai pensé à Richie qui gratouillait la terre avec sa binette. Tous, sans exception, il a dit Kinnie, et ensuite il a craché sa chique dans le feu.

Quand je me réveille, la matinée est bien avancée et Leonie a quitté l'autoroute. D'après l'atlas, on devrait prendre la Highway 49 plein nord, jusqu'au cœur du Mississippi, puis sortir et faire encore un bout de chemin avant d'arriver à la prison, que Leonie a marquée sur la carte avec une étoile noire, mais on a arrêté de suivre l'itinéraire. On croise une épicerie, une boucherie. Un entrepôt qui s'écroule avec un panneau délavé : Lumber Wholesale. Les bâtiments s'espacent et les arbres s'épaississent ; on arrive à un stop et il n'y a plus que des arbres, et après le carrefour le bitume se change en terre et en pierres.

« T'es sûre que tu sais où on va ? demande Leonie à Misty.

— Ouais, certaine », elle répond. Il ne pleut plus, une brume floute l'air. Misty baisse sa vitre et sort son téléphone. À part le bruit du moteur et des pneus, tout est silencieux ; les arbres sont grands et ne bougent pas. Sur notre gauche, les troncs sont bruns et sains, sans beaucoup de broussaille. Sur notre droite, on dirait que la forêt a brûlé récemment. Les troncs sont noirs jusqu'à mi-hauteur, la broussaille dense et bien verte. Toute cette immobilité m'émerveille. Il n'y a pas d'autres humains à la ronde.

« Y a que dalle ici, dit Leonie.

— Si je pouvais choper du réseau, je pourrais l'appeler et te rassurer, mais on est au milieu de nulle part. » Misty essuie son téléphone sur son tee-shirt et le glisse dans sa poche. « Je suis déjà venue avec Bishop. Je sais où je vais.

— Et où est-ce qu'on va ? » je demande aux sièges avant. Leonie se tourne à moitié, je la vois regarder Misty d'un drôle d'air, et puis elle se retourne vers la route.

« Je dois m'arrêter vite fait pour voir des amis, lance Misty par-dessus son épaule. On repart tout de suite après. »

On prend un virage et il y a une brèche entre les arbres, et d'un coup on se retrouve au milieu d'un groupe de maisons. Sur certaines il y a le même revêtement que sur celle de Mamie et Papy, sur d'autres uniquement du papier isolant. Il y a un camping-car qui a l'air de ne plus rouler depuis des années, avec une glycine qui recouvre tout le toit et rampe sur le côté. Ça lui fait des cheveux verts et vivants. Des poules détalent, poursuivies par un chien, un pit-bull au poil gris bleuté, la gueule ouverte. Les poules s'éparpillent. Un garçon, quatre

ans à mon avis, est assis au pied du porche d'une maison sans revêtement, il plante un bâton dans la boue. Il a une grenouillère qui lui fait comme un tee-shirt, un slip jaune, et il est pieds nus. Il essuie sa main sur sa figure quand Leonie arrête la voiture et éteint le moteur, et sa peau vire du lait pâle au noir.

« Je t'avais bien dit que je connaissais la route, fait Misty. Klaxonne un coup.

— Quoi ?

— Klaxonne. Hors de question que je sorte de la voiture avec ce clébard en liberté. » Leonie klaxonne et le chien, qui a arrêté de chasser les poules pour trotter autour de la voiture en reniflant les pneus et en pissant dessus, commence à aboyer. *Cassez-vous*. Une inspiration. *Cassez-vous !* Une inspiration. *Propriété privée, cassez-vous !* Kayla se réveille et se met à pleurer.

« Sors-la », dit Leonie, alors je la détache.

Le petit garçon blanc agite son bâton en l'air, et après il le prend à deux mains et il le pointe comme un fusil. Ses cheveux blonds sont collés sur sa tête et s'enroulent autour de ses yeux, pareils que des vers. *Pan pan*, il fait. Il nous tire dessus.

Leonie redémarre.

« On a pas besoin que...

— Si. Coupe le contact. Donne encore un coup de klaxon. »

Leonie transige. Elle laisse le moteur allumé, mais elle donne un coup de klaxon, un long coup puissant, résultat Kayla redouble de pleurs et enfouit sa tête dans ma poitrine. J'essaie de la faire taire mais elle ne m'entend pas au milieu des aboiements, des tirs du garçon, du silence dans cette clairière parmi les pins, un bruit aussi pesant et sonore que le reste, mais différent. Je veux bondir hors de la voiture avec Kayla, je veux échapper à ce garçon, à ce chien et à ce faux fusil, je veux nous ramener à la maison. Au fond de moi j'ai envie de me battre.

Une femme blanche sort de la maison sans revêtement, passe à côté du gamin couvert de terre. Leurs cheveux sont du même blond-roux, pareillement bouclés. Ceux de la femme sont longs, ils lui tombent à la taille, et à part au niveau du nez, rouge vif et qui a l'air enflé, elle est plus jolie que Misty. Elle aussi elle est pieds nus. Ses orteils sont roses. Elle tousse, on dirait qu'elle se décape la gorge, et elle se dirige vers la voiture. Le chien la rejoint en courant, mais elle n'y fait pas attention. Au moins il arrête d'aboyer. Misty ouvre sa portière et sort le haut de son corps en se hissant à la carrosserie.

« Salut, pétasse ! » elle lance sur un ton affectueux. La femme sourit et tousse en même temps. La brume se dépose comme une rosée sur ses cheveux et les blanchit. « Je t'avais dit qu'on allait venir. » Le garçon continue à nous tirer dessus avec son fusil bâton pendant que

le chien lui lèche le visage. J'ai envie de rentrer à la maison en courant. Leonie passe une main dans ses cheveux au-dessus de son oreille droite, se gratte le crâne. Elle fait ça quand elle est nerveuse. *Tu vas te faire saigner*, Mamie lui a dit une fois, mais je crois que c'est inconscient. Elle gratte si fort, on croirait que ses ongles raclent une toile. Misty prend la femme dans ses bras et la femme regarde à l'intérieur de la voiture. Quand Leonie ouvre sa portière, sort et dit bonjour, j'ai du mal à l'entendre par-dessus les pleurs de Kayla. Elle se gratte encore. Le petit garçon monte en sautillant les marches en béton et disparaît dans la maison. Leonie s'avance vers la femme, et quand les trois se mettent à parler ensemble, Leonie a les deux mains ballantes.

Le sol n'est pas plat dans la maison nue. Il est plus haut au milieu des pièces et il descend vers les quatre coins drapés d'ombres. Il n'y a pas beaucoup de lumière qui entre par le porche, encombré de cartons au point qu'il ne reste qu'un passage étroit vers le salon, qui est sombre et encombré de cartons lui aussi. Il y a deux canapés et un fauteuil à bascule, et le garçon au fusil s'assoit dessus. Il mange une sucette au cornichon. La télé n'est pas posée sur un meuble mais sur un carton, et elle passe un genre de télé réalité où des gens achètent des îles pour construire des hôtels.

« Par ici », dit la femme à Misty et à Leonie, qui suit un peu en arrière. Dans le salon, Leonie lève le bras pour m'arrêter.

« Vous restez là tous les deux », elle dit, puis elle se baisse pour toucher le nez de Kayla avec son index et elle sourit. Kayla a encore la figure trempée de larmes, mais elle renifle et elle se cramponne à mon cou, elle observe le garçon au fusil comme si elle avait quelque chose à lui dire, alors je la pose par terre. « Je suis sérieuse », dit Leonie, puis elle rejoint la femme et Misty dans la cuisine, qui est la pièce la plus lumineuse de la maison, éclairée par un plafonnier qui croule sous les ampoules. Il y a un rideau dans le cadre de la porte, la femme le tire à moitié, elle tousse et elle fait signe à Misty et à Leonie de s'asseoir autour de la table. Elle ouvre le frigo. Je m'assois sur le bord du canapé de façon à voir le garçon au fusil dans son fauteuil, Kayla accroupie un mètre devant lui avec les mains sur les cuisses, et la cuisine par la fente du rideau.

« Bonjour », dit Kayla, un mot qu'elle étire en deux longues syllabes, sa voix escaladant et redescendant une colline. C'est la même chose qu'elle dit à sa poupée en la retrouvant le matin, mais aussi au cheval, au chien et à la chèvre, ou aux poules, ou à Leonie quand elle la voit en se levant. La même chose qu'elle dit à Papy. Elle ne parle pas beaucoup à Mamie : quand je l'emmène voir ce corps immobile dans la chambre, Kayla se ratatine contre ma poitrine et mon épaule, elle prend son air courageux et au bout de cinq minutes à renâcler et à

faire *chhht* avec son doigt devant ses lèvres, elle dit *dehors*. À moi elle ne dit jamais bonjour. Elle se redresse ou bien elle rampe vers moi et elle passe les bras autour de mon cou et elle sourit.

Le garçon regarde Kayla comme si c'était son chien, et Kayla s'approche d'un petit bond.

« Bonjour », elle répète. Il y a un ver de morve qui coule sur le visage du garçon. Il se lève d'un saut dans le fauteuil, et on dirait qu'il vient de prendre une décision parce qu'il sourit, et ses dents sont couvertes d'une couche d'argent qui les empêche de pourrir et de tomber. Il transforme le fauteuil en trampoline, ça fait brinquebaler quelques cartons empilés sur le côté.

« Kayla, ne monte pas là-dessus. » Ils tomberaient tous les deux. Je le sais. Kayla ne m'écoute pas et grimpe dans le fauteuil, où ils commencent à parler ensemble, à sauter en faisant la causette. Je saisis quelques mots : *fauteuil, télé, bonbons, y a plus, pars*. Je me bouche les oreilles, je regarde les femmes dans la cuisine, j'observe les mouvements de leurs bouches, j'essaye d'entendre.

« Je dormais. C'est pour ça que je vous ai pas entendues. On a tous chopé la crève ici.

— C'est le temps, dit Misty. Un jour ça pèle, le lendemain il fait vingt-cinq. C'est la merde, le printemps dans le Mississippi. »

La femme approuve, boit dans un verre en plastique, se racle la gorge.

« Il est où Fred ? demande Misty.

— Dehors, il travaille.

— Les affaires, ça roule ?

— À fond, chérie », dit la femme, et puis elle tousse.

Les mains de Leonie triturent la table.

« Plus il fait chaud, mieux on se porte.

— T'as toujours ce que je t'ai demandé ? » fait Misty.

La femme hoche la tête.

« Vous voulez boire un truc ? elle demande.

— T'as quelque chose de frais ? » demande Misty. La femme lui tend un Sprite. Je me rappelle que j'ai vachement soif, mais je ne vais rien dire. Leonie me tuerait.

« Non, merci », dit Leonie, et je comprends ce qu'elle dit uniquement grâce aux mouvements de ses lèvres et de sa tête. Elle parle trop bas.

« T'es sûre ? » lui demande Misty.

Leonie remue la tête.

« Faut qu'on reparte vite. »

Il y a des caisses de soda empilées contre le mur de la cuisine : Coca, Dr Pepper, Barq's, Fanta. J'aurais pas imaginé qu'on puisse faire tenir un souk pareil dans une seule maison : elle est bourrée à craquer,

il y a plein à manger, plein de trucs en grosses quantités : caisses de soupe, caisses de gâteaux secs, caisses de papier toilette et de serviettes en papier, trois micro-ondes dans leur emballage, des cuiseurs pour le riz, des appareils à gaufres, des casseroles. Des cartons de nourriture jusqu'au plafond dans le salon, des piles d'appareils jusqu'au lustre dans la cuisine. J'ai faim et j'ai soif : ma gorge est une main serrée, mon ventre un poing en feu. Et Leonie autour la table, Leonie qui normalement se fiche qu'on accepte ce qu'on nous offre à manger, Leonie qui ne se fait pas prier pour prendre ce qu'on lui donne – cette fois, elle dit non. Juste cette fois, alors que la chèvre et le riz se sont transformés en vase dans mon bidon.

La femme croise les bras sur sa poitrine et fronce les sourcils. Elle essaye de retenir sa toux, mais ça sort en postillons. Elle secoue la tête, et je sais à quoi elle pense parce que je le vois à sa manière de se tenir et de regarder Leonie. *Malpolie*.

Si Papy était là, il ne traiterait pas ce garçon de *garnement*. Il ne dirait pas non plus que c'est un *chenapan*. Et il ne l'appellerait évidemment pas *petit*. Il dirait que c'est une *terreur*. Parce que c'est la vérité. Il se lasse de courir avec Kayla, alors il arrête. Il s'accroupit devant la télé, allume une de ses quatre consoles et commence à jouer. Il a lancé GTA mais il ne sait pas y jouer. Il expédie sa voiture dans le terre-plein central, dans les vitrines, il en sort au feu rouge et il détale. Kayla s'ennuie. Elle revient me trouver et elle m'explique très sérieusement qu'elle a envie de jus de fruits et de crackers, et du coup je ne vois plus les femmes, je ne vois pas le verre d'eau que Leonie boit maintenant qu'elle a été forcée d'accepter quelque chose, je ne vois pas Misty et la femme qui se penchent l'une vers l'autre au-dessus de la table et se font des messes basses. Dessinent sur la table avec leurs doigts.

Le garçon crie sur la télé. Son jeu vidéo a buggé.

« Non ! Non ! » il hurle, et on dirait qu'il a le nez plein de morve.

Sa voiture a quitté une route qui serpente autour d'une colline. Elle a sauté la rambarde mais elle est figée en l'air. C'est une voiture rouge avec une bande blanche qui la coupe en deux par le milieu. Le garçon écrase les boutons de sa manette, mais le jeu ne réagit pas.

« Éjecte-le, crie la femme depuis la table.

— Non !

— Redémarre-le », dit la femme, et puis elle se penche à nouveau vers Misty.

Le garçon balance sa manette sur la télé. Elle percute l'écran et se fracasse par terre. Il s'avance et commence à bidouiller la console, appuie sur des boutons, mais ça ne change rien.

« Je veux pas tout recommencer ! » il beugle.

Les femmes l'ignorent.

Kayla saute de mes genoux et ramasse une balle bleue en plastique, à peu près de la taille de ses deux poings, et elle joue avec.

« Si tu sors ton jeu, tu n'auras pas besoin de tout recommencer, je te promets. Ça va sauvegarder », je dis.

Je le sais, non pas parce que j'ai une console, mais parce que j'ai joué à celle de Michael à l'époque où il vivait avec nous, donc je sais comment ça marche. Il l'a emportée avec lui quand il est parti. Le garçon ne m'écoute pas. Il laisse échapper un bruit qui rappelle un mélange de pleur et de grognement, un genre de gargouillement plaintif, et puis il va à son étagère de consoles, mais sans se relever ni faire demi-tour pour jouer avec Kayla. Il ne ramasse aucune des balles, ni la noire, ni la verte, ni la rouge, je les vois toutes, pour les pousser vers nous. Il se lève et il tape dans la télé. D'abord avec la main droite, puis avec la gauche, puis encore avec la droite, il mouline des bras et ses petits poings frappent le plastique si fort qu'on l'entend presque craquer. Et puis il craque. Son poing cogne encore et un feu d'artifice éclate sur la voiture et reste à l'écran, blanc, jaune et rouge. Il tape avec le poing gauche, sans résultat, mais après il tape encore avec le droit et un autre feu d'artifice explose sur la voiture. Il ne s'efface pas non plus.

« Qu'est-ce que tu fous ? » hurle la femme depuis la cuisine. Elle s'est à moitié levée. « T'as pas intérêt à jouer encore avec les cartons ! »

Nouveau coup avec le poing gauche. Rien.

« Qu'est-ce que je viens de dire ? » crie la femme, et maintenant elle est debout. Le garçon se baisse, ramasse une batte de base-ball et frappe. On entend un grand craquement, le bruit du verre et du plastique qui se brisent, et l'espace d'un instant la voiture n'est qu'un grand feu d'artifice, et puis la télé s'éteint, il n'y a plus rien sur l'écran, mais devant l'écran il y a la femme et le garçon. Elle passe à toute allure devant Kayla, qui file se réfugier sur mes genoux et se cramponne des deux mains à mon tee-shirt, et elle coince le garçon devant la télé. Il pivote avec la batte et lui donne un coup à la jambe gauche.

« Pu-TAIN ! » elle crie en toussant à moitié, et puis elle lui arrache la batte. Elle le chope par un bras, de l'autre elle tient la batte, et elle braille, « T'as fait quoi, là ? » À chaque mot, un coup. À chaque coup, le garçon part en courant. Il beugle. « T'as fait quoi, là ? »

Le garçon a les jambes rouges aux endroits des coups de batte. Il court autour de la femme comme un cheval dans un manège, avec cette tête : bouche ouverte, grimace, rictus. Elle le cogne tant de fois que son cri s'éteint mais sa bouche reste ouverte. Je sais ce qu'il dit, *Arrête, s'il te plaît, arrête de me faire mal*. La femme lâche en même temps la batte et son bras, la batte s'écrase par terre, le garçon

s'écroule en tas.

« Attends que ton père revienne de la remise. Il va te tuer. »

Leonie traverse le salon et m'enlève Kayla. Quand elle parle, c'est en regardant Misty, qui retient le rideau dans l'entrée de la cuisine.

« Faut vraiment qu'on se remette en route.

— Il va pas tarder, halète la femme.

— Je peux aller aux toilettes ? je demande.

— Elles sont cassées », dit la femme. Elle transpire et écarte les cheveux de son visage. « On utilise celles de la remise, mais si c'est juste pour faire pipi, le mieux c'est que tu ailles dans le jardin. »

Quand je sors, je vois que le garçon a rampé jusqu'à son fauteuil, il s'est recroquevillé et il pleure des grosses larmes bruyantes. Kayla tend la main vers moi au moment où j'ouvre la porte, mais Leonie l'attrape et retourne avec elle dans la cuisine, loin du garçon qui pleure et de la télévision en miettes, comme si c'était de ça qu'il fallait protéger Kayla. La femme y est déjà, elle boit un soda en secouant la tête. *C'est la deuxième qu'il pète*, elle dit. *La contraception, tu connais ?* demande Misty. La femme tousse.

La cour devant la maison est toujours enveloppée de brume, toujours déserte. Le chien a disparu, mais mes mains me brûlent encore pendant que je cours à la voiture, et la peur que j'ai de ses dents me picote et me fait transpirer. Mais rien ne me poursuit, et j'ouvre les portières côté conducteur pour me dissimuler et pisser près du siège. J'espère à moitié que Leonie marchera dedans. Je remonte ma braguette et je ferme les portes, je me demande où sont tous les gens qui vivent dans ce petit cercle de maisons. Rien ne fonce sur moi pendant que j'observe la maison, que je scrute la porte fermée ou que je me faufile à l'arrière. Il y a une remise, marron avec un toit en tôle sombre, recouverte du même papier isolant qu'une des maisons sans revêtement. Les fenêtres sont bouchées avec du papier alu, mais sur l'une d'elles des espaces laissent filtrer de la lumière. Quelqu'un écoute de la country à l'intérieur, et quand je colle mon œil à la fente je vois un homme barbu et torse nu. Il a des tatouages, comme Michael, mais lui s'est rasé la tête. Il y a des tables avec des brise-vitre, des tubes et par terre des seaux de vingt litres et des bouteilles de soda vides, j'ai déjà vu ça, je connais cette odeur, ça sentait pareil quand Michael a construit son appartement dans les bois derrière la maison de Mamie et Papy. C'est ça qui explique les disputes avec Leonie, son départ, la prison. L'homme cuisine, ses gestes sont aussi sûrs que ceux d'un vrai chef, à part qu'il n'y a rien à manger là-dedans. J'ai le ventre en feu. Je repars sans bruit vers l'avant de la maison, je joue avec le sachet de Papy dans ma poche et je me demande si la dent appartenait à un raton laveur, si c'est grâce à elle que je suis rapide et silencieux au point que même le chien ne

m'entend pas contourner la maison et pousser la porte.

Quand on s'en va un quart d'heure plus tard, je ne suis pas tendu et je ne transpire pas. Misty essaye de faire comme si elle ne trimballait pas un sac en papier fourré dans un sac en plastique, le bras raide comme un piquet contre le corps, le sac bruissant au rythme de ses pas. Leonie regarde tout et n'importe quoi sauf Misty. Au lieu de me refiler Kayla, elle la porte en la tordant sur elle-même. Tandis qu'on s'éloigne de ce cercle de maisons tristes et bourrées de bazar, Misty fait disparaître son sac sous le tapis de sol de la voiture. Dans mon sac plastique, je planque ce que j'ai chouré dans la maison, un paquet de gâteaux apéritif et deux bouteilles de jus de fruits. Une fois qu'on a quitté la clairière de pins à moitié brûlés et qu'on a retrouvé la route goudronnée, Leonie allume la radio et pousse le son à fond. J'ouvre une de mes bouteilles volées et je la bois en entier, puis je verse la moitié de l'autre dans le gobelet de Kayla. Je lui tends un biscuit et j'en glisse un dans ma bouche. On les mange comme ça : un pour moi, un pour elle. Pour éviter qu'ils croustillent, je les laisse devenir spongieux sur ma langue avant de les mâcher et de les avaler. C'est une autre façon d'être silencieux et discret. Les femmes à l'avant ne s'occupent pas de nous. Ce jus et ces gâteaux, je n'ai jamais rien goûté de meilleur.

Leonie

LE SOIR DE L'ANNIVERSAIRE DE JOJO, Misty a dit, *Si on le fait, ça paye le voyage*. Et aussi, *Michael et toi, vous pourrez mettre de côté. Vous pourriez prendre une baraque. Tu dis toujours que c'est les parents le problème. Les tiens parce que tu vis avec eux ; les siens parce que c'est des cons*. Given se tenait encore plus immobile pendant qu'elle parlait, une pierre. Par la petite fenêtre de la cuisine de Misty, je voyais la cime des arbres passer du velours gris foncé à l'orange, de l'orange le plus clair au rose comme l'intérieur de ma bouche. *À ton avis, comment je paye mes visites à Bishop ? Avec mes pourboires ?* Elle a secoué la tête et pris une trace. *Tu devrais en profiter*.

Ces quatre mots tournent en boucle tandis qu'on monte en voiture et que je regarde Misty ranger le paquet dans la cachette sous les tapis de sol. *Tu devrais en profiter*. Elle a dit ça comme si c'était une décision sans conséquences, alors que, évidemment, c'est plus facile pour elle. Sa manière de le dire, *en profiter*, ça m'a donné envie de lui en coller une. Ses taches de rousseur, ses lèvres roses et fines, ses cheveux blonds, sa peau obstinément laiteuse ; ça a jamais dû être trop dur pour elle de se mettre le monde dans la poche.

Avant que Michael aille en prison, il a fabriqué la cachette dans le plancher. Il a soulevé la voiture au cric et il a rampé dessous avec son matériel de soudage, il a découpé un carré parfait et ajouté un autre morceau de métal avec une charnière, et puis il a ressoudé le tout. *Deux ouvertures*, il a dit, et puis il m'a donné deux baisers. *Une pour garder, l'autre pour tout larguer. Au cas où*. À ce moment-là ça faisait six mois qu'il était revenu de la plateforme pétrolière, et on avait dû repartir vivre avec Papa et Maman. On avait liquidé toutes nos économies plus ses indemnités de licenciement. Il était soudeur sur la *Deepwater Horizon*. Après qu'elle a explosé, il est rentré avec une prime et des cauchemars. À l'époque, je l'avais convaincu d'acheter un lit deux places pour notre futur appartement, *On pourra remuer autant*

qu'on veut, on dormira bien, parce que chaque fois qu'il donnait des coups de pied dans son sommeil, chaque fois qu'il bougeait, marmonnait ou levait les bras pour se protéger de quelque chose, je me réveillais. Après l'accident, j'avais passé plusieurs jours à la maison avec Jojo à regarder CNN, à regarder le pétrole qui se répandait dans l'océan, et à me sentir coupable parce que ce n'était pas ça que je voulais voir, coupable d'en avoir rien à foutre de ces pélicans de merde, coupable de désirer seulement voir le visage de Michael, ses épaules, ses doigts, coupable de ne m'intéresser à rien d'autre qu'à lui. Il m'a appelée peu après qu'on a appris la nouvelle, il m'a dit qu'il était en sécurité mais sa voix était minuscule, rongée par les parasites, irréaliste. *Je les connaissais, ces gars – tous les onze. Je vivais avec eux*, il a dit. J'ai été heureuse qu'il rentre. Pas lui. *Qu'est-ce qu'on va faire ?* il a demandé en enfournant deux bouchées de son porridge puis de les recracher en gelée dans son assiette. *On va se débrouiller*, j'ai dit. Quand il a commencé à maigrir, j'ai cru que c'était à cause des cauchemars. Quand ses pommettes ont commencé à se dessiner comme des cailloux sous l'eau, j'ai cru que c'était à cause de l'argent. Quand sa colonne vertébrale est apparue sous sa peau fine, une chaîne dans son dos, j'ai cru que c'était à cause du deuil et du fait qu'il ne trouvait aucun poste de soudeur nulle part entre le Mississippi, l'Alabama, la Floride, la Louisiane ou le golfe du Mexique. C'est plus tard que j'ai découvert la vérité. Plus tard, j'ai appris qu'il s'était débrouillé, mais sans moi.

« Sois pas aussi nerveuse, dit Misty.

— Je suis pas nerveuse.

— C'est pas la première fois que je fais ça.

— Je sais.

— Avec Bishop, je veux dire. »

Misty boit un des sodas qu'elle a pris chez son amie. La femme, elle s'appelait Carlotta, et son mari, celui qui cuisinait et qui nous a donné le sac, c'était Fred.

« La première fois, ça remonte à l'époque où j'allais voir Rhett.

— C'est comme ça que tu les as rencontrés ?

— Ouais. La première fois, je me suis chiée dessus. Comme toi. Mais après, c'est devenu chaque fois un peu plus facile. »

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Michaela s'enfonce une balle bleue dans la bouche et babille des choses à son frère, qui essaye de la persuader de lui donner la balle, le visage collé à celui de Michaela, la voix basse et sérieuse : *Non, Kayla, tu ne mets pas ça dans ta bouche ; c'était par terre, c'est sale*. Michaela sourit, crache la balle dans sa main, se met à applaudir et fait, *Sale, c'est sale*. Jojo paraît concentré sur Michaela, mais je sais que c'est faux. À sa façon de se pencher, de répéter sans arrêt, *C'était sale par terre*, je comprends qu'il

nous écoute en faisant mine du contraire. Misty et moi on en a discuté quand je suis allée la chercher : on n'en prononce pas le nom, on n'utilise aucun mot qui trahit ce qu'il y a dans le sac, ce qu'on emporte vers le nord : meth, crystal, ice. On contourne, on l'évite pareil que moi au bar quand j'évite un mauvais client, trop bourré pour rien faire, qui sent le gazole et le sucre fermenté, qui me chope systématiquement la main quand je passe pour me dire des saloperies du genre, *Encore un, ma jolie pute noire*. Et tant qu'à utiliser un autre nom, on choisit celui que Jojo trouvera le plus gênant et le moins intéressant.

« Si on se fait contrôler et qu'ils trouvent les tampons, je te jure que je te tue, Misty. »

Je suppose qu'après ça, Jojo va arrêter d'écouter. Même si ma phrase n'a aucun sens. C'est un garçon et les règles font partie des choses de la vie qu'il préfère ignorer : calculs rénaux, hémorroïdes, furoncles. Cancer.

« Jojo, j'ai besoin de la carte. »

J'avais raison. Il sursaute, et ensuite il farfouille et me tend l'atlas par-dessus le siège, en essayant de croiser mon regard dans le rétroviseur. Son marron ne rencontrant pas mon noir, Misty lui prend le livre. Il se ratatine sur la banquette arrière et regarde ses pieds. Michaela l'appelle, *Jojo*, et il se rapproche d'elle.

« Où est-ce qu'on est ? je demande.

— Je cherche », marmonne Misty.

Je guette les bornes kilométriques. On s'est arrêtés chez Carlotta et Fred un peu au nord de Hattiesburg, dans le comté de Forrest.

« Mendenhall. On est à Mendenhall », dit Misty. Il y a un feu rouge devant nous, je ralentis. Elle ne regarde pas la carte.

« Comment tu le sais ? »

Misty lève le doigt, je vois un panneau. *Mendenhall : Visitez le plus beau tribunal du Mississippi*.

« J'aimerais bien le voir. »

Le feu passe au vert. J'enfonce l'accélérateur.

« Pas moi.

— Pourquoi ? Si ça se trouve il est très joli. »

À l'arrière, Jojo remue la bouche comme s'il mâchait un truc. Il détache ses yeux de Michaela et les tourne vers moi, ils sont aussi foncés que les miens. À son âge, j'étais plus petite que lui, plus menue, les os et les articulations plus délicats. Il ressemble à Given, sauf que lui ne fait jamais de blagues. Des fois, quand il joue avec Michaela ou qu'il est avec Maman dans sa chambre, qu'il lui frictionne les mains ou l'aide à se retourner dans son lit, j'ai l'impression de voir une fillette affamée.

« Je parie qu'il y a des grandes colonnes et tout. Ça doit être encore

plus grand que Beauvoir, dit Misty.

— Non », je dis, et je n'ajoute rien de plus. Les tribunaux ne m'intéressent pas plus que la dernière résidence de l'esclavagiste Jefferson Davis.

Les lettres de Michael ne parlaient jamais de la violence dans la prison, de ce que faisaient les détenus au plus noir de la nuit ou dans les recoins sombres, de ce que faisaient les gardiens dans des salles fermées à clé : les coups de couteau et les pendaisons, les overdoses et les corrections. Mais je lui ai demandé de m'en parler. Dans une lettre, je lui ai écrit : *Si tu ne me dis rien, j' imagine le pire*. Du coup, dans sa lettre suivante, il m'a raconté qu'un homme avait été attaqué dans les douches et en était ressorti noir et violet. Dans celle d'après, que son compagnon de cellule avait commencé à voir une des gardiennes, qu'ils baisaient en douce dans la taule, des vrais lapins. Déterminés à se reproduire. Et dans celle d'encore après, que les gardiens avaient tabassé un gamin de dix-huit ans qui était tombé pour avoir kidnappé et étranglé une fillette de cinq ans entre deux mobile-homes. Ils avaient entendu des cris et puis plus rien, et selon la rumeur le gamin avait été égorgé comme un porc dans sa cellule. *Tu vois, j'ai envie de répondre à Misty, c'est ça ton joli tribunal*. Mais je me tais. Je regarde défiler le long ruban noir de la route et je pense à la dernière lettre de Michael avant qu'il m'annonce qu'il sortait, *On est pas faits pour vivre dans cet endroit. Noir ou blanc. Ça change rien. C'est un endroit pour les morts*.

Michaela est malade. Après qu'on est repartis, elle a été calme pendant une heure mais ensuite elle s'est mise à tousser, sa toux a fini par lui bloquer la gorge et elle a failli s'étouffer. Ça fait une demi-heure qu'elle pleure et se débat avec sa ceinture de sécurité en essayant de se détacher. Je tends une poignée de serviettes en papier à Jojo, et chaque fois que je regarde dans le rétroviseur je le vois penché sur elle, les sourcils froncés, en train d'essuyer sa bave. Les serviettes sont trempées en deux secondes. On a prévu de finir la route aujourd'hui et de passer la nuit avec l'avocat de Michael et Bishop dans le bled à côté de la prison, mais ses pleurs me donnent l'impression qu'on m'essore le cerveau de plus en plus fort. Elle se remet à tousser et à s'étouffer, et je vois que son front est orange et mauve. Elle a vomi ses Cheetos, ramollis par la digestion, et ses petites bouchées prudentes de sandwich au jambon. La viande a coloré en rose tout ce qui n'est pas jaune. Jojo tient les serviettes entre les deux mains, pétrifié. Je crois qu'il a peur. Michaela pleure encore plus fort.

« Faut qu'on s'arrête, je dis en me rangeant sur le bas-côté.

— Oh putain, fait Misty en agitant la main devant sa bouche comme pour dégommer des moucherons. Cette odeur, ça me fout la gerbe. »

J'ai envie de la baffer, même si l'odeur d'acide gastrique, âcre et puissante dans la petite voiture, me donne la nausée à moi aussi. Je me retiens de lui gueuler, *Connasse, tu bosses avec des poivrots et tu supportes pas un petit vomi ?* Une fois sur le bord de la route, tandis que j'essuie des morceaux de vomi avec les serviettes que j'ai arrachées à Jojo, la nausée se change en haut-le-cœur et mon estomac fait du trampoline. On dirait que Jojo n'a plus peur. Il plonge les mains dans la cascade de dégueulis sur le ventre de Michaela et s'attaque à son harnachement. Elle arrête un moment de gigoter, sa petite poitrine cambrée contre la ceinture pour un dernier pleur de remerciement, et puis elle commence à tirer sur la boucle, impatiente que Jojo la détache, la libère. Il grimace. Il défait la dernière boucle et soulève Michaela, et avant que j'aie le temps de le gronder, de faire claquer son nom, de dire *Jojo*, Michaela est écrasée contre sa poitrine et les petits bras de ma fille retrouvent le cou de Jojo, plaquée contre lui de tout son long elle tremble, elle pleurniche, et lui il chuchote, *Ça va, Kayla, ça va, Kayla, Jojo est là, Jojo est là, je suis là, chhh.*

« T'as bientôt fini ? jette Misty par-dessus son épaule comme un papier gras de hamburger.

— J'en ai marre de ces conneries », je réponds. Je ne sais pas pourquoi je dis ça. Peut-être parce que j'en ai marre de conduire, marre des routes qui s'étirent devant moi à l'infini, et j'ai beau continuer et accélérer, Michael est toujours à l'autre bout. Peut-être parce que j'aurais préféré qu'elle saute dans mes bras à moi, qu'elle étale du vomi orange sur mon tee-shirt à moi pendant que son petit corps café au lait cherchait le mien, toujours le mien, nos cœurs séparés par la fine cage de nos côtes, inspirant et expirant, notre sang en phase. Peut-être parce que je voudrais qu'elle se tourne vers moi pour l'aider et pas vers son frère. Peut-être parce que Jojo ne me regarde même pas, concentré sur le corps entre ses bras, la petite personne qu'il essaye de rassurer, alors que je ne suis concentrée sur rien. Même en cet instant, mon dévouement : inconstant.

Je nettoie les derniers résidus gluants dans son siège, je balance les serviettes sur l'asphalte, je prends quelques lingettes pour bébé et j'essuie le siège histoire que ça sente le savon floral en plus de l'acide gastrique.

« Ça sent meilleur », dit Misty. Elle est penchée à sa fenêtre, et la main qu'elle agitait est maintenant sur son nez comme un masque.

Le trajet jusqu'à la station-service suivante me semble durer des bornes, et le soleil tape à la verticale.

Au moment où on se gare sur le parking, la caissière fume une clope sous le porche du bâtiment en bois. Elle se fond presque dans le mur auquel elle s'adosse, parce que sa peau est aussi brune que les planches tachées. Elle m'ouvre la porte et me suit à l'intérieur, et une

grappe de clochettes en argent suspendue au-dessus de la porte tinte au passage.

« Petite journée », elle dit en se glissant derrière le comptoir. Elle n'est pas épaisse, à peu près aussi maigre que Maman, sa chemise de travail pend sur elle comme un drap sur un fil.

« Ouais », je dis, et je me dirige lentement vers les frigos au fond de la boutique. J'embarque deux bouteilles de Powerade et je les pose sur le comptoir. La femme sourit, il lui manque deux dents de devant et je remarque une cicatrice qui dessine une ligne sinueuse sur son front. Je me demande si elle a seulement des mauvaises dents, ou si elles ont été déchaussées par la personne qui lui a laissé cette cicatrice.

Misty fait les cent pas sur le parking, téléphone brandi au-dessus de la tête, elle cherche du réseau. Toutes les portières sont ouvertes, Jojo est assis en travers à l'arrière et Michaela l'escalade, frotte sa figure dans son cou et chouine. Il lui caresse le dos, et ils ont tous les deux les cheveux collés sur le crâne. Je verse la moitié d'une bouteille dans les biberons à jus de Michaela et je tends les bras.

« Passe-la-moi.

— Vas-y, Kayla », dit Jojo. Il ne me regarde pas, pas plus que le jour humide ou la route déserte, il regarde Kayla, qui commence à pleurer et se cramponne à son tee-shirt, si fort que ses petits doigts deviennent blancs. Quand je l'attire sur mes genoux et m'assois à l'avant, elle plante son menton dans sa poitrine et elle pleurniche, les yeux fermés, les poings remontés sous le menton.

« Michaela, je dis. Allez, mon bébé. Faut que tu boives. » Jojo est campé devant moi, les mains plongées dans les poches, il observe Michaela. Elle ne m'entend pas. Elle a le hoquet et elle braille. « Michaela, mon bébé. »

Je lui colle la tétine dans la bouche, elle la bloque en serrant les dents et elle tourne la tête d'un coup sec. Je la tiens mieux, j'essaye de l'empêcher de bouger, et ses petits muscles de lait cèdent sous mes doigts, aussi mous que des ballons pleins d'eau. On s'affronte, elle se lève, s'assoit, se penche en arrière, se tortille et répète deux mots, en boucle.

« Non. Jojo. »

J'en ai ma claque.

« Michaela, bon Dieu ! Tu peux essayer de la faire boire un peu ? » je demande.

Jojo hoche la tête, et je suis déjà en train de la lui donner. Sans elle, mes bras sont légers comme tout.

Michaela boit un quart de biberon, et puis elle s'écroule sur l'épaule de Jojo, d'un bras elle lui caresse l'omoplate. Je laisse passer quinze minutes, et pile quand Misty boucle sa ceinture pour qu'on reprenne la route, Michaela vomit. C'est bleu électrique, la couleur du Powerade.

« Tu peux défaire ta ceinture, au point où on en est », je dis à Misty. Elle lève les yeux au ciel et se détache puis s'assoit sur un bloc de béton à l'ombre pour fumer une clope. « On en a pour une minute. »

Je n'ai pas envie qu'elle vomisse encore dans la voiture, qu'elle rote à l'arrière pendant que je suis attachée à l'avant. Ça nous obligerait à nous arrêter une fois de plus pour que je la nettoie. L'asphalte du parking recrache de la chaleur, en même temps que la vapeur d'après la pluie. Jojo est assis de côté, les pieds dehors, Michaela enroulée autour de lui.

« Tu veux t'allonger, Kayla ? il demande. Ça ira peut-être mieux si tu t'allonges. »

Il lui passe les mains sous les aisselles et essaye de la décoller de lui et de la coucher sur le siège, mais elle s'accroche, une vraie teigne : ses bras et ses jambes sont des crochets. Il jette l'éponge et lui caresse le dos.

« Je suis désolé pour toi », dit Jojo, et Michaela se met à pleurer. Il lui caresse le dos et elle caresse le sien, et je reste plantée là, à regarder mes enfants se réconforter l'un l'autre. Je pourrais avancer la main et les toucher tous les deux, mais non. Jojo a l'air à la fois déconcerté, stoïque et à deux doigts de pleurer lui aussi. J'ai besoin d'une clope. Je m'accroupis à côté de Misty sur son bloc de béton et je lui en taxe une : le menthol me donne un coup de fouet, renforce ma colonne vertébrale avec des sacs de sable. Je peux y arriver. J'attends que la nicotine se répande dans mes tripes comme une eau paisible, et puis je retourne à la voiture.

« Fais-la boire plus », je dis à Jojo.

Une demi-heure plus tard, elle vomit ce qu'elle a bu. Je lui accorde quinze minutes et je répète à Jojo : *Fais-la boire*. Michaela gémit non-stop, elle se méfie du biberon dans la main de son frère, mais Jojo fait ce que je dis. Vingt minutes plus tard, ça recommence. Michaela est désespérée, elle se cramponne à Jojo et me regarde en clignant des yeux quand je débarque à la portière de la voiture avec une nouvelle ration d'électrolytes. *Fais-la boire*, je répète, mais Jojo fait mine de ne pas m'entendre, il rentre les oreilles dans les épaules comme s'il savait que je suis à bout, que j'ai envie de lui en coller une. *Jojo*, je dis. Il sursaute mais ne me regarde pas. Michaela frotte son nez plein de morve et sa bouche baveuse contre son épaule. *Jojo, non*, elle dit. La caissière sort sous le porche, sa cigarette est déjà allumée.

« Tout va bien ? elle demande.

— Vous avez quelque chose contre la nausée ? Pour les enfants ? »

Elle secoue la tête, et ses cheveux lissés voltigent autour de ses tempes, bougent comme des antennes.

« Non. Le proprio veut pas qu'on ait ça en stock. Que des produits de base, il dit. Mais vous imaginez pas le nombre de gens qui sont

malades en voiture et me demandent du Pepto-Bismol. »

Des touffes de mauvaises herbes fleurissent en bordure du parking ; des boutons violets, jaunes et blancs oscillent près des pins. Je pose la main sur la nuque de Michaela tassée contre Jojo, qui est assis sur le coffre de ma voiture et nous regarde Misty et moi, les sourcils froncés et un genou qui gigote.

« Deux minutes », je dis, et je sors du parking pour aller vers les arbres.

Maman m'a toujours dit que, si j'ouvrais l'œil, le monde me donnerait tout ce dont j'ai besoin. Quand j'ai eu sept ans, elle m'a emmenée me balader dans les bois autour de la maison, elle m'a montré des plantes, elle les a déterrées ou a cueilli leurs feuilles et elle m'a expliqué qu'elles pouvaient sauver ou tuer. Le vent soufflait haut dans les arbres, mais en bas, à part nous deux, tout était silencieux et Maman disait, *Ça, c'est de la berce laineuse. Tu peux utiliser les jeunes feuilles en cuisine comme du céleri, mais les racines sont plus intéressantes. Tu peux en faire une décoction contre le rhume et la grippe. Et en cataplasme, ça soulage et ça soigne les bleus, l'arthrite et les furoncles.* Elle creusait autour des racines avec une petite pelle qu'elle emportait en promenade, elle tirait la plante entière par les feuilles, elle la pliait en deux et elle la rangeait dans la musette en travers de sa poitrine. Elle trouvait une autre plante et elle disait, *Ça, c'est de l'amarante. Ça ne sert à rien en médecine, mais tu peux la cuisiner comme les épinards. C'est plein de vitamines, c'est bon pour la santé. Ton père aime bien que je la fasse sautée avec du riz, et sa mère broyait les graines pour en faire du pain mais moi, je n'ai jamais essayé.* Sur le trajet du retour, pendant qu'on cheminait entre les racines avec la cueillette du jour, elle m'interrogeait. Plus les années passaient, mieux je me rappelais et plus je répondais vite. *L'herbe aux vers*, je disais. *C'est bon contre les vers si on en met sur la nourriture.* Mais j'avais du mal à tout me rappeler. Tous les jours, Maman montrait une plante dont certaines parties étaient bénéfiques pour les femmes, surtout pour elles car c'était principalement des femmes qui venaient la trouver, qui avaient besoin de ses dons et de son savoir. Elle disait, *N'oublie pas que tu peux utiliser les feuilles en infusion, c'est bon contre les crampes. Et ça peut aussi faire venir les règles.* Je me détournais vers les pins et je levais les yeux au ciel, j'aurais préféré regarder la télé au lieu de galérer dans la forêt avec ma mère qui me parlait des règles. Mais maintenant, tandis que je fouille le bois du regard en quête d'herbe à lait, je regrette de ne pas avoir mieux écouté. Je regrette de me rappeler seulement que l'herbe à lait a des fleurs rose-violet. Et même si elle pousse naturellement dans ce type d'endroit et fleurit au printemps, je ne vois nulle part ses feuilles tombantes à veines blanches.

Quand Maman s'est rendu compte que son corps ne tournait plus

rond, qu'il l'avait lâchée et que le cancer s'en était emparé, elle a commencé par se soigner toute seule avec des herbes. Les matins de printemps, je rentrais à la maison et je trouvais son lit vide. Elle était dans les bois, elle cueillait et ramenait des bouquets de jeunes pousses de raisin d'Amérique en les traînant lentement derrière elle. Chaque fois, elle disait, *Je te promets, ça va me guérir*. Je lui prenais ses fagots, je lui passais un bras autour de la taille, je l'aidais à monter les marches du perron et je l'installais sur une chaise dans la cuisine. J'étais encore défoncée de la nuit, et pendant que je hachais, nettoyait, faisais bouillir et préparais théière sur théière, la dope fredonnait un air dissonant dans mes veines. Mais ça ne l'a pas guérie. Son corps a décliné au fil des années jusqu'à ce qu'elle doive s'aliter, pour de bon, et que j'oublie presque tout ce qu'elle m'avait appris. Je laissais ses idées me désertir et la vérité les remplacer. Des fois, on a beau chercher, le monde ne nous donne pas ce dont on a besoin. Des fois, il refuse.

Si le monde était un monde bien fait, un monde pour les vivants, où les hommes comme Michael ne finissent pas en taule, je saurais trouver des fraises sauvages. C'est ce que Maman chercherait à défaut d'herbe à lait. Je pourrais faire bouillir les feuilles chez l'avocat de Michael, où on va passer la nuit avant d'aller récupérer Michael demain matin. J'ajouterais un peu de sucre, un peu de colorant comme faisait Maman quand j'avais mal au ventre, et je dirais à Michaela que c'est du jus de fruits.

Mais le monde est mal fait. Il n'y a pas de fraises sauvages au bord de la route. Ce n'est pas assez humide. Mais peut-être que ce monde prête un peu de chance aux faibles, se montre un peu clément pour une fois, parce que, après avoir crapahuté un moment sur le bas-côté, loin de la station-service, après avoir abandonné Misty qui agitait le bras par la fenêtre en criant, *Reviens, bordel*, je trouve des mûres. Maman m'a toujours dit que ça soignait les maux de ventre chez les adultes. Mais que, faute de mieux, on pouvait en faire une infusion pour les enfants. À petite dose, je me rappelle qu'elle disait. Avec les feuilles. À moins que ce soit avec les tiges ? Ou avec les racines ? La chaleur m'assomme et je ne me rappelle plus. Je regrette le froid de la fin du printemps.

C'est ça, le monde où on vit. Un monde qui vous donne des mûres, une mémoire ramollo et une enfant qui ne garde rien. Je m'agenouille, j'empoigne les tiges épineuses aussi bas que je peux, et la ronce me pique la main, déchire la peau, fait sortir des petits points de sang qui s'étaient. Mes paumes me brûlent. *C'est un monde*, m'a dit Maman quand j'ai eu mes règles à douze ans, *qui se moque des vivants et les change en saints après leur mort. Et il n'arrête jamais de nous torturer*. Malgré la dureté de ses paroles, j'ai entrevu de l'espoir sur son visage.

Elle pensait que si elle m'apprenait tout ce qu'elle savait sur la guérison par les plantes, si elle me donnait une carte du monde tel qu'elle le connaissait, un monde organisé selon la volonté divine, où l'esprit est partout, alors je pourrais m'en sortir. Mais je lui en ai voulu à l'époque, je lui en ai voulu pour ses leçons et son espoir mal placé. Et, par la suite, parce qu'elle continuait à croire au bien dans un monde qui l'avait condamnée au cancer, qui l'avait essorée comme un torchon et qui la laissait se désintégrer.

Je m'agenouille et me repose sur mes cuisses. Le jour palpite, une veine dilatée. Je m'essuie les yeux, je me barbouille le visage de terre, je m'aveugle.

Jojo

KAYLA A FAIM. Je le sais parce qu'elle n'arrête pas de pleurer, parce que dès qu'on repart elle se roule en boule, elle s'arc-boute et elle donne des coups de tête dans son siège. Et elle braille. Je sens qu'elle va mal. Son ventre la fait souffrir. Elle a besoin de le remplir, alors je la détache et je l'assois sur mes genoux, mais ça n'aide pas. Elle crie un peu moins fort, un peu moins aigu et perçant. La douleur s'émousse. Mais elle continue à balancer la tête dans ma poitrine, et son crâne est fin contre mes os, contre la pierre où mes côtes fusionnent, un crâne aussi facile à briser qu'un bol en porcelaine. Leonie a posé ses plantes entre elle et Misty sur l'accoudoir, et à chaque minute, à chaque kilomètre, les feuilles de ronce sont un peu plus fripées, les racines filandreuses, et la terre en dégringole par paquets. Kayla grogne et pleure. Je ne veux pas que Leonie lui donne de ça. Elle croit que c'est la chose à faire, mais elle n'est pas Mamie. Ni Papy. Elle n'a jamais rien soigné ni fait pousser de sa vie, et elle ne sait pas.

Elle m'a acheté un poisson combattant quand j'avais six ans, parce que tous les jours je la tannais avec les aquariums qu'on avait dans ma classe, avec le poisson combattant, rouge et bleu et vert et violet, qui nageait tranquille, éclatant et puis soudain terne. Un dimanche, après avoir passé tout le week-end dehors, elle en a rapporté un à la maison. Je ne l'avais pas vue depuis le vendredi, depuis qu'elle avait dit à Mamie qu'elle allait acheter du lait et du sucre à l'épicerie et qu'elle n'était pas revenue. Quand elle est rentrée, sa peau était sèche et pelait aux coins des lèvres, ses cheveux ébouriffés faisaient un halo touffu et elle sentait la paille mouillée. Le poisson était vert, comme les épines des pins, et sur la queue il avait des rayures couleur de boue rouge. Je l'ai appelé Bubby Bubbles, vu qu'il crachait des bulles à longueur de journée, et quand je me penchais au-dessus de son aquarium je l'entendais ruminer l'échantillon de nourriture pour poisson que Leonie avait ramené. J'imaginais même qu'un jour je me

pencherais au-dessus de son bocal et, au lieu de l'entendre mâcher, je verrais des petits mots sortir des bulles qui éclataient à la surface. *Grosse tête. Lumière. Et Amour.* Mais quand l'échantillon de nourriture pour poisson a été terminé et que j'ai demandé à Leonie d'en racheter, elle a dit qu'elle le ferait, et puis elle a oublié, et encore, jusqu'au jour où elle a dit, *Donne-lui du pain sec.* J'étais sûr qu'il n'arriverait pas à le manger, alors j'ai continué à bassiner Leonie, et Bubby était de plus en plus maigre, ses bulles de plus en plus petites, et un jour je suis entré dans la cuisine et il flottait sur le ventre, les yeux blancs, transparents et visqueux comme de la graisse, ses bulles muettes.

Leonie, elle tue les choses.

Dehors les arbres changent, ils deviennent plus fins, leurs troncs plus courts, verts et plus forts, avec des feuilles charnues, aux formes imprécises, qui remplacent les aiguilles pointues. Ils se dressent en rangées étroites entre les champs, des champs de vert boueux hérissés de plantes rases. Le ciel s'assombrit. L'obscurité tombe sur les forêts et les champs qui nous entourent. J'approche ma bouche de l'oreille de Kayla et je lui raconte une histoire.

Tu vois les arbres, là-bas ? Elle grogne. Regarde le sol en dessous, il y a un trou. Elle gémit. Ce sont des lapins qui vivent dans ces trous. Et l'un d'eux, c'est une petite lapine, la plus petite de toutes les lapines. Elle a des poils marron et des petites dents blanches comme des chewing-gums. Elle se tait un instant. Elle s'appelle Kayla, comme toi. Et tu sais ce qu'elle fait ? Kayla hausse les épaules et revient se blottir. C'est la meilleure pour creuser des trous. C'est la plus rapide et elle fait les trous les plus profonds. Un jour, le ciel était gris et une grosse tempête est arrivée et le trou de la famille lapin a commencé à se remplir d'eau, alors Kayla a commencé à creuser. Elle a creusé, et creusé. Et tu sais ce qu'elle a fait ? Sa respiration se bloque, elle se tourne vers moi, elle met sa bouche dans mon tee-shirt et elle inspire. Je lui frictionne le dos en cercles, je frictionne comme si ça pouvait faire disparaître les crampes, la douleur, ce qui la rend malade. Elle a creusé et creusé et le tunnel s'est allongé et allongé. L'eau n'arrivait même pas là où Kayla creusait, mais elle a continué jusqu'à ce qu'elle ressorte de terre, et là tu sais quoi ? Kayla enfonce ses ongles dans mon bras, elle se hisse un peu pour regarder par la fenêtre et elle montre du doigt les champs noirs, la rangée d'arbres avec le trou de lapin à leur pied. Fait nuit, elle dit. Après ça elle revient se vautrer contre moi. Hm-hmm. La petite lapine a vu la grange grise, le gros cochon, le cheval roux et Mamie et Papy. Elle avait creusé jusqu'à chez nous, Kayla. Et quand elle a vu Mamie et Papy, elle les a aimés et elle a décidé de rester. Et donc quand on va rentrer à la maison elle sera en train de nous attendre. Tu as envie de la voir ? je demande. Mais Kayla s'est endormie. Elle gigote et l'espace d'une seconde j'imagine ce dont elle rêve, mais j'arrête vite. Elle a une odeur piquante de transpiration et

de vomi, mais ses cheveux sentent la noix de coco à cause de l'huile que Mamie y met et que j'utilise maintenant pour lui faire deux petites queues-de-cheval : une petite boule de coton de chaque côté de son crâne. Je refoule une image d'elle, pas plus grosse qu'un lapin, qui creuse un trou dans la terre humide. Je ne veux pas connaître ce rêve.

Quand on quitte la nationale pour une route de campagne, le ciel est bleu foncé, il nous tourne le dos, tire un drap noir sur son épaule. Le monde se rétrécit au faisceau des phares, deux cornes qui nous guident dans l'obscurité, et la voiture est un vieil animal qui boite vers une nouvelle trouée dans les bois. D'après Papy, on peut être certain que les animaux feront toujours ce pour quoi ils sont nés : se rouler dans la boue, galoper dans les champs, voler. D'après lui, on aura beau les domestiquer, on n'effacera jamais leur nature sauvage. Kayla est dans son état le plus animal, un chat infesté de vers entre mes bras. Et puis on finit par se garer dans une cour, les arbres s'ouvrent, et cet endroit est différent. Ce n'est pas la grappe de maisons du comté de Forrest. Ici il n'y a qu'une seule maison, et elle est en longueur. Il y a plein de fenêtres et, derrière, une chaude lumière jaune. Leonie coupe le moteur. Misty sort et nous fait signe de la suivre. Je marche vers le porche avec Kayla qui dort dans mes bras, qui ronfle et respire par la bouche, et de près je remarque que des petites bandes de peinture s'écaillent et que des lignes marron gris comme des traits de feutre apparaissent en dessous. Les fenêtres sont un peu troubles, pareilles que l'eau dans laquelle mon poisson est mort. Les racines de la glycine plantée des deux côtés du perron plongent loin dans la terre, son tronc est aussi épais que le bras d'un homme musclé, et elle s'est entortillée à la rambarde pour tisser un rideau épais tout le long du porche. Ici, l'animal sort du bois. Misty toque à la porte.

« Entrez », chante une voix d'homme, et j'entends de la musique derrière.

Il est grand. On le trouve dans la cuisine, il fait cuire des spaghetti. C'est l'inondation dans ma bouche. Je n'ai jamais eu aussi faim.

« Ça sent bon, hein ? » il dit en se dirigeant vers nous. Il rebondit, on croirait qu'il marche sur la pointe des pieds. Il a une chemise blanche et ses manches sont retroussées jusqu'au coude. Sa chemise est dans le même état que son porche ; le col est déformé et l'avant a été éclaboussé par quelque chose qui ressemble à de la peinture verte. Sa cuisine est verte. Je n'ai jamais vu de cuisine verte. C'est là que je sens la sauce. Elle bouillonne dans sa casserole sur la gazinière et elle lui tache les bras quand il la touille. Il lèche les gouttes. Les nouilles qu'il met dans l'eau coulent lentement, glissent contre le bord de la casserole à mesure que le bas se ramollit. Je fronce les sourcils quand il lèche son bras velu. Il a les cheveux rabattus en arrière avec une petite queue-de-cheval qui rebique, aussi courte que celles de Kayla.

« Je me suis dit que vous auriez faim », il fait. C'est l'homme le plus blanc que j'ai vu de ma vie.

« T'as vu juste. » Misty le serre dans ses bras en même temps qu'elle dit ça, elle tourne la tête de façon à parler dans sa chemise pleine de peinture. « On a été plus longs que prévu parce que la petite a été malade.

— Ah, oui, la petite fille ! » il dit. Leonie a l'air de vouloir le faire taire, mais elle se retient. « Elle est... » Il marque un temps. « Poisseuse. » Maintenant Leonie a l'air de vouloir lui envoyer son poing dans la gueule. *Son regard de mule*, comme dit Papy. « Et le jeune homme, lui aussi il est malade ? » Je l'aime déjà mieux, même si j'aperçois une sorte de tristesse sur son visage quand il me regarde, et je ne sais pas pourquoi.

« Non, dit Leonie en croisant les bras. On n'a pas faim.

— Vous plaisantez, dit l'homme.

— Leonie », dit Misty en la regardant. Je sais que c'est le genre de regard qui est plein de sous-entendus mais je n'arrive pas à déchiffrer les sourcils de Misty, ses lèvres, les coups de menton qu'elle donne et qui font tomber sa longue frange sur ses yeux. En tout cas, Leonie comprend et fait les mêmes mouvements de la tête.

« On va manger. » Leonie se racle la gorge. « Je me demandais si je pourrais utiliser votre cuisinière. J'ai un truc à préparer.

— Bien sûr, ma chère, bien sûr. »

De près, l'homme sent comme s'il ne s'était pas lavé depuis plusieurs jours, mais ce n'est pas une odeur sale. C'est désagréable et doux à la fois, une odeur d'alcool sucré qui aurait tourné au vinaigre à cause de la chaleur.

« Al, pardonnez mon langage, mais je crève la dalle. » Misty sourit.

Quand je vais m'asseoir au salon, Kayla ne se réveille pas, elle souffle des petites bouffées d'air chaud dans mon tee-shirt. Le plafond est haut et il y a des bibliothèques sur tous les murs. Pas de télé. Il y a une radio dans la cuisine, où Misty est installée sur un tabouret de bar et boit du vin qu'Al lui a servi dans un pot à confiture. La musique, des violons et des violoncelles, enfle dans la pièce et reflue, comme l'eau du golfe avant les tempêtes. Leonie revient de la voiture, ses herbes dans une main, mais elle se prend les pieds dans le tapis qui recouvre le plancher, rouge, orange et blanc et effiloché, un sac en papier marron froissé tombe de sous son tee-shirt et laisse échapper son contenu. C'est transparent, tout un pochon de verre brisé, et j'ai déjà vu ça. Je sais ce que c'est. L'homme rigole à quelque chose que Misty vient de dire, et Leonie ramasse en évitant mon regard, fourre le pochon dans le sac, va s'affaler sur le comptoir et le glisse à Misty, qui le passe à Al. Il le récupère, le jette en l'air et le fait disparaître comme par magie.

Al, c'est l'avocat de Michael.

« Un gamin de son âge, à peu près », il dit en remontant ses manches et fronçant les sourcils après m'avoir montré du doigt. « Ils ont cru qu'il vendait de l'herbe à l'école. »

Misty siffle son verre.

« Et tu sais ce qu'ils lui ont fait ? »

Haussement d'épaules.

« Ils l'ont amené au bureau du principal avec deux autres garçons du même âge. Ses copains. Ils les ont fait se déshabiller pour les fouiller. »

Misty secoue la tête, ses cheveux se balancent autour de son visage.

« Quelle honte, elle dit.

— C'est illégal, surtout. Je le fais gratos, et le tribunal va sûrement coller un blâme à l'école, mais j'étais obligé de le prendre, il dit en buvant une gorgée. L'arc de l'univers moral et tout ça, comme disait Martin Luther King. »

Misty fait mine de savoir de quoi il parle. Elle a ramené ses cheveux en queue de cheval, et dès qu'elle hoche ou secoue la tête, c'est avec tant de violence que ses cheveux balayent son dos, aussi beaux et langoureux que la mousse espagnole. Elle a tiré sur le col de son tee-shirt, il bâille et son épaule est un globe brillant dans la lumière du salon. Al a allumé toutes les lampes. Plus elle boit, plus ses cheveux se balancent.

« Je fais ce que je peux. » Al sourit, effleure l'épaule de Misty et lève son verre de vin. « Alors ? Il est bon, non ? Je t'avais dit que c'était une bonne année.

— Et donc, tu vas faire quoi pour mon mec ? » Misty se penche vers lui, hausse les sourcils et sourit.

« Ça va, c'est bon », dit Al en s'éloignant de son rire avant de se rapprocher d'elle, de lui expliquer en gesticulant comment il va essayer de faire sortir Bishop.

Leonie est assise à côté de moi sur le canapé, le gobelet de Kayla entre les mains. Il lui a fallu presque une demi-heure pour débiter les ronces, bouillir les racines et les feuilles. Elle a fait infuser les racines dans une casserole et les feuilles dans une autre, pendant que je dévorais mes spaghetti, le nez dans mon assiette, pratiquement sans mâcher. Elle a laissé refroidir. Elle parlait toute seule devant le plan de travail, les yeux plissés et les bras croisés, et puis elle a versé la moitié d'une casserole et la moitié de l'autre dans le gobelet de Kayla. C'était gris. J'ai englouti mes dernières pâtes, je suis allé rincer mon assiette et la mettre au lave-vaisselle, qui sentait aigre, et je l'ai regardée qui demandait à Al s'il avait du sucre et du colorant alimentaire. Il en avait. Elle a ajouté quelques cuillerées de sucre et des gouttes de colorant et elle a mélangé jusqu'à obtenir un genre de

Kool-Aid boueux. Maintenant elle est assise près de Kayla, qui dort vautreée sur le canapé et qu'elle essaye de réveiller doucement. Elle demande à Kayla d'ouvrir les yeux, elle lui embrasse l'oreille et le cou, et Kayla passe un bras autour de son cou et tire comme pour réclamer que Leonie la rejoigne, vienne dormir avec elle. Comme pour réclamer qu'on ne la réveille pas.

Ça me fait peur.

« Allez, Michaela », elle dit en l'asseyant de force. Kayla ouvre les yeux et s'écroule pareil que Leonie quand elle a transmis le paquet, elle pleurniche et essaye de se rallonger. « T'as soif ? susurre Leonie en levant le gobelet devant Kayla. Tiens. Bois.

— Non », dit Kayla, et elle repousse le gobelet d'une gifle. Il s'envole de la main de Leonie et roule sur le sol.

« Elle en veut pas, je dis.

— On s'en fout de ce qu'elle veut, dit Leonie en levant les yeux au ciel. Il faut qu'elle boive. »

J'ai envie de lui dire, *Tu ne sais pas ce que tu fais*. Et aussi, *T'es pas Mamie*. Mais je me tais. Je m'inquiète et ça fait des bulles en moi comme quand l'eau bouillonne sous son couvercle. Elle serait capable de me frapper. Je parlais beaucoup en public quand j'étais plus petit, quand j'avais huit ou neuf ans. Et puis un jour elle m'a collé une baffe et après ça, dès que j'ouvrais la bouche pour la contredire, elle m'en mettait une. Elle y allait tellement fort que ça a commencé à ressembler à des coups de poing. Je valdinguais en me tenant la joue. Une fois, j'ai dû m'asseoir au milieu d'une allée à Walmart. Alors j'ai arrêté. Mais elle ne sait pas fabriquer des remèdes avec des plantes, et je me fais du souci pour Kayla. Il y a deux ans, j'ai eu un parasite dans l'estomac, j'arrivais tout juste à me lever du canapé pour aller aux toilettes, et Mamie a dit à Leonie d'aller chercher des plantes dans les bois pour faire une décoction avec les racines. Elle y est allée. Et vu qu'elle obéissait à Mamie, je lui ai fait confiance et j'ai bu, même si ça avait goût de caoutchouc. Leonie avait dû cueillir la mauvaise plante, ou rater sa préparation, parce que tout ce qu'elle me donnait me rendait encore plus malade. Elle a vidé sa mixture amère et pleine de grumeaux derrière la maison, et quelques jours plus tard, une fois mon organisme débarrassé du parasite et de ce qu'elle m'avait refilé, j'ai trouvé près des marches un chat errant crevé, anthracoïde et pourrissant. Il avait bu ce qu'elle avait jeté dans une flaque.

Leonie a ramassé le gobelet, elle le colle aux lèvres de Kayla.

« Tu as soif, hein », elle dit, et c'est une réponse, pas une question. Kayla tousse et prend le gobelet. Mes aisselles transpirent et me piquent, et j'ai envie de choper le gobelet pour le balancer comme a fait Kayla, le bazarder à l'autre bout de la pièce et arracher Kayla à l'étreinte molle de Leonie. Mais je ne fais rien. Elle prend le bec entre

ses lèvres, elle lève son gobelet, elle boit, et j'ai l'impression d'avoir perdu à un jeu auquel je ne savais même pas que je jouais.

« Elle a seulement besoin de sommeil, dit alors Misty. Je parie que c'est juste le mal des transports. »

Kayla a soif. Elle en a bu la moitié, elle tire dur sur le bec, les lèvres comme sur le goulot d'une bouteille. Quand elle finit, elle lâche le gobelet qui s'écrase par terre, puis elle traverse le canapé en rampant jusqu'à mes genoux, elle attrape ma main et elle dit *pose*, ce qui signifie porte-moi. Elle veut que je lui raconte une histoire. Je cède.

« J'ai un meilleur millésime dans la cuisine, dit Al en regardant Leonie. On pourrait le goûter ce soir.

— Ça me va, dit Misty.

— Je sais pas », dit Leonie. Elle regarde Kayla sur mes genoux, Kayla qui commence à s'énervier parce que mon histoire se fait attendre. Elle se remet à gigoter et à pleurer comme dans la voiture avant qu'elle vomisse. « Elle est pas en forme.

— Je t'assure, c'est la voiture. Laisse-la dormir, ça ira mieux après », dit Misty. Ensuite elle regarde Leonie avec l'air de dire deux choses à la fois, une avec la bouche et l'autre avec les yeux. « T'as conduit toute la journée. Ça te fera du bien de te détendre un peu. »

Je n'arrive pas encore à la décrypter. Leonie avance une main pour lisser les cheveux de Kayla, mais elle la retire aussitôt. Kayla se dérobe.

« T'as sûrement raison, elle dit.

— Tu sais combien de fois j'ai vomi par la fenêtre quand j'étais gamine ? Je compte même plus. Ça va passer », dit Misty.

Apparemment cette fois elle a dit ce qu'il fallait, parce que Leonie se rassoit. Il y a un mur entre nous.

« Michael est toujours malade en voiture. Dès qu'il est à l'arrière il a envie de vomir. » D'un coup, tout s'éclaire dans sa tête. « Elle doit tenir ça de lui.

— Tu vois ? » Misty hoche la tête. Al hoche la tête. Ils hochent tous la tête, se lèvent et vont à la cuisine. J'emmène Kayla dans la chambre qu'Al nous a montrée tout à l'heure, celle avec les lits jumeaux. Je lui enlève son tee-shirt, qui sent acide, et je vais mouiller et savonner un torchon dans la salle de bains collée à la chambre pour la nettoyer. Elle a chaud. Même à ses petits pieds. Je lui enlève tout sauf la culotte et je m'allonge avec elle dans un des lits jumeaux, elle pose un petit bras sur mon épaule et m'attire à elle, comme tous les matins quand on se réveille ensemble. *Dodo*, elle dit.

Je reste couché jusqu'à ce que la musique se taise dans la cuisine et que je les entende sortir sous le porche à l'arrière de la maison. Pas de tintements de verres, pas de vin. J'imagine qu'ils déballet le paquet que Leonie a apporté. Je reste couché jusqu'à ce que je n'en puisse

plus, et alors je porte Kayla dans la salle de bains, je lui enfonce un doigt dans la gorge et je la fais vomir. Elle se débat, elle me frappe les bras, elle pleure dans ma main, des larmes et pas de mots, mais je répète l'opération trois fois, je la fais vomir sur ma main, aussi chaude que son petit corps, trois fois, c'est tout rouge avec une odeur douceâtre, et à la fin je pleure et elle braille. J'éteins la lumière, je retourne dans la chambre, je l'essuie avec mon tee-shirt et je me mets au lit avec elle, j'ai peur que Leonie débarque et trouve tout ce vomi rouge dans la salle de bains, qu'elle découvre que je lui ai fait recracher sa potion. Mais personne ne vient. Kayla renifle et s'endort en hoquetant, après quoi je lave tout à l'eau et au savon jusqu'à ce que la salle de bains soit aussi blanche qu'avant. Tout du long, mon cœur tambourine au point que je l'entends dans mes oreilles, parce que je savais ce que disait Kayla. Je le savais.

Je t'aime Jojo. Pourquoi tu fais ça Jojo ? Jojo ! Frère ! Frère.

Je l'entendais.

Pendant des heures j'essaye de dormir, mais impossible. Je suis condamné à rester au lit en écoutant Kayla respirer. Dehors, dans les profondeurs noires des bois, un chien aboie. C'est un bruit sec, plein de colère et de dents pointues. En son cœur : la peur. Quand j'étais petit, je voulais un chiot. J'en ai demandé un à Papy, et il m'a répondu que depuis Parchman il ne pouvait plus avoir de chien. Il avait essayé après être sorti, mais tous les chiens qu'il avait eus, les corniauds comme les chiens de chasse, étaient morts dans l'année. À Parchman, il disait, dès qu'il avait commencé à travailler avec les chiens qui servaient à traquer les évadés, la seule odeur qu'il sentait quand il mangeait, se réveillait ou s'endormait, c'était la merde de chien. Le seul bruit qu'il entendait, c'était les chiens qui jappaient et hurlaient et aboyaient, impatients de mordre. Papy disait qu'il avait essayé d'affecter Richie aux chiens pour le sortir des champs, mais ça n'avait pas marché. Je ferme les yeux et je visualise Papy assis dans le fauteuil au coin de la chambre. Papy, avec son dos droit et ses mains comme des racines, qui me racontait des histoires, me parlait pour m'endormir.

C'était une de ces journées où le soleil cogne tellement dur, t'as l'impression qu'il te retourne de l'intérieur et tu peux rien faire d'autre que cramer. Une de ces journées pesantes. Ici, c'est différent : on a tout le temps le vent qui vient de l'eau, ça aide. Mais là-bas, y a pas ça, rien que les champs à perte de vue, des arbres trop petits et qui n'ont pas assez de feuilles, pas de bonne ombre nulle part, et le soleil qui écrase tout : les femmes, les hommes, les mules, Dieu écrase tout. C'était pendant ce genre de journée que le petit a cassé sa binette.

Je crois pas qu'il a fait exprès. C'était un petit gars tout maigrichon, plus petit que toi, ça je te l'ai déjà dit, et je pense qu'il a tapé sur un caillou

ou qu'il a mal tiré dessus, et voilà. Kinnie m'avait envoyé promener les chiens dans les champs, exercer leur odorat. Je faisais le tour du champ de Richie quand je l'ai vu qui marchait avec les deux morceaux dans la main, en traînant le manche dans la terre, ça creusait une petite piste qui le suivait jusqu'au bord du bois. Le meneur, celui qui donne le rythme du travail, une espèce de superviseur, il a vu Richie. Il s'est redressé sur sa mule et il a fixé le dos du gamin, l'air de plus en plus furax, pareil qu'un serpent qui recule et se ramasse avant de mordre. Je me suis approché par la bordure du champ jusqu'à ce que je sois assez près de Richie pour le siffler.

« Ramasse le manche, petit. Le contremaître te mate, j'ai dit.

— De toute façon il va me mettre une trempe, a dit Richie, mais il a quand même ramassé le manche.

— Qui a dit ça ?

— Lui. »

Il faisait semblant de pas avoir peur mais il avait le regard agité. J'avais vu les marques qu'il avait en arrivant à Parchman, et je savais qu'il s'était déjà pris des corrections à la boucle de ceinture, soit par sa mère, soit par un homme. Mais je savais qu'il était pas prêt pour le fouet. Il était pas prêt pour Black Annie, comme on l'appelait là-bas, une lanière d'un mètre de long et quinze centimètres de large.

Et j'avais raison. La nuit est tombée, et après le dîner le sergent l'a attaché à des poteaux en bordure du camp. Il faisait chaud, comme si le soleil était encore là, et le gamin était étendu par terre, les bras et les jambes attachés aux poteaux. Quand le fouet a claqué en l'air et qu'il s'est abattu sur son dos, le gamin a fait un bruit de chiot. Il a jappé. Fort. Et il a continué tout du long. Pas des cris comme les grands. À chaque coup il jappait, il se cambrait dans la terre, il tournait la tête comme s'il essayait de regarder le ciel. Quand ils l'ont détaché, il avait le dos couvert de sang et sept balafres qu'on aurait dit des filets de poisson, et le sergent m'a ordonné de le soigner. Alors je l'ai lavé et lui il pleurait la figure dans la terre. Je lui ai pas dit d'arrêter. Le sergent lui a laissé une journée pour se retaper, mais quand il l'a renvoyé aux champs, ses blessures étaient loin d'être guéries, ça suintait et ça saignait à travers sa chemise.

J'arrive presque à entendre Papy dans la pénombre de la chambre, où il fait humide et confiné à cause de toute l'eau chaude que j'ai fait couler pour couvrir le bruit de Kayla qui vomissait et ensuite pour nettoyer. Il aurait changé de position, se serait appuyé sur son coude, et sa voix serait sortie de l'obscurité comme une fumée. J'écarte les cheveux tombés sur le visage de Kayla, elle transpire. Chaque fois que Papy me racontait les coups de fouet de Richie, il me racontait aussi comment Kinnie, son chef qui s'occupait des chiens, s'était enfui le lendemain.

Ce jour-là Kinnie Wagner a fait sa dernière évasion. C'était en

1948. Il est parti par la grande porte avec une mitrailleuse qu'il avait volée à l'armurerie. Le directeur était furieux.

Je vais avoir l'air d'un con, un directeur de prison qui laisse un type se faire la malle une troisième fois. Si tu veux garder ton boulot, t'as intérêt à le rattraper. Lâche les chiens, *il a dit au sergent.*

Le sergent m'a regardé et il m'a donné les meilleurs de la meute : Axe, Red, Shank et Moon, tous les chiens baptisés par Kinnie, et je les ai lancés sur sa piste. Mais les chiens ils allaient pas chasser l'homme qui les avait nourris, qui les avait touchés en premier, qui les avait élevés. Ils marchaient lentement en cercles avec la mine triste, ils zigzaguaient entre les troncs minces sous le ciel lourd, et moi je les suivais, je voyais parfaitement la trace de Kinnie mais les bêtes me ralentissaient et le soir j'ai dû rentrer dire au sergent que les chiens refusaient de chasser leur maître.

Le lendemain il y est allé avec deux autres sergents et une bande de tireurs, et ça a été pareil. Les chiens sentaient son odeur mais ils croyaient que cet enfoiré était leur père. Ils pouvaient pas s'en prendre à lui parce qu'ils rêvaient de lui quand ils dormaient, de ses grosses mains rouges et de sa bouche grise. Ils aimaient autant sa sale odeur de transpiration que celle des oreilles de leur maman.

Je devine que Leonie n'a pas dormi. Elle n'est pas venue dans la chambre de toute la nuit, et ce matin il y a encore de la musique dans la cuisine et ils sont tout froissés : leurs vêtements, leurs cheveux, leur visage. Leonie regarde la chaise vide en face d'elle, du coup elle ne calcule pas quand j'arrive en portant Kayla, la tête posée sur mon épaule. Normalement, Kayla devrait demander une *faufiffe* (elle aime bien les saucisses au petit déjeuner), ou montrer le jardin du doigt et dire *Papy*. Mais quand j'ai ouvert les yeux elle me touchait la joue, juste en dessous de l'œil, l'air très sérieux, sans sourire. Sa petite main chaude, pareille qu'un bâton qui sort du feu rougi et noirci. Quand j'entre dans la cuisine, Kayla souffle dans mon cou. Je lui frotte le dos, et Leonie finit par nous remarquer.

« Y a du porridge sur la cuisinière », elle dit. Les trois boivent du café noir et fort. « Elle a encore vomi ? »

— Non », je dis. Leonie recommence à regarder la chaise vide. « Mais elle a chaud. »

Leonie hoche la tête, mais elle ne me regarde pas. Elle regarde la chaise. Elle hausse les sourcils comme si quelqu'un avait dit quelque chose d'étonnant, mais Al et Misty sont penchés l'un vers l'autre, ils murmurent, chuchotent. Leonie est exclue de cette conversation. Je me dirige vers la casserole et je vois que le porridge a durci sur le côté, le bord est brûlé et le centre est froid et gélatineux.

« Allez, on va chercher ton mec, dit Misty, et ils se lèvent tous.

— Mais ils n'ont pas mangé, dit Al. Ils doivent avoir faim.

— J'ai pas faim », je dis, et dans la bouche j'ai un goût de vieux

chewing-gum trop mâché. Je calmerai les grondements de mon estomac dans la voiture en grignotant ce que j'ai piqué. J'en refilerai un peu à Kayla si elle me laisse faire. Elle brûle dans mes bras, son cou contre le mien, son petit menton plongé dans ma clavicule. Ses jambes ballotent, sans vie, une carcasse au bout d'un crochet.

« On va chercher ton père », dit Leonie.

La prison, c'est des bâtiments bas en béton et des champs quadrillés de barbelés. La route se déroule en ligne droite, à perte de vue, et pendant un long moment elle nous emmène vers les hommes logés ici. Il n'y a aucun panneau, rien dans ces champs : ni vaches, ni porcs, ni poules. Il y a des céréales qui poussent, des bébés plantes rabougries qui ne donnent pas l'impression de vouloir pousser. Mais un grand vol d'oiseaux traverse le ciel, pique et tournoie avec la grâce d'une méduse. Je les contemple, et pendant ce temps Kayla gémit dans mon oreille et on croise un vieux panneau en bois qui dit BIENVENUE À PARCHMAN. Et puis un autre : *Un Coca-Cola pour un sourire*. Quand on descend de voiture dans le parking, les oiseaux ont viré au sud et voltigé derrière l'horizon. J'entends l'écho de leurs jacassements, toutes ces voix qui crient ensemble, et j'aimerais avoir leur enthousiasme, sentir la joie de l'ascension, du va-et-vient dans le bleu, du grand voyage, du retour à la maison, mais je n'ai qu'une boule dure dans le ventre, aussi lourde qu'une tête de marteau.

Une fois dans la prison, Leonie et Misty marquent nos noms dans un cahier et ensuite on nous conduit dans une pièce où les murs en parpaings sont peints en jaune. Misty et un gardien sortent par une porte au fond de la pièce et nous on s'assoit à une table entourée de bancs, comme si on allait pique-niquer en attendant Michael, sauf qu'il n'y a rien à manger, pas de couverture, et qu'au-dessus de la tête on a un plafond blanc criblé de petits trous : pas de ciel. Leonie se frictionne les bras même s'il fait plus chaud ici que dehors. Elle se baisse et se frotte les yeux, repousse des mèches de cheveux et l'espace d'un instant je vois Papy, son front plat, son nez, ses joues. Le marteau se tourne dans mon ventre, Leonie grimace, ses cheveux retombent sur son visage et elle n'est plus que Leonie, et Kayla se remet à gémir et moi je veux rentrer à la maison.

« Jus », dit Kayla. Je regarde Leonie, je l'interroge en silence : sourcils levés, paupières écarquillées, front plissé. Leonie secoue la tête.

« Va falloir qu'elle attende. »

Elle tend la main, caresse du bout des doigts la nuque de Kayla, mais Kayla dit non et se niche dans ma poitrine, son crâne dur, son nez aplati contre mon tee-shirt, fuyant la main de Leonie. Je suis tellement concentré sur la moue de Leonie que je ne remarque pas quand Michael apparaît à la porte, encadré par deux gardiens qui

s'arrêtent pour le laisser passer, la porte s'ouvre et se referme en claquant et tout à coup il est là devant nous. Michael est là.

« Bébé », il dit. Je sais qu'il ne s'adresse pas à Kayla ni à moi mais seulement à Leonie, parce que c'est elle qui baisse le bras et qui se retourne, elle qui se lève et qui marche vers lui comme un pantin, elle qu'il enlace dans ses bras comme dans un drap froissé, qu'il serre toujours plus fort, jusqu'à ce qu'ils paraissent être une seule chose, une personne et non pas deux. Son cou, ses épaules et ses bras sont plus gros que dans mes souvenirs, plus épais que lorsque la police l'a embarqué. Ils tremblent tous les deux, ils se parlent tellement bas que je ne les entends pas, susurrent et bruissent comme un arbre qui frémit dans le vent.

Les formalités sont plus rapides que je pensais. Peut-être que Michael a déjà rempli toute la paperasse. Misty est toujours quelque part en train de causer avec Bishop, mais Michael dit, *Je peux pas rester ici une minute de plus. On y va.* Avant que j'aie le temps de dire ouf, on est de retour dans la lumière blême du printemps. Leonie et Michael se tiennent par la taille. Quand on arrive sur le parking, ils s'arrêtent pour s'embrasser, un baiser humide, bouche ouverte, avec les langues qui glissent sur les visages. Il a vachement changé depuis son départ, mais en dessous c'est toujours le même Michael, dans le cou, dans les mains qui pétrissent le dos de Leonie de la même façon que Mamie pétrissait sa pâte à biscuits. Kayla montre les champs du doigt, des champs couverts de brouillard, et elle dit, *Jojo.* Je traverse le parking avec elle, on se rapproche des champs.

« Qu'est-ce que tu vois, Kayla ? je demande.

— Tous les oiseaux », elle dit, et puis elle tousse.

Je parcours les champs du regard mais je ne vois pas d'oiseaux. Je plisse les yeux et pendant une seconde je vois des hommes cassés en deux, un rang après l'autre, qui trifouillent dans la terre, une gigantesque volée de corbeaux qui jacasserait en cherchant des insectes dans le sol. L'un d'eux, plus petit que les autres, se redresse et me regarde bien en face.

« Tu le vois, l'oiseau ? » demande Kayla, et puis elle appuie sa tête sur mon épaule. Je cligne des yeux, les hommes disparaissent et il n'y a plus que le brouillard qui rampe, ses volutes qui s'étirent à l'infini sur les champs, et alors j'entends Papy me raconter la dernière partie de l'histoire qu'il accepte de partager au sujet de cet endroit.

Après que Richie a pris sa correction par le sergent, je lui ai dit, Gaffe à pas te salir le dos. J'ai trouvé des linges propres et je les ai mis sur lui, et plus tard je les ai changés pour d'autres que j'avais volés dans la réserve des chiens. Je déchirais des longues bandes que je lui nouais autour de la poitrine. Sa peau était chaude et elle suintait.

Y a trop de poussière, qu'il a dit. Les mots sortaient par petits bouts

parce qu'il claquait des dents. Y en a partout. Dans les champs. Pas que sur le dos, Riv. J'en ai dans la bouche, je goûte plus rien, et dans les oreilles, j'entends presque rien, et dans le nez, plein le nez et la gorge, j'arrive plus à respirer.

Là il a inspiré un grand coup, il est parti en courant de la cabane où on dormait avec notre groupe de tireurs et il a vomi par terre, et ça m'a rappelé qu'il était encore tout gamin, que ses dents d'adulte n'avaient pas toutes fini de pousser.

J'en rêve. Je rêve que je bouffe de la poussière avec une longue cuillère en argent. Je rêve que quand j'avale, ça descend par le mauvais trou et ça me tombe dans les poumons. Là-dehors, aux champs, j'ai mal à la tête toute la journée. Je peux pas m'arrêter de trembler.

J'ai touché son dos mince, j'ai appuyé sur une des entailles pour voir si ça faisait sortir du pus, si c'était infecté, si c'était pour ça qu'il était malade et qu'il frissonnait, mais y a seulement un peu de liquide clair qui est sorti.

Y a un problème, *je me suis dit, mais le petit était à genoux dans la terre au-dessus de ses saletés, il écoutait les tireurs en patrouille qui s'appelaient les uns les autres, il secouait la tête comme si je lui avais posé une question, de droite à gauche, de droite à gauche. Et puis il a dit, Je rentre chez moi.*

« Tu les vois, les oiseaux ? demande Kayla.

— Oui, Kayla, je les vois.

— Ils font au revoir, les oiseaux », dit Kayla, et elle se penche pour frotter ses deux mains sur ma figure, et pendant une seconde j'ai l'impression qu'elle va me dire quelque chose de dingue, un secret, un truc venu de Dieu en personne. « Mon ventre, elle dit. Jojo, j'ai bobo à mon ventre. »

Je lui caresse le dos.

« J'ai pas eu le temps de vous dire bonjour, à tous les deux », fait une voix, et je me retourne et je vois que c'est celle de Michael. Il regarde Kayla.

« Bonjour », il dit.

Kayla se crispe, elle s'accroche à moi avec ses petites jambes, elle attrape mes deux oreilles et elle tire.

« Non, elle dit.

— Michaela, je suis ton papa », dit Michael.

Kayla colle son visage dans mon cou et se met à trembler, et ça me fait comme des petits frissons dans tout le ventre. Les mains de Michael retombent. Je hausse les épaules, je regarde derrière Michael, pâle et bien rasé, violet sous les yeux, le front cramé par le soleil. Il a les mêmes yeux que Michaela. Leonie est derrière lui, elle lâche sa main et le prend par la taille. La main de Michael cherche et trouve celle de Leonie, il la caresse.

« Faut qu'elle s'habitue à toi, je dis.

— Je sais », il dit.

Quand on remonte en voiture, Leonie sort de sa petite glacière les sandwichs que l'avocat a dû préparer avant qu'on se réveille Michaela et moi, du gros pain complet aux noix avec des bouts de fromage qui sent fort et au milieu des tranches de dinde fines comme des Kleenex. J'engloutis le mien à toute allure, ça me coupe la respiration et je chope le hoquet alors que j'ai d'énormes bouchées coincées dans la gorge. Leonie fronce les sourcils, mais c'est Michael qui parle.

« Prends ton temps, fiston. »

Il dit ça si facilement. *Fiston*. Il a passé un bras sur le dossier du siège conducteur, la main autour de la nuque de Leonie qu'il masse, qu'il serre doucement. Ça ressemble un peu à la manière qu'avait Mamie de me garder par le cou quand on allait faire les courses, à l'époque où j'étais petit et où on pouvait marcher tous les deux dans les allées de l'épicerie. Dès que je m'excitais trop, par exemple quand je voyais les bonbons près de la caisse, elle serrait. Pas trop fort. Juste assez pour me rappeler qu'on était dans un magasin, au milieu d'un paquet de blancs, et que je devais bien me tenir. Et puis elle me suivait, m'accompagnait, m'aimait. Elle était là.

Si je n'avais pas le hoquet je materais Michael en douce, mais là je n'y arrive pas. Je pense à Richie, je me demande si c'est ça qu'il ressentait dans les sillons pleins de poussière, ces sillons qui devaient s'étirer devant lui jusqu'au bout du monde, cet endroit qui n'avait pas de limite. Mais même pendant que je déglutis pour faire passer la nourriture et respirer mieux, et qu'un nouveau hoquet me secoue, je sais que c'était pire pour lui.

Il commence à crachiner, aussi doux qu'un vaporisateur, et ça blanchit l'air et tout devient flou. J'ai envie d'un autre sandwich, mais Michael a pris la place de Misty et il mange le sien lentement, il détache ses bouchées avant de les mettre dans sa bouche. C'est un des trucs que Papy a dit de lui quand il est venu vivre avec nous : *Quand il mange, on croirait que c'est pas assez bien pour lui*, il a dit à Mamie. Elle a secoué la tête, ouvert une nouvelle noix de pécan, détaché la chair. On était assis côte à côte sur la balancelle du porche. J'ai encore tellement faim que j'imagine le goût de ces noix, l'amer de la poussière autour du fruit, et le fruit doux et humide. Mamie savait que j'en chipais, mais elle faisait mine de ne rien voir et elle me laissait manger. Il ne reste plus qu'un sandwich dans le sachet, et Misty n'a pas encore mangé le sien, alors j'avale.

« On a de l'eau ? » je demande.

Leonie me tend une bouteille que l'avocat a dû lui donner. Le plastique est épais et il y a des montagnes peintes sur l'avant. L'eau est chaude, pas fraîche, mais j'ai soif et il faut que je me débouche la

gorge, donc tant pis. Le hoquet passe.

« Ta sœur a fini ? » demande Leonie.

Kayla s'est endormie dans son siège bébé, que j'ai dû déplacer au milieu vu que Misty va s'asseoir à l'arrière avec moi maintenant que Michael est là. Kayla a la moitié de son sandwich dans la main, comprimé entre ses doigts. Sa tête est chaude et penchée en arrière. Son nez transpire et ses bouclettes commencent à s'emberlificoter. Je tire sur le sandwich et elle le lâche, alors je le termine, même s'il est un peu pâteux aux endroits où elle l'a mâchouillé.

« Presque, je dis.

— Elle a l'air d'aller beaucoup mieux. » Leonie ment. Ce n'est pas vrai. Un peu mieux peut-être, mais pas beaucoup. « Je savais que la ronce marcherait.

— Ça va pas ? Elle est malade ? » demande Michael. Sa main arrête de bouger et il se tourne pour nous regarder. J'arrête de mastiquer. Dans la lumière grise et brumeuse, dans la voiture fermée, il a les yeux vert vif, le vert des arbres pleins de nouvelles feuilles au printemps. Leonie paraît déçue qu'il ne lui touche plus le bras et se rapproche de lui.

« Juste un petit virus intestinal, je pense. Ou le mal des transports. Je lui ai donné un des remèdes de Maman. Elle va mieux.

— T'es sûre, bébé ? » Michael observe Kayla, moi j'engloutis la fin de son sandwich. « Je la trouve encore un peu jaune. »

Leonie laisse échapper un ricanement et fait un geste en direction de Kayla.

« Évidemment qu'elle est jaune. C'est notre bébé. » Après ça elle rit, mais ça ne sonne pas comme un rire. Il n'y a pas de joie là-dedans, rien que de l'air sec et de la glaise dure où l'herbe ne pousse pas. Elle se retourne, fait comme si on n'existait plus, regarde droit devant à travers le pare-brise tout collant d'insectes écrasés, donc ne voit pas que Kayla sursaute, les yeux écarquillés, et dégoille du marron et jaune avec des gros morceaux qui giclent de sa bouche sur tout le dossier du siège avant, sur ses petites jambes, sur son tee-shirt rouge et blanc des Schtroumpfs, et sur moi parce que je la tire de son siège et l'assois sur mes genoux.

« Ça va aller, Kayla, ça va aller, je dis.

— Je croyais que tu lui avais donné un truc, fait Misty.

— Je t'avais dit qu'elle avait pas l'air en forme, dit Michael.

— Putain de bordel de sa race de merde », fait Leonie, et un garçon noir et maigre avec une afro cabossée et un long cou est planté de mon côté de la voiture, il regarde Kayla et ensuite il me regarde.

« L'oiseau, l'oiseau », elle dit.

Le garçon se penche vers la vitre et ses contours se troublent. Il dit, « Je rentre chez moi ».

Richie

LE PETIT, C'EST CELUI de River. Je le sais. Je l'ai senti dès qu'il est arrivé dans les champs, dès que la petite bagnole rouge a viré dans le parking. L'herbe roucoulait et gémissait autour de moi pendant que je suivais la piste du garçon à la peau foncée et aux cheveux frisés qui était assis derrière. Il avait pas l'odeur des feuilles qui se désintègrent en boue dans le lit de la rivière, l'arôme de la bauge du bayou, chargé d'eau et de sédiments et de squelettes et de petites créatures mortes, les crabes, les poissons, les serpents et les crevettes, mais à son air j'ai su que c'est celui de River. Le nez pointu. Les yeux aussi noirs que le fond du marigot. Ses os droits et francs, pareils que chez River : indomptable, comme le cyprès. C'est l'enfant de River.

Quand il retourne à la voiture et que je me l'annonce, je sais encore une fois que c'est le petit de River. Je le sais à sa manière de porter la petite fille dorée qui est malade : comme s'il croyait pouvoir s'enrouler autour d'elle, transformer son squelette et sa chair en muraille pour la protéger des adultes, de l'immensité du ciel, de la terre couverte d'herbe et creusée de tombes. Il protège pareil que River. J'ai envie de lui dire, *Petit, c'est impossible*. Mais je me tais.

À la place, je me plie et je m'assois par terre dans la voiture.

Au commencement, je me suis réveillé dans un bosquet de jeunes pins par un jour nuageux et à demi noir. Je ne me rappelais pas comment je m'étais retrouvé accroupi dans les aiguilles de pin, moelleuses et pointues sous mes jambes, du vrai poil de sanglier. Là, il n'y avait ni froid ni chaud. En marchant j'avais l'impression de nager dans une eau grise et tiède. Je tournais en rond. Je ne sais pas pourquoi je suis resté dans cet endroit, pourquoi je faisais demi-tour chaque fois que j'atteignais la lisière du bosquet, là où les pins étaient plus hauts, plus ronds et plus sombres, habillés d'une toile de lianes épineuses. Pendant cette journée sans fin, j'ai regardé bouger la cime

des arbres en essayant de me rappeler comment j'étais arrivé là. Qui j'étais avant d'être ici, avant ce terrier paisible. Mais rien à faire. Alors, quand j'ai vu le serpent blanc, épais et long comme mon bras, qui rampait hors de l'ombre des arbres, je me suis agenouillé devant lui.

Te voilà, Il a dit.

Les aiguilles s'enfonçaient dans mes genoux.

Tu veux partir ? Il a demandé.

J'ai haussé les épaules.

Je peux t'emmener, Il a dit. Mais il faut que tu le veuilles.

« Où ? » j'ai demandé. Le son de ma voix m'a surpris.

Tout là-haut, Il a dit. Partout.

« Pourquoi ? »

Il y a des choses que tu dois voir, Il a dit.

Il a levé sa tête blanche et il a ondulé et, lentement, comme la peinture qui se dissout dans l'eau, ses écailles sont devenues noires, une rangée après l'autre, jusqu'à ce qu'il ait la couleur de l'espace entre les étoiles. Des petits doigts sont apparus sur ses flancs et ont poussé en ailes, deux ailes noires aux écailles parfaites. Deux pieds griffus ont percé son corps et plongé dans la terre, et sa queue s'est raccourcie en éventail. C'était un oiseau, mais pas un oiseau. Pas de plumes. Que des écailles noires. Un oiseau à écailles. Un vautour à cornes.

Il a bondi jusqu'au sommet du plus jeune pin, il s'est posé, il s'est hérissé et il a craillé, un bruit âpre dans le silence.

Viens, Il a dit. Monte.

Je me suis levé. Une de ses écailles s'est détachée et a flotté vers le sol, aussi légère qu'une plume.

Ramasse-la. Tiens-la, Il a dit. Et tu pourras voler.

Je me suis saisi de l'écaille. Elle avait la taille d'une pièce de monnaie. Elle m'a brûlé la paume, et je me suis dressé sur la pointe des pieds, et d'un coup je ne touchais plus le sol. Je volais. J'ai suivi l'oiseau à écailles. Haut, très haut, loin. Dans le torrent d'écume du ciel.

Voler, c'était flotter sur les remous de ce fleuve. L'oiseau à certains moments près de moi, à d'autres une tache braillarde sur l'horizon, des fois comme une couronne sur ma tête. J'ai écarté les bras et les jambes et j'ai senti un rire enfler en moi mais il est mort dans ma gorge. Parce que je me suis rappelé. Je me suis rappelé l'avant. Je me suis rappelé quand j'étais à plat ventre par terre, encerclé par des hommes pliés en deux qui s'activaient et par un adolescent qui se dressait près de moi contre les grandes ombres. River. River, qui se tenait droit pendant que les hommes fouettaient mon dos, pendant que je chialais et que ça changeait la terre en boue. Je le sentais, je

savais qu'il me porterait une fois qu'ils auraient défait mes liens. Mes os étaient fins comme des épingles, mes poumons inutiles. Sa façon de m'emmener jusqu'à mon lit, de se pencher sur moi, ça m'a fait quelque chose de doux et palpitant comme une méduse dans la poitrine. C'était mon cœur. Lui mon grand frère, mon père.

J'ai perdu de l'altitude, les souvenirs me tiraient vers le sol. L'oiseau a crié, pas content. J'ai atterri dans un champ de coton, des rangées à perte de vue, des hommes courbés qui cavalaient comme des bernard-l'ermite, qui tordaient et qui arrachaient. J'ai vu d'autres hommes qui marchaient en cercles autour d'eux avec des armes. J'ai vu des bâtiments massés au bord de ce champ, et d'autres champs, jusqu'aux extrémités de la terre. L'oiseau a plongé sur la tête des hommes. Ils ont disparu. C'est dans cet endroit qu'on m'en avait fait baver. C'est dans cet endroit qu'on m'avait fouetté. C'est dans cet endroit que River m'avait protégé. L'oiseau est descendu au sol, il a enfoncé son bec dans la terre noire, et je me suis rappelé mon nom : Richie. Je me suis rappelé l'endroit : la prison de Parchman. Et je me suis rappelé le nom de l'homme : River Red. Et ensuite je suis tombé, j'ai piqué vers la terre et elle s'est ouverte comme une vague. Je me suis tapi. J'avais besoin d'être soutenu par sa main sombre. De n'être plus conscient des hommes là-haut. Des souvenirs. Malgré tout ils sont venus. Je n'étais plus et ensuite j'étais à nouveau. L'écaille chaude dans ma main. J'ai dormi et je me suis réveillé, je me suis relevé et je me suis taillé un chemin dans les champs de la prison, j'ai espionné les baraquements, flotté au-dessus des visages des hommes. J'ai essayé de trouver River. Il n'était pas là. Des hommes partaient, des hommes revenaient et partaient encore. Je me suis recroquevillé et j'ai dormi et je me suis réveillé dans la lumière de lait, dans un temps mesuré par l'effacement de tous ces visages noirs et par la rotation du monde, jusqu'à ce que l'oiseau à écailles revienne et me guide à la voiture, au garçon de mon âge assis à l'arrière. Jojo.

Je veux dire au garçon que je connais l'homme qui l'a engendré. Que je le connaissais avant lui. Que je le connaissais quand il s'appelait River Red. Les tireurs l'appelaient River parce que c'était le nom que sa mère et son père lui avaient donné, et parce que rien ne l'arrêtait, pareil qu'une rivière, ni les arbres tombés ni les souches, ni les tempêtes ni le soleil. Mais ils ajoutaient le rouge parce que c'était sa couleur : la couleur de l'argile sur la rive.

Il y a tant de choses que Jojo ne sait pas. Il y a tant d'histoires que je pourrais lui raconter. L'histoire de Parchman et moi, quand c'est River qui la raconte, c'est une chemise bouffée par les mites, râpée jusqu'à la corde : la forme est là, mais les détails sont effacés. Je pourrais boucher les trous. La chemise serait comme neuve, sauf en bas. Au bout. Je pourrais raconter au garçon ce que je sais de River et

des chiens.

Quand le directeur et le sergent ont dit à River qu'il allait être responsable des chiens après l'évasion de Kinnie, il a bien pris la nouvelle, comme si ça changeait rien pour lui. Quand ils ont choisi River pour garder les chiens, j'ai entendu causer les hommes, surtout certains anciens : ils disaient que les chiens ça avait toujours été pour les blancs plus âgés, d'aussi loin qu'ils étaient là, d'aussi loin qu'ils se rappelaient. Même les blancs qui avaient fait comme Kinnie, ceux qui s'étaient évadés et qui avaient été renvoyés à Parchman parce qu'ils avaient été rattrapés ou qu'ils avaient tué ou violé ou estropié, c'était quand même eux que le sergent choisissait pour entraîner les chiens. Suffisait qu'ils soient un peu doués pour ça, et ils avaient le boulot. Même s'ils risquaient de s'enfuir, même s'ils avaient fait des horreurs à Parchman et en dehors, les laisses étaient pour eux. Les anciens, ça avait beau être des blancs méchants et dangereux, ils ont été encore plus vexés quand ils ont appris que c'est Riv qui allait être leur chasseur. Ça leur plaisait pas que Riv s'occupe des chiens. *C'est différent*, ils disaient, *on peut pas faire confiance à un noir avec une arme*. Ils disaient, *Et puis c'est pas naturel, mais bon, c'est Parchman*. N'empêche qu'un homme de couleur qui promenait les chiens, ça allait pas. Les chiens et les noirs, ça s'était jamais bien entendu : c'étaient des adversaires de toujours : les esclaves essayaient d'échapper aux chiens qui bavaient, et ensuite les condamnés les esquivait.

Mais River il avait un truc avec les animaux. Le sergent l'a remarqué. Lui s'en fichait que Riv n'arrive pas à ce que les chiens poursuivent Kinnie. Le sergent, il savait que les autres détenus blancs seraient incapables de tenir ces bêtes, du coup Riv était ce qu'il avait de mieux pour les entraîner, pour les garder à cran. Les chiens, ils adoraient Riv. Dès qu'il arrivait, ils devenaient doux comme des agneaux. Ça, je l'ai vu, parce que Riv a demandé à ce que je sois transféré avec lui pour l'assister. Il a vu dans quel état j'étais après les coups de fouet. Il se disait que si je restais seul avec mon désespoir, mon dos qui se recousait lentement, je ferais une bêtise. *T'es malin*, il a dit. *Petit et rapide*. Il a expliqué au sergent que c'était du gâchis de me garder aux champs.

Mais j'avais pas le même don que River avec les chiens. Je crois qu'au fond je les détestais et je les craignais. Et ça, ils le savaient. Avec moi, les chiens c'était pas des chiots débiles. Ils avaient la queue raide, le dos droit, ils bougeaient plus. Quand ils voyaient Riv au matin noir, ils sautaient et ils jappaient, mais quand c'est moi qu'ils voyaient, ils se durcissaient pareil que des pierres. River, il tendait ses mains vers les chiens comme un pasteur dans son église. Ils se taisaient pour l'écouter, mais lui ne disait rien. Il y avait quelque chose comme du

recueillement dans leur façon de rester immobiles ensemble dans l'aube bleue. Moi, quand je leur ai présenté ma main comme Riv m'avait dit, pour qu'ils s'habituent à mon odeur, qu'ils m'écoutent, ils ont reculé en grinchant. Riv a dit, *Patience, Richie ; ça finira par venir*. Moi je doutais. Même si les chiens me détestaient, et même si je devais continuer à me lever quand le soleil était encore un reflet au bord du ciel pour passer la journée à porter l'eau et la pâtée des clébards et leur courir après, j'étais plus heureux qu'avant, plus léger, ça allait presque bien. Je sais que River n'a pas dit ça à Jojo, parce que je n'ai jamais dit à River que je me sentais poussé par le vent quand je courais. Je croyais que le vent allait me soulever et me projeter dans l'air, m'envoyer flotter dans le ciel, loin de ce chenil plein de merde, des champs balafrés, des bandits, des tireurs et du sergent. Qu'il m'emporterait. Quand j'étais sur mon lit le soir pendant que River nettoyait mes blessures, ces moments-là brillaient autour de moi comme des lucioles dans la nuit. Je les prenais entre mes mains et je les attirais à moi, une poignée de lumière dorée, et après je les avalais.

Voilà ce que je lui dirais, à Jojo : *Il n'y avait pas d'espoir dans cet endroit*.

Les choses ont empiré quand Hogjaw est revenu à Parchman. On l'appelait Hogjaw, mâchoire de porc, parce qu'il était aussi gros et blanc qu'un verrat de trois cents livres. Sa mâchoire, elle était dure et carrée. Sa bouche, un long trait. Il avait la gueule d'un porc prêt à mordre. C'était un tueur. Tout le monde le savait. Il s'était évadé une fois de Parchman, mais ensuite il avait récidivé, il avait descendu ou planté quelqu'un et il avait été renvoyé ici. Il fallait ça pour qu'un blanc revienne à Parchman, même s'il était libre uniquement parce qu'il s'était évadé ; un blanc, il fallait qu'il tue. Hogjaw, il avait beaucoup tué, mais quand il est revenu, le directeur l'a affecté aux chiens, au-dessus de Riv. Le directeur, il a dit, *C'est pas naturel qu'un nègre commande les chiens. Les nègres, ça sait pas commander, ils ont pas ça en eux*. Il a dit, *Les nègres, ça sait être esclaves et pas plus*.

Je ne me sentais plus léger. Quand je courais jouer avec les chiens, je n'avais plus l'impression de filer avec le vent. Il n'y avait plus de lucioles qui brillaient dans le noir. Hogjaw sentait mauvais. Il sentait le rata amer. Cette façon qu'il avait de me regarder – c'était pas sain. Je m'en suis rendu compte un jour qu'on était dehors à entraîner les chiens, et il a dit, *Viens avec moi, petit*. Il voulait que je le suive dans les bois pour qu'on fasse grimper les chiens aux arbres. Il a dit à River de porter un message au sergent et de nous laisser nous charger du dressage. Il a posé une main sur mon dos, doucement. Il me tenait tout le temps par les épaules, et ses mains étaient aussi dures que des sabots de cochon ; en général il serrait fort et je sentais mon dos se tordre et moi me courber, m'agenouiller. River lui a lancé un sale

regard ce jour-là, il s'est interposé devant moi et il a dit, *Le sergent a besoin de lui*. Il m'a regardé, il a fait un mouvement de la tête vers les baraquements et il a dit, *Vas-y, petit. Maintenant*. J'ai tourné les talons et j'ai couru aussi vite que j'ai pu. Mes pieds couraient vers l'obscurité. Le lendemain matin, Riv m'a réveillé et il m'a dit que je ne travaillais plus aux chiens avec lui, et que je repartais aux champs.

C'est ça que je veux raconter au garçon dans la voiture. Je veux lui raconter toutes les fois où son grand-père a essayé de me sauver mais sans y arriver. Jojo câline la petite fille dorée contre sa poitrine, ses murmures sont des vagues qui lèchent la coque d'un bateau dans une crique paisible, et je remarque une autre odeur dans son sang. C'est ça qui le différencie de River. Une odeur qui prend le pas sur celle de la boue noire et riche du fond ; c'est le sel de la mer, piquant d'embruns. C'est porté par le courant dans ses veines. Ça explique en partie qu'il me voie et pas les autres, à part la petite fille. Je suis enchaîné à cette palpitation, aussi impuissant qu'un pêcheur privé de moteur et de rames quand la marée le pousse vers le large.

Mais je ne dis rien de tout ça au garçon. Je m'installe dans les bouts de papier et de plastique qui jonchent le sol de la voiture. Je m'accroupis comme l'oiseau à écailles. Je tiens l'écaille brûlante dans ma main et j'attends.

Leonie

ON DOIT ROULER vitres ouvertes à cause de l'odeur. J'ai utilisé toutes les serviettes en papier que je gardais dans la boîte à gants pour rattraper le carnage, mais on a toujours l'impression que Michaela s'est tartinée de peinture, elle en a foutu plein sur Jojo et il refuse de la lâcher pour nettoyer le vomi qu'il a sur lui. *Ça va*, il dit. *Pas de problème*. Mais à sa manière de le répéter, je comprends que ce n'est pas vrai. La partie de moi qui réussit à réfléchir quand Michael est là sait que Jojo ne dit pas la vérité. Qu'il y a un problème et qu'il s'inquiète pour Michaela. Il n'arrête pas de jeter des coups d'œil à Misty, qui est penchée à la fenêtre et qui râle à cause de l'odeur (*Tu vas jamais réussir à t'en débarrasser*, elle dit), et je m'attends à voir Jojo furax dans le rétro comme tout à l'heure quand Misty râlait déjà. Mais c'est autre chose que je découvre, il y a autre chose dans ses yeux grands ouverts et dans ses lèvres qui se sont toutes ratatinées.

Michael toque à la porte. On est entassés sous le porche, on pue le vomi, le sel et le musc, et Al vient nous ouvrir.

« C'est dingue qu'ils aient traité ton dossier aussi vite ! » dit Al.

Il a une nouvelle cuillère en bois à la main, et un torchon jeté sur l'épaule. Je plains sa femme de ménage, s'il en a une, parce que je suis à peu près sûre qu'il ne lave jamais ses casseroles et se contente de les empiler sur le plan de travail. Quand il n'est pas à son bureau, il doit passer son temps à cuisiner.

« Michaela est encore malade. » Misty joue des coudes et passe la porte en premier.

« Ah, c'est ennuyeux », dit Al, et il se décale pour nous laisser entrer les uns après les autres. Jojo vient en dernier ; Michaela se cramponne à lui, et il ne veut pas la poser.

« Il y a des serviettes propres dans le placard du couloir, dit Al. Prenez une bonne douche. Je vous emprunte Misty, on va aller

acheter de quoi la soigner. » Misty acquiesce, elle paraît soulagée de monter dans un véhicule qui n'est pas éclaboussé de vomi. « Vous trouverez du pain et du ginger ale dans le garde-manger, dit Al. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé hier. » Al regarde la moquette entre ses pieds, puis il se passe la serviette sur le visage. « Ah, si, je me souviens. » Il nous sourit à Michael et moi. « J'étais déconcentré par les cadeaux que m'avaient apportés mes visiteurs. »

Michael tend la main. Elle est calleuse à cause du travail à Parchman : garder les vaches laitières et les poules, entretenir les potagers. Il m'a raconté que le directeur pensait que ce serait une bonne idée que les détenus recommencent à travailler les champs, il regrettait que toute cette bonne terre du Delta reste en jachère alors qu'il y avait tous ces hommes en pleine santé qui ne faisaient rien de leurs mains. Ça avait décoincé un truc chez Michael. Il aimait ça, il me l'a raconté dans ses lettres. Il voulait qu'on ait un jardin là où on atterrirait quand il rentrerait enfin chez nous. Même des pots sur une dalle en béton, au pire. *Je pense plus à mes soucis quand j'ai les mains dans la terre*, il a dit. *Comme si je parlais à Dieu avec mes doigts*. La main d'Al est grande, douce et charnue, elle enveloppe et engloutit celle de Michael quand il la serre.

« Merci, dit Michael, pour tout ce que tu as fait pour ma famille et moi. »

Al hausse les épaules, regarde ses mains et rougit encore plus.

« C'est mon boulot, il dit, et la rémunération est à la hauteur. Merci à toi. »

Après le départ d'Al et Misty, je déshabille Michaela et je dis à Jojo d'enlever son tee-shirt, et ensuite je balance le tout dans la machine à laver, un modèle sophistiqué qui se charge par le dessus et que je mets cinq bonnes minutes à faire marcher en appuyant sur des boutons et en tournant des cadrans. Michaela n'arrête pas de brailler dans son bain, elle ne quitte pas Jojo des yeux, et je suis trop brusque en savonnant son petit ventre tout mince, ses jambes, son dos. En retirant les grumeaux de ses cheveux. En frottant sa figure au torchon pour faire partir la bave, les croûtes et les larmes, je frotte trop fort parce que je suis folle de rage. Maman avait tout le temps sur elle un bracelet orange, tressé en laine orange avec des petites perles orange, elle le nouait et le mettait tous les jours dans la poche de sa chemise, et quand Given ou moi on faisait une bêtise, du genre la première fois que Given a bu et qu'il a débarqué sous le porche en vomissant partout sur les herbes de Maman, ou quand j'ai arraché des plantes qu'elle faisait pousser dans le jardin parce que je les avais prises pour des mauvaises herbes, elle sortait son petit machin orange et elle priait : *Sainte Thérèse*, je l'entendais dire. *Notre-Dame de Candelaria*, elle marmonnait. Et aussi : *Oya*. Et je ne comprends pas le français,

juste un mot par-ci par-là, mais des fois elle priait en anglais, et à force j'ai pigé : *À l'Oya du vent, des éclairs, des orages. Renverse nos esprits. Que tes tempêtes lavent le monde, le détruisent, et qu'il renaisse des vents de tes jupes.* Et quand je lui ai demandé ce que ça voulait dire, elle a répondu, *C'est pas bon d'utiliser la colère pour détruire. On prie pour que la colère se change en tempête qui fera jaillir la vérité.*

« Sainte Thérèse », je marmonne. « Oya », je dis, et je rince Michaela en lui versant un gobelet d'eau sur la tête. Elle beugle. Je l'enveloppe dans une serviette, le bas trempe dans la baignoire et l'alourdit, puis je la sors de l'eau. Elle donne des coups de pied. J'ai envie de la frapper. *Ne me mets pas dans cet état pour rien*, je pense. *Donne-moi de la vérité.* Mais aucune vérité n'apparaît à l'horizon pendant que je la sèche, que je renonce à la lotion parce qu'elle gigote trop, que je passe derrière Jojo qui se nettoie le torse au lavabo, et je sais qu'il épie dans le miroir comme une maman geai, prêt à foncer bec en avant au cas où je ferais du mal à Michaela. Prêt à prendre les coups si je pète un plomb et commence à lui mettre des tapes sur ses petites fesses encore humides du bain et de la fièvre. Il est à l'âge où les garçons maigrichons s'allongent, s'affinent et deviennent plus fermes, ou bien où ils grossissent et passent tout le début de leur adolescence à traîner un corps qui les encombre à cause des hormones. Jojo, c'est un mélange des deux : la graisse s'accumule sur son ventre mais elle évite la poitrine, les bras et le visage. Habillé, il paraît aussi mince que quand il était petit. À le voir se laver, je devine qu'il en a honte, qu'il ne sait pas ce que je sais, que d'ici quelques années son ventre va fondre, une couche après l'autre, à mesure qu'il va grandir et se muscler, et qu'il va éclore avec un corps qui sera une machine bien proportionnée, comme celui de Michael. Aussi grand que Papa.

« Nettoie bien entre les bourrelets », je dis. Jojo tressaille comme si je l'avais tapé. Se colle davantage au miroir. C'est bon d'être vache, de cracher ma colère au-dessus du bébé que je ne peux pas frapper pour qu'elle en blesse un autre. Celui pour qui je ne suis jamais assez bien. Jamais Maman. Seulement Leonie, un nom qui s'enroule aux mêmes syllabes déçues que j'ai entendues chez Maman, chez Papa, même chez Given, toute ma pute de vie. Sur le lit je laisse tomber Michaela, mon paquet hurlant, et je commence à la sécher, elle continue à taper et à crier et à chouiner, et maintenant elle dit, *Jojo*, et j'ai juste envie de lui mettre une baffe, peut-être deux, histoire que ça la pique un peu, mais je ne sais pas si j'arriverai à m'arrêter, sainte Thérèse, je n'arriverai pas à m'arrêter, aidez-moi. Je l'abandonne toute tremblante, je vais à la porte et je hurle en direction de la salle de bains, de Jojo qui est planté avec les mains coincées sous les aisselles, les bras comme des protections de football américain en travers de la

poitrine, et qui nous observe.

« Habille-la. Fais-lui faire la sieste. Ne sors pas de la chambre. »
Je claque la porte.

Quand je déboule du couloir, j'aperçois Michael dans la lumière lactée et ma colère se transforme en amour si rapidement que je m'arrête, sans voix. Je peux seulement le regarder qui inspecte les quatre coins de la pièce puis hausse les épaules.

« Il a pas la télé, dit Michael. Il vit dans une espèce de manoir, mais il a pas la télé. »

Je ris et j'ai l'impression que la petite terreur qui a démoli la télé à l'aller se trouve ici avec nous : le frémissement ravi que sa violence a dû lui provoquer coule en moi comme une eau.

« Il a mieux que ça », je dis.

La cheminée est grande, les moulures sont noircies sur les bords et la peinture a foutu le camp depuis longtemps pareil que la mue d'un serpent. Il y a trois récipients en céramique à couvercle sur le manteau, des vases avec au moins cinq nuances de bleu. *Comme l'océan*, a dit Al hier soir. *Pas votre océan – je suis sérieux, ça devrait même pas s'appeler un golfe vu que ça ressemble à de l'eau de vaisselle. Je parle de la vraie eau. Je parle de la Jamaïque, de Sainte-Lucie, de l'Indonésie et de Chypre.* Il a souri pour faire oublier l'insulte et montré les deux plus grosses urnes sur les côtés du manteau. *Mère et Père*, il a dit. Ensuite il a fait coulisser la petite urne du milieu sur la surface couverte de suie et il l'a bercée dans ses bras. *Et mon bébé : l'amour de ma vie.* Quand il en a sorti le paquet, Misty a couiné d'excitation. Maintenant j'attrape le paquet et Michael a l'air de vouloir s'enfuir en courant – mais ensuite on dirait que je lui sers son plat préféré, des macaronis au fromage, et il veut se jeter dessus. Au lieu de ça, il me prend la main et m'attire à lui, m'entoure, souffle sur mes tempes et fait voltiger mes cheveux. Cinq minutes plus tard, on est défoncés.

C'est la drogue et aussi ce n'est pas la drogue. Il est ses yeux et ses mains et ses dents et sa bouche. Son front contre le mien : sa tête penchée. Il prie, trop bas pour que j'entende, et d'un coup je sens. *Leonie, Loni, Oni, Oh*, il dit, et sa voix est là et ensuite plus rien, ses doigts là et ensuite plus rien et ensuite ils sont encore là, et ma peau gratte et pique et brûle et grille. Ça faisait si longtemps. Ma poitrine est creuse et ensuite pleine : une seconde un trou plein de poussière, la suivante elle se remplit d'eau après une averse de printemps. C'est l'inondation. Il n'y a pas de mots. Tout autour de moi, et puis à travers moi, un homme qui prie, se tait, prie puis se tait, un homme qui est mieux qu'un homme, un homme aux cheveux brillants et aux yeux clairs, un homme de feu, feu dans la bouche, flammes dans les mains, braises le V de ses hanches. Le feu et l'eau. Noyée lavée. Ressuscitée.

Bénie. Comme ça, oui. Comme ça. Oui.

Je pisse dans les toilettes blanches et froides, j'écoute les gosses, je n'entends rien. Je retourne au salon, poussière d'or en suspension devant les fenêtres. Il y a un truc qui cloche. Michael me sourit, se frotte le cou là où je lui ai fait un suçon, dit, *Je crois que t'as laissé une trace*. Et Pas-Given, en tee-shirt noir, est vautré à l'autre bout du canapé. Il me fait signe de venir entre eux. La défonce vrille en moi et retombe. Je m'assois et Michael prend mon visage entre ses mains, des vraies mains, et ses lèvres se posent sur les miennes et je m'ouvre à nouveau. Je perds le langage, je perds les mots. Je me perds dans la sensation, la sensation d'être désirée, réclamée, touchée et cajolée, et je m'émerveille que celui qui me fait cet effet est celui qui désire, qui réclame, qui touche, qui cajole, qui voit. C'est un miracle, je crois, alors je ferme les yeux et j'oublie Pas-Given, assis là avec son air triste, sa moue douce, et je pense à Michael, au vrai Michael, je me demande, si on avait eu un autre bébé, est-ce qu'il lui ressemblerait davantage que Michaela. Si on avait un autre bébé, on pourrait se rattraper.

Je m'attends à ce que Pas-Given soit parti quand je détache ma bouche de celle de Michael, mais s'il n'est plus dans le canapé, il est debout près de la cheminée, apparemment aussi palpable que le Michael sur qui je suis à califourchon, mais il ne bouge pas plus que les urnes. Michael grogne et se passe une main sur le visage, il a le cou et la poitrine rouges, ses taches de rousseur se changent en morsures de fourmi.

Qu'est-ce que tu m'as fait, bébé ? il dit.

Je ne sais pas quoi répondre parce que Pas-Given me guette et attend que je parle, alors je ne dis rien, je secoue la tête et je blottis mon visage dans le cou de Michael, j'aspire son odeur. Tellement vivant : tellement présent. J'espère que, quand je me redresserai, Pas-Given sera retourné là où il crèche quand il ne me hante pas, dans le coin louche de mon cerveau qui l'invoque dès que je suis défoncée : l'invention vide. Mais Pas-Given est toujours là, près du couloir de la chambre des enfants, assis par terre, adossé au mur. Il se passe les mains sur le visage.

Je t'aime, je dis à Michael, et il me serre contre lui et m'embrasse encore. Pas-Given désapprouve et secoue la tête. Comme si j'avais mal répondu. Je regarde Michael sous moi, je ne fais plus attention au fantôme, je ne regarde même pas vers la chambre des gosses, si bien que pendant le reste de l'heure et demie où Al et Misty sont absents, Pas-Given demeure une tache lumineuse dans le coin de mon œil, qui garde la chambre des gosses. Michael me masse le dos et le crâne, et c'est tout ce qui compte.

Ils ne font qu'un dans leur sommeil : Michaela s'enroule autour de Jojo, la tête dans son aisselle, les bras en travers de sa poitrine, la jambe sur son ventre. Jojo l'attire à lui : un avant-bras enveloppe la tête et le cou de Michaela, l'autre repose à plat sur son dos, une barre en travers d'eux. Sa main est tendue en protection, raide comme une armure. Leurs deux visages déclenchent des sentiments contradictoires en moi : tournés l'un vers l'autre, apaisés dans le sommeil et dodus comme des frimousses de nourrissons, si doux et ouverts que j'ai envie de les laisser dormir et ressentir ce qu'ils veulent. Un jour Given a dû me tenir de cette façon, un jour on a échangé nos souffles et respiré le même air. Mais j'ai aussi envie de les secouer, de me pencher et de hurler, de les réveiller en sursaut pour ne plus les voir aimantés l'un à l'autre comme des plantes qui suivent le soleil dans le ciel. Ils se donnent mutuellement de la lumière.

« Debout », je dis, et Jojo se redresse illico, tenant toujours Michaela contre lui. Pas-Given est resté devant leur porte jusqu'au retour d'Al et Misty : c'est étrange de le retrouver dans l'inclinaison des épaules de Jojo, dans ses yeux ébahis qui parcourent la chambre et s'arrêtent sur la commode, dans son immobilité soudaine. « On y va, je dis.

— On rentre ? » il demande.

Michael est obligé de s'asseoir sur le coffre de la voiture pour le fermer. Avec trois personnes à l'arrière, on n'a pas la place pour les sacs, et donc malgré les protestations de Jojo je leur ai tout fait mettre dans le coffre, y compris les sandwiches qu'Al nous a préparés pour la route. Jojo continue à faire la gueule et je me donne deux minutes avant de me retourner pour effacer ça avec une bonne gifle : la bouche pincée, la moue de ses lèvres, les sourcils baissés, tout faire disparaître. Malgré sa bouderie, il chante des comptines à Michaela : elle tape des mains, ses doigts remuent comme des petites araignées, et elle alterne entre bouffées d'ennui et de fascination. Tous les cinq mots, elle touche le nez de Jojo. Misty pionce après avoir passé une bonne heure à se plaindre que la voiture pue encore le vomi, et Michael conduit, donc je regarde les gosses quand je ne regarde pas Michael et sa peau qui mange la lumière du petit matin.

Quand Al a donné les sandwiches à Michael, il était en sueur, trempé de sel, et il sentait l'oignon cru. Il avait emballé les sandwiches dans un petit sachet en plastique rigide, une glacière portable avec un logo Chimay sur le côté. *On ne va pas te prendre ton sac*, a dit Michael. *J'insiste*, a dit Al, et sa respiration sortait de lui rapide et hachée, ses yeux étaient partout : dans les bois, le jardin, la maison qui s'enfonçait doucement dans la décrépitude. Il était encore défoncé. *Pour services rendus*, il a dit, et ensuite il m'a souri. Ses dents étaient abîmées, avec le même anneau noir que les baignoirs sales, et ses gencives étaient

rouges. *Il ne les brosse jamais*, j'ai pensé. Les hommes se sont serré la main, et Michael a refermé mollement le poing sur ce que lui a passé Al. Il l'a glissé dans sa poche.

« Viens par là », dit Michael. Son sang cogne épais sous mon oreille, la peau de son bras est une eau tiède. La route serpente à travers les champs et les bois, cap au sud jusqu'au golfe, et la lumière qui entre par les fenêtres palpite autour de nous. Là où la route rencontre le golfe, elle longe la plage sur des kilomètres. J'aimerais qu'elle continue tout droit sur l'eau, comme ce pont que j'ai vu en photo et qui relie les Keys de Floride à la côte, j'aimerais que ce soit une plaque de béton sans fin qui file au-dessus de la houle du monde et fasse le tour du globe, alors je pourrais rester comme ça pour toujours, avec le fin duvet de son bras, mes gosses muets, même pas là, ses doigts qui dessinent sur mon bras des cercles et des lignes que je déchiffre, qui écrivent son nom sur moi, qui me possèdent. Le monde est un chaos de gemmes et d'or qui tournoie en lançant des étincelles. Je suis déjà chez moi.

Je ne me suis jamais lassée de ça. Un peu moins d'un an après que Michael et moi on s'est mis ensemble au lycée, je suis tombée enceinte de Jojo : j'avais dix-sept ans. Depuis, on a toujours eu Jojo et Michaela dans les pattes, qui creusaient les distances entre nous. Je m'en rappelle par bribes, surtout quand je suis défoncée, de cette sensation d'être uniquement avec Michael, ensemble : quand j'étais avec lui, je remontais à la surface de mon chagrin, tout paraissait plus vivant. On garait son pick-up dans un champ, sous les étoiles. On se faufilait dans la piscine hors-sol de ses parents, on s'embrassait sous l'eau dans le flou bleu. Sur la plage, pendant un festival de fruits de mer, avec les lumières de la fête foraine qui tremblaient au loin, les haut-parleurs qui crachaient du mauvais zydeco de Louisiane, il m'a fait tourner avec lui jusqu'à ce qu'on trébuche et qu'on tombe dans le sable.

C'est pas sain, a dit Maman quand j'ai ramené Michael la première fois et qu'on s'est installés dans le canapé devant la télé. Papa a traversé la maison sans nous regarder. Plus tard, Michael est parti et Maman a commencé à faire à manger. Je me suis assise à la table de la cuisine et je me suis verni les ongles, un rose pastel doux, un rose barbe-à-papa, je trouvais qu'il faisait joli sur ma main. J'espérais que cette couleur donnerait envie à Michael de prendre mes doigts dans sa bouche et de dire, *Donne-moi ça que je les mange*.

« Tout ce que tu entends, tout ce que tu vois, c'est lui, a dit Maman.

— Je vois plein d'autres trucs », j'ai dit. Je voulais me défendre mais je mentais, parce que le matin, quand je me réveillais, je pensais au rire de Michael, à sa façon de lancer ses cigarettes avant de les allumer, au goût de sa bouche quand il m'embrassait. Et puis je me suis souvenue de Given. Et de ma mauvaise conscience quand je m'en

suis rendu compte.

« Chaque fois que tu ouvres la bouche, tu le regardes avec des yeux de petit chien. Comme si tu attendais une caresse.

— Maman, je sais que je suis pas un petit chien.

— C'est exactement ce que tu es. »

J'ai soufflé sur les doigts de ma main droite et je les ai secoués devant mon visage, respirant les odeurs chaudes de la cuisine : les haricots qui mijotaient sur le feu, le pain de maïs qui refroidissait et le vernis à ongles qui me retournait l'estomac, mais d'une façon agréable. J'avais sniffé avant de tomber enceinte de Jojo, à genoux dans un abri de jardin chez un ami de Michael, un des nombreux amis de Michael dont les parents n'étaient jamais là. Le monde avait basculé et pivoté, comme si mon cerveau transperçait mon crâne et s'envolait. Michael m'avait chopée par les épaules, ancrée, ramenée en moi-même.

« Donc tu l'aimes pas ? » j'ai demandé.

Maman a soufflé un grand coup et s'est assise de l'autre côté de la table en bois. Elle a attrapé ma main non vernie, elle a tourné la paume vers le haut et elle l'a tapotée tout en parlant.

« Je... comment il est né c'est pas sa faute. Où il est né. » Elle a inspiré profond. « Dans quelle famille. » Elle a pris une autre inspiration pénible, et à son visage qui s'est plissé et lissé j'ai compris qu'elle pensait à Given. « C'est un gamin, un gamin comme tous ceux de son âge. Il découvre l'odeur de sa pisse et il a le cerveau entre les jambes. » *Comme ton frère*, elle n'a pas dit. Mais la phrase était en elle.

« Je fais rien de fou.

— Si tu n'as pas déjà couché avec lui, ça ne va pas tarder. Protège-toi. » Elle avait raison, mais je ne l'ai pas écoutée. Dix mois plus tard, j'étais enceinte. Michael a acheté un test, et ensuite je l'ai montré à Maman et je lui ai annoncé. Je l'ai fait un samedi parce que Papa travaillait le samedi et je ne voulais pas qu'il soit là. C'était une journée pourrie. On était au début du printemps, ça avait été le déluge toute la nuit et toute la matinée : des fois le tonnerre était tellement près qu'il me faisait vibrer la gorge, me fermait la trachée, j'avais du mal à respirer. J'avais toujours eu peur de la foudre, toujours été persuadée qu'elle me frapperait un jour, qu'elle flamberait jusqu'à moi en un grand arc bleu, une lance fonçant droit sur moi, une pointe qui me transpercerait sans que je puisse rien y faire. J'étais devenue parano, je croyais que la foudre me suivait quand j'étais en voiture, quand les vitres tremblaient. Maman suspendait des plantes à sécher dans le salon sur la ficelle que Papa avait accrochée en zigzag à travers toute la pièce, de sorte que les plantes oscillaient dans l'air électrique, et elle riait et pestait à moitié, l'arrière soyeux de ses bras blancs se révélant par moments : un chaton qui montre le ventre.

« Il arrive. Ça fait des semaines qu'il chante.

— Maman ? »

Elle est descendue du marchepied en pin que Papa lui avait fabriqué. Il avait gravé son nom sur le haut ; les lettres ressemblaient à des brins de fumée. *Philomène*. Il le lui avait offert pour la fête des Mères des années plus tôt, quand j'étais si petite que ma seule contribution avait été de graver une petite étoile, quatre traits qui se coupaient au milieu, à côté de son nom, et Given avait gravé une rose qui avait maintenant l'air d'une flaque de boue, patinée par les semelles de Maman.

« Je me demandais combien de temps il te faudrait pour trouver le courage de m'en parler », elle a dit, le marchepied calé sous le bras comme pour le ranger, mais au lieu d'aller à la cuisine elle s'est assise dans le canapé avec le marchepied en travers des genoux.

« M'man ? » j'ai demandé. Grondement de tonnerre. Je n'aurais pas eu plus chaud au cou et aux aisselles si on m'avait aspergée de graisse bouillante. Je me suis assise.

« Tu es enceinte, a dit Maman. Ça fait deux semaines que l'ai remarqué. »

Elle avait tendu le bras par-dessus le marchepied et m'avait touchée, pas avec la main cruelle de l'éclair, mais avec sa main chaude et sèche, douce sous la peau durcie par le travail, une petite seconde de contact sur mon épaule, comme pour m'enlever une peluche qu'elle aurait vue là. Je me suis surprise à m'y lover, à m'avancer, ma tête sur le bois et sa main qui me caressait le dos en cercles. Je pleurais.

« Je suis désolée », j'ai dit. Le bois dur contre ma bouche. Inflexible. Humide de mes larmes. Maman s'est penchée sur moi.

« C'est trop tard pour ça, ma chérie. » Elle m'a prise par les épaules et m'a redressée pour me regarder. « Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Comment ça ? » Le planning familial le plus proche était à La Nouvelle-Orléans. Une des filles les plus riches de mon école, son père était avocat et il l'avait emmenée là-bas quand elle était tombée enceinte, donc je savais où c'était, et que ça coûtait cher. Je me disais qu'on n'avait pas l'argent. J'avais raison. Maman a fait un geste en direction des plantes, de la jungle suspendue au-dessus de nos têtes, ébouriffée dans le froid électrique.

« Je peux te donner quelque chose. » Elle a laissé traîner et s'évaporer la fin de sa phrase. Elle m'a regardée comme un livre taché qu'elle aurait du mal à lire et elle s'est raclé la gorge. « C'est une des premières choses que j'ai apprises pendant ma formation. C'est la seule infusion dont je finis toujours par manquer. » Ensuite elle m'a touché le genou ; elle avait trouvé une nouvelle peluche. Elle a regagné sa position et sa jupe-culotte s'est tendue entre ses genoux.

Des années plus tard, c'est là qu'elle sentirait les premières douleurs du cancer : dans les genoux. Et puis ça grimperait dans les hanches, la taille, la colonne vertébrale, le crâne. Un serpent qui rampait le long de ses os. Des fois je repense à cette journée, à elle dans le canapé, à sa main légère, à ces petits contacts qui ne cherchaient pas à m'influencer dans un sens ou dans l'autre, même si elle voulait Jojo, je crois, parce que son deuil de Given lui avait donné soif de vie. Des fois je me demande si le cancer était déjà là, avec nous, à ce moment-là, si c'était un autre œuf, un œuf jaune tricoté en chagrin, en forme d'impact de balle, qui trépidait dans la moelle de ses os. Ce jour-là, elle portait un chemisier qu'elle avait cousu dans un tissu à fleurs jaune pâle. Des roses, on aurait dit. « Est-ce que tu veux ce bébé, Leonie ? »

Un éclair a déchiré la maison, et j'ai sursauté quand le tonnerre a retenti.

Je me suis étouffée et j'ai toussé ; Maman m'a tapé dans le dos. Avec cette humidité, ses cheveux s'animaient autour de son visage, des mèches bouclées se dressaient sur son crâne de beurre. Un autre éclair a claqué, cette fois juste au-dessus de nous, manquant la maison de quelques mètres, et sa peau était blanche comme la pierre, ses cheveux se balançaient et j'ai pensé à la Méduse que j'avais vue dans un vieux film quand j'étais petite, monstrueuse avec ses écailles vertes, et j'ai pensé, *C'est pas du tout ça. Elle était aussi belle que Maman. C'est pour ça que les hommes étaient paralysés, ils ne supportaient pas de voir autant de perfection et de férocité dans le monde.*

« Oui, Maman », j'ai répondu. J'y repense et quelque chose se tord encore en moi : j'ai hésité, j'ai regardé le visage de ma mère dans cette lumière et je me suis senti lutter contre le désir d'être mère, de porter un bébé dans ce monde, de l'accompagner dans sa vie. Notre position dans le canapé, les genoux serrés, le dos arqué, la tête basse, je me suis vue comme son reflet et ça m'a rappelé que j'aurais voulu être un autre type de femme, partir ailleurs, loin, aller en Californie probablement, avec Michael. Il parlait tout le temps de l'Ouest et de devenir soudeur. Un bébé, ça compliquerait les choses. Maman m'a regardée et elle n'était plus en pierre : ses yeux étaient fripés et sa bouche de travers, j'ai compris qu'elle savait exactement ce que j'avais dans la tête, et j'ai eu peur qu'elle soit aussi capable de lire les pensées, qu'elle voie que je me dérobaïs devant ce qu'elle était. Ensuite j'ai pensé à Michael, à son bonheur, au fait que j'aurais toujours un peu de lui auprès de moi, et mon appréhension a fondu comme du lard dans une cocotte en fonte. « Je le veux.

— J'aurais préféré que tu finisses l'école avant », a dit Maman. Encore une peluche, cette fois dans mes cheveux, au sommet de mon crâne. « Mais tant pis, et on va faire ce qu'il faut. » Là elle a souri : un

trait mince, dents cachées, et cette fois encore j'ai posé ma tête sur ses genoux, et elle a glissé ses mains du haut en bas de ma colonne, sur mes omoplates, plus fort sur la base de mon cou. Tout ça sans cesser de susurrer un bruit de ruisseau, comme si elle avait absorbé en elle toute l'eau qui tombait dehors et qu'elle la recrachait en un petit filet pour me calmer. *Je suis la fille de l'océan, la fille des ondes, la fille de l'écume*^{*1}, elle a murmuré, et j'ai su. J'ai su qu'elle faisait appel à Notre-Dame de la Regla. À l'Étoile de la Mer. Qu'elle invoquait Yemayá, déesse de l'océan et de l'eau salée, par ses murmures et ses paroles, qu'elle me tenait comme la déesse me tiendrait, que ses bras étaient toutes les eaux fertiles du monde.

Je dors mais je m'en rends compte seulement quand Michael me secoue pour me réveiller, les doigts plongés dans mon épaule. J'ai la bouche tellement sèche que mes lèvres sont collées.

« Les flics », fait Michael. Derrière nous la route est déserte, mais la tension dans sa main, ses yeux écarquillés et agités, me font comprendre que c'est sérieux. Je ne les vois pas, je n'entends pas de sirènes, mais ils sont là.

« T'as pas le permis, je dis.

— On change de place, il dit. Prends le volant. »

J'empoigne le volant, je prends appui sur le plancher et je hausse les fesses pour qu'il puisse glisser une jambe sur le siège passager et commencer à se décaler. Il retire son pied de l'accélérateur et la voiture ralentit. Je pose mon pied gauche près de la pédale, et je me retrouve assise sur ses genoux au milieu de la voiture pendant une seconde atroce et hilarante.

« Merde merde merde. » Il se marre. C'est ce qu'il fait quand il a peur. Quand les contractions ont débuté, au moment où j'ai perdu les eaux dans le rayon gâteaux apéritif d'une épicerie à St. Germaine, il m'a soulevée dans ses bras et m'a portée à son camion en riant et jurant à la fois. Il m'a raconté qu'un jour, quand il était petit, une vache a mis un coup de sabot à un de ses copains en pleine nuit parce qu'ils les embêtaient avec des lampes torches : son copain, un rouquin aux bras en fil de fer et aux ratiches pourries à force de chiquer et de ne pas les brosser, a essayé de se protéger dans sa chute et son bras a cassé aussi net qu'une branche. Le coude s'est plié dans le mauvais sens et un bout d'os dépassait, nacré, un fragment de coquille d'huître. Michael m'a dit que même lui a eu peur de son rire ce soir-là : perçant et fébrile, un rire de petite fille. Michael me soulève de ses genoux, coulisse sur le siège passager, et je suis au volant quand je distingue les lumières qui nous rattrapent vite, clignotements bleus, bégaiements de sirène.

« Tu l'as ? je demande.

— De quoi ?

— Le truc. Tu sais, ce qu'Al nous a donné.

— Chier ! » Michael fouille dans ses poches.

« Hein ? » Misty se réveille sur la banquette arrière et se contorsionne pour regarder derrière elle. Je décélère. « Oh merde », elle dit en voyant les lumières.

Je jette un œil dans le rétroviseur et Jojo a les yeux braqués sur moi. C'est Papa tout craché : la bouche sévère, le nez de rapace, le regard fixe, l'orientation des épaules quand Michaela se réveille en pleurant.

« J'ai pas le temps », dit Michael. Il farfouille sous le tapis de sol, il va fourrer le sachet en plastique sous la petite trappe, mais il y a trop de bordel, un tee-shirt en bouchon que je lui ai acheté dans une supérette quand on s'est arrêtés faire le plein, des emballages de chips et de Dr Pepper et de bonbons qu'on a payés avec l'argent qu'Al nous a laissé. « En plus y a un trou dedans, putain. » Le fond du sachet est râpé et déchiré, les cristaux blancs et jaunes ont séché et s'effritent par les coins.

Je rafle le sachet. Je me le colle dans la bouche. Je rassemble un peu de salive et j'avale.

Le policier est jeune, aussi jeune que moi ou que Michael. Il est maigre et sa casquette paraît trop grande pour lui, et quand il s'incline à la fenêtre, je vois que son gel pour les cheveux a durci et commence à s'écailler en haut du front. Il parle, et son haleine sent les pastilles à la cannelle.

« Vous savez que vous rouliez en zigzags, madame ? il demande.

— Non, monsieur, monsieur l'agent. » Le sachet est une boule de coton dans ma gorge. Je respire à peine.

« Il y a un problème ?

— Non, monsieur. » Michael répond à ma place. « Ça fait quelques heures qu'on roule. Elle est fatiguée, c'est tout.

— Monsieur. » Le policier secoue la tête. « Madame, je vais vous demander de sortir du véhicule, avec votre permis de conduire et votre assurance. » Je saisis une nouvelle bouffée de lui : sueur et épices.

« Oui », je dis. La boîte à gants est un bazar de serviettes en papier, dosettes de ketchup et lingettes pour bébé. Pendant que le policier s'éloigne pour communiquer dans son talkie-walkie avec une voix brouillée par les parasites, Michael se penche vers moi, pose une main sur les petites côtes de mon dos.

« Ça va ?

— C'est sec. » Je tousse, et puis je sors les papiers d'assurance. J'embarque mon portefeuille, je descends de voiture, j'attends que le policier revienne, et à part Michaela tout le monde est pétrifié à l'arrière. Michaela gigote et braille. C'est le milieu de l'après-midi, les

arbres se balancent au bord de la route. Les insectes qui viennent d'éclore crissent et cliquettent. Après le bas-côté, il y a un fossé rempli d'eau croupie dans laquelle une foule de têtards nage en se tortillant.

« Pourquoi est-ce que le bébé n'est pas dans son siège ?

— Elle a été malade. Mon fils a dû la prendre.

— Et l'homme et l'autre femme, qui c'est ? »

Mon mari, j'ai envie de répondre, comme si ça allait nous officialiser. À la rigueur : *Mon fiancé*. Mais c'est déjà assez difficile de cracher la vérité, et avec cette boule dans ma gorge un mensonge ne passerait pas.

« Mon copain. Et une amie avec qui je bosse.

— Où est-ce que vous allez ? » Le policier n'a pas son carnet de contraventions dans la main, et je sens que la peur, après avoir bouillonné dans mon ventre, monte dans ma gorge, chaude et acide, et empêche le sachet d'accomplir son long chemin vers mon estomac.

« Chez nous, je dis. Sur la côte.

— D'où est-ce que vous venez ?

— De Parchman. »

À l'instant où ça sort, je sais que c'est une erreur. J'aurais dû dire autre chose, n'importe quoi : Greenwood, Itta Bena, Natchez, mais la seule chose qui m'est venue, c'est Parchman.

J'ai les menottes aux poignets avant d'avoir fini de prononcer le *n*.

« Asseyez-vous. »

Je m'assois. La boule dans ma gorge est en coton mouillé, de plus en plus dense à mesure qu'elle descend. Le policier revient à la voiture, fait sortir Michael, lui passe les menottes et l'emmène s'asseoir près de moi.

« Bébé ? » demande Michael. Je fais non de la tête, l'air est un autre type de coton, humide après une pluie de printemps, et avec tout ça j'ai la sensation d'étouffer. Jojo sort de la voiture, Michaela cramponnée qui le serre entre ses jambes, les bras solidement arrimés à son cou. Misty sort aussi, les paumes vers le haut, et sa bouche remue mais je n'entends pas ce qu'elle dit. Le policier les regarde tous les deux, se décide et va vers Jojo, il a sorti sa troisième paire de menottes. Michaela braille. L'officier fait signe à Misty de la prendre, et Michaela enfouit sa figure dans le cou de Jojo et rue quand Misty essaye de la décrocher. Elle n'a jamais aimé Misty : un jour je l'ai emmenée chez elle après être allée acheter des clopes à la supérette près de la nationale, et quand Misty s'est penchée pour lui dire bonjour, elle a tourné la tête, elle l'a snobée et elle a demandé : *Jojo ?* « Respire », dit Michael.

C'est facile d'oublier comme Jojo est jeune, jusqu'au moment où je le vois à côté de l'officier de police. C'est facile de le regarder, grand et frêle, le ventre rebondi, et de le croire adulte. Mais c'est un bébé. Et

quand il met une main dans sa poche et que le policier braque son arme sur lui, la braque sur son visage, Jojo n'est plus qu'un bambin tout en genoux et en jambes arquées. Je devrais crier, mais je ne peux pas.

« Merde », souffle Michael.

Jojo ouvre grand les bras. Le policier lui aboie dessus, un son dur et qui porte, et Jojo secoue la tête en continu, il chancelle quand le policier lui écarte les jambes d'un coup de pied, l'arme un peu baissée mais toujours dirigée vers le milieu de son dos. Je cligne des yeux et je visualise la balle qui fend le beurre tendre de mon fils. Je tremble. Quand je rouvre les yeux, Jojo est toujours en un seul morceau. Maintenant il est à genoux, l'arme pointée sur la tête. Michaela donne des tapes à Misty.

« Saloperie ! » crie Misty, et elle lâche Michaela qui court vers Jojo, se jette sur son dos et s'amarre avec les bras et jambes. Ses petits os : billes et crayons de couleur. Un bouclier. Je commence à me relever.

« Non, dit Michael. Fais pas ça, Leonie. Bébé, non. »

Je pète les plombs. J'imagine mes dents sur le cou du policier. Je pourrais lui arracher la gorge. Pas besoin des mains. Je pourrais lui ramollir le crâne à coups de semelle. Jojo s'écroule dans l'herbe et le flic secoue la tête, passe une main sous Michaela qui lui envoie des coups de pied, pour menotter Jojo. Il fait signe à Misty, qui court attraper Michaela par les aisselles, la maîtrise comme un alligator.

« Jojo ! crie Michaela. Veux Jojo ! »

Le policier revient se planter devant moi.

« J'ai besoin que vous m'autorisiez à fouiller la voiture, madame.

— Enlevez-moi les menottes. » Si je me rapproche assez, je pourrai lui mettre un coup de boule et l'aveugler.

« C'est un oui, madame ? »

Je déglutis, je respire. L'air a aussi peu de profondeur qu'une flaque de boue.

« Oui. »

Jojo n'a d'yeux que pour Michaela. Il se tord le cou pour la regarder, il lui parle et sa voix est un murmure de plus au milieu des arbres qui bougent dans le vent. Les nuages, de grandes vagues grises, glissent à travers le ciel. On sent déjà l'humidité dans l'atmosphère. Michaela frappe le cou de Misty, et je parie que Misty jure, je ne comprends pas les mots mais les syllabes tranchent l'air aussi nettement que des clous dans des traverses de chemin de fer.

« Bébé, il a rangé son flingue ? » demande Michael.

Je hoche la tête et je grogne.

Le policier déblaye le contenu du coffre, un vrai foutoir. Je m'en rends compte pendant que je suffoque, menottée. Des sacs plastique remplis de vêtements difformes et délavés. Le sac avec les sandwichs

d'Al. Un démonte-pneu. Des câbles de démarrage. Une vieille glacière pleine de paquets de chips vides et de bouteilles de soda, aux joints rongés par la mousse. Le sachet est descendu, a disparu dans mon estomac ; je retrouve mon souffle d'un seul coup et j'arrive à respirer, mais la meth monte vite. Ça me compresse, une grande main, et ça me secoue. C'est une autre forme d'étouffement. Je frissonne, je ferme les yeux, je les ouvre, et Pas-Given est assis en tailleur à côté de Jojo, il tend le bras comme s'il pouvait le toucher. Pas-Given laisse retomber sa main. Jojo a la moitié du visage dans la terre, mais je vois encore sa bouche froissée et les bords qui tremblent : c'est la tête qu'il faisait quand il était bébé, quand il se retenait de pleurer.

« Veux Jojo ! » hurle Michaela. Le policier se redresse et marche vers Misty, qui soulève Michaela bien haut pour la gronder. Pas-Given se lève et rejoint le policier, Michaela et Misty.

« Ça va, mon cœur ? » demande Michael.

Je fais non de la tête. Pas-Given tend encore le bras, vers Michaela cette fois, et j'ai l'impression qu'elle le voit, qu'il peut effectivement la toucher, parce qu'elle se fige, net, après quoi un jet de vomi doré fuse de sa bouche et tapisse le buste du policier en uniforme. Misty lâche Michaela, se plie en deux et a un haut-le-cœur. Given fantôme applaudit en silence, et le policier est cloué sur place.

« Fait chier ! » il crie.

Michaela rampe jusqu'à Jojo pendant que le policier fouille la poche de Jojo, en sort une petite bourse, regarde à l'intérieur et la lui jette à la gueule comme une peau de banane pourrie. Il revient se planter devant nous, il défait nos menottes, il brille. La bile scintille, le bleu se reflète.

« Rentrez chez vous », il dit. Finies la cannelle et l'eau de Cologne. Il ne sent plus que les sucres gastriques.

« Merci, monsieur », dit Michael. Il me prend par le bras et m'emmène à la voiture, et je ne peux pas retenir un frisson de plaisir tandis que la meth cogne, que ses doigts me serrent et que le policier enlève les menottes de Jojo.

« Le petit avait un caillou dans la poche, il dit. Rentrez chez vous, et gardez le bébé dans son siège autant que possible. »

Given fantôme me lance un regard noir quand je me coule dans le siège passager. Mon corps est flasque. Je n'arrive pas à fermer les paupières. Mes yeux se rouvrent sans arrêt. Pas-Given secoue la tête pendant que le vrai Michael claque la portière passager.

« Putain putain putain putain putain », souffle Misty à l'arrière. Jojo attache les jambes de Michaela dans son rehausseur et prend le tout dans ses bras. Michaela sanglote et attrape les cheveux de Jojo par pleines poignées. Je m'attends à ce qu'il lui dise que tout va bien, mais non. Il frotte sa figure contre la sienne, les yeux fermés. Ma

colonne vertébrale est une corde qui se tend vers le nord, puis vers le sud. Michael enclenche la marche avant.

« Faut que tu boives du lait », dit Michael. Given fantôme s'essuie la bouche avec la main, et c'est là que je me rends compte que des flots de salive coulent de la mienne, aussi épais que du mucus. Pas-Given se détourne de la voiture et disparaît : je comprends. Given fantôme est le cœur d'une horloge, et avec son départ le reste se met à faire tic tac tic tac, et la route se déroule, les arbres filent, la pluie ruisselle, les essuie-glaces vont et viennent. Je me casse en deux, la bouche contre le coude et les genoux, et je gémis. J'aimerais que ça soit les genoux de Maman. Mes mâchoires claquent et grincent. Je déglutis. Je respire. C'est la merde et tout est délicieux.

1. Les mots et phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

Jojo

J'ARRIVE PAS à le regarder en face. Il est assis par terre, calé entre le siège bébé et l'avant, tourné vers moi. Il ne dit rien, il a juste les bras sur les genoux, la bouche sur les poignets. Un poing fermé. Je n'ai jamais vu des genoux pareils : des grosses balles de base-ball crades et défoncées. Même s'il n'est pas épais, des bras et des jambes comme des bâtons, il ne tiendrait pas dans l'espace où il est allé se coincer. Ses bords sont nets, mais il y a trop de lui, du coup tout ce que je réussis à penser en le regardant c'est, *Ça colle pas*. Trois mots qui volent en rond dans ma tête, une chauve-souris qui vire et claque et frôle les coins d'un grenier. Je ne me rendais pas compte que je dormais jusqu'au moment où je me réveille, la voiture ralentit, des lumières clignotent, puis à la vitre un policier dit à Leonie de descendre du véhicule et le garçon par terre se tasse encore un peu plus, se bouche les oreilles.

« Ils vont te mettre les chaînes », il dit.

Quand le policier arrive devant ma portière et qu'il dit, *Sors du véhicule, jeune homme*, le garçon se recroqueville sur lui-même, comme pour une galipette, et il grimace.

« Je te l'avais dit », il fait.

C'est la première fois que la police m'interroge. Kayla crie et me réclame et Misty râle, son tee-shirt glisse de plus en plus bas sur son épaule et dévoile le haut de ses seins. Je n'ai pas les yeux à ça. Je n'ai d'yeux que pour Kayla qui se débat. L'homme me dit de m'asseoir, comme à un chien. Assis. J'obéis, et je m'en veux de ne pas résister, de ne pas imiter Michaela, mais après je pense à Richie, et puis je sens le sachet de Papy dans mon short et je vais pour le prendre. Si je peux toucher la dent, la plume, le mot, peut-être que je les sentirai se diffuser en moi. Peut-être que je ne pleurerai pas. Peut-être que mon cœur arrêtera de ressembler à un oiseau assommé qui a percuté une voiture en plein vol. Mais le policier sort son arme et la pointe sur

moi. Il me donne un coup de pied. Il me hurle de me coucher dans l'herbe. Il me passe les menottes. Il me demande, *Qu'est-ce que t'as dans la poche, petit ?* en me prenant le sachet de Papy. Mais Kayla est très rapide, elle est petite et farouche et elle saute sur mon dos. Je devrais la rassurer, lui dire de courir rejoindre Misty, de descendre et de me lâcher, mais impossible de parler. L'oiseau se hisse dans ma gorge à petits coups d'aile. *Et s'il tire sur Kayla ?* je me demande. *Et s'il nous tue tous les deux ?* C'est là que je remarque Richie, malgré les menottes qui me labourent les poignets. Il me distrait de la chaleur écrasante, de Misty qui traîne Kayla plus loin, mais juste une seconde parce que je n'arrête pas de penser à ça : les bras chocolat de Kayla et cette arme, aussi noire que du moisi, aussi chargée d'horreur.

L'image de l'arme ne me quitte pas. Même après que Kayla a vomi, après que le policier a contrôlé mon short et m'a libéré de la morsure des menottes, même après qu'on a tous repris la route avec Leonie cassée en deux et malade à l'avant, cette arme noire persiste. C'est un picotement à l'arrière de mon crâne, une démangeaison dans l'épaule. Kayla se blottit contre moi, s'endort vite, et tout est chaud et humide dans la voiture : Misty transpire du front, des gouttes apparaissent sur le nez de Kayla qui ronfle et je sens que mes côtes ruissellent, mon dos aussi. Je frotte le sillon dans mes poignets, là où les menottes serraient, et je revois l'arme, et le garçon commence à parler.

« Tu l'appelles Papy », dit Richie. J'ai l'impression que ça devrait plutôt être une question, mais dans sa bouche c'est une affirmation. Je lève les yeux vers Misty, elle se ronge les ongles et regarde par la fenêtre, et j'acquiesce.

« C'est ton grand-père », dit le garçon, les yeux levés vers le toit de la voiture, comme s'il lisait dans le ciel les mots qu'il prononce. Michael non plus ne fait pas attention à ce qui se passe à l'arrière ; il conduit et caresse le dos de Leonie. Elle est pliée sur elle-même, elle gémit. J'acquiesce encore.

« Mon nom ? » il demande.

Richie, j'articule.

On dirait qu'il a envie de sourire mais qu'il se retient.

« Il t'a parlé de moi ? »

J'acquiesce.

« Il t'a dit qu'on se connaissait ? Qu'on était ensemble à Parchman ? »

Je souffle et j'acquiesce encore.

« Maintenant, les garçons de ton âge, ils les envoient plus là-bas. »

La douleur à mes poignets ne passe pas.

« Des fois je crois que ça a changé. Et après je m'endors et je me réveille, et y a rien qui a changé. »

À croire que les menottes ont creusé jusqu'à l'os.

« C'est pareil qu'un serpent qui mue. Les écailles changent et l'extérieur est différent, mais à l'intérieur c'est toujours la même chose. »

Comme si je pouvais avoir un bleu à la moelle.

« Tu ressembles à Riv », dit Richie. Il pose le menton sur ses avant-bras et respire fort, comme s'il venait de courir longtemps. Kayla me donne très chaud et il faut que je décolle mes yeux de la peine du garçon tassé sur le plancher de la voiture, alors je me tourne vers la fenêtre et les grands arbres qui défilent à toute allure et je pense à l'arme. Elle m'évoque un grand froid, mais je crois qu'elle aurait été chaude au toucher. Si chaude qu'elle aurait cramé mes empreintes digitales.

Au bout d'une longue ligne droite, après au moins deux heures sans rien voir d'autre que des arbres, on tombe enfin sur une station-service, et Michael sort de la route. Le garçon s'est tenu tranquille, moi j'ai chanté pour Kayla et Misty jouait avec son téléphone, si bien qu'on lève tous le nez quand on s'arrête dans le parking. C'est le milieu de l'après-midi, le soleil s'obstine à cogner. Leonie est toujours pliée à l'avant, mais elle a arrêté de gémir. Elle est aussi muette que le garçon, mais moins immobile. Elle a croisé les bras sur sa poitrine et elle se masse le ventre, les flancs et le dos, elle imite un câlin, les doigts plongés dans les petits creux entre les côtes. Et à peu près toutes les cinq secondes, sa tête part en arrière comme si elle avait reçu un ballon de basket dans la figure, pareil que moi à sept ans un jour où je jouais au parc. Mon cousin Beau m'a lancé la balle et il a crié *attrape* trop tard. Je n'étais pas concentré sur la partie ni sur lui : je regardais les gradins, où Leonie était avec Michael, cuisse contre cuisse dans le froid de l'hiver, emmitouflés dans leurs blousons, collés l'un à l'autre comme des poules qui nichent. Quand je me suis retourné, la balle m'a écrasé le nez et la bouche, tellement fort que j'ai vu blanc et que j'ai laissé de la salive sur la balle. Tout le monde s'est marré, et j'ai trouvé ça rigolo et horrible à la fois.

Michael farfouille dans le sac à main de Leonie, il en tire dix billets d'un dollar et il les agite.

« J'ai besoin que tu rapportes deux trucs. Du lait et du charbon.

— Kayla s'est endormie.

— Maman est malade. C'est pour son ventre. »

Je me rappelle l'eau grise, la tambouille noire, les feuilles qu'elle a bouillies pour Kayla.

« Elle a donné une de ses préparations à Kayla. Pour qu'elle arrête d'être malade. Il lui en reste pas ? »

Je me demande si son remède lui ferait du bien. Si ça la rendrait malade au point de faire sortir le poison qu'elle a en elle.

« Elle a tout donné à Kayla, dit Misty.

— Pourquoi tu veux du charbon ?

— Jojo, tu poses toujours autant de questions quand on te demande quelque chose ? »

Là il pourrait me frapper. Les coups, c'était surtout Leonie, mais Michael aussi en est capable. Jamais avec le poing, quand même. Toujours avec la paume ouverte, mais sa main était une petite pelle toutes les fois où il a frappé mon omoplate fine, le nœud au centre de mon torse, le bras où je n'ai pas assez de muscle pour absorber la douleur.

« Kayla s'est endormie », je répète, et c'est censé être ferme mais ça sort en un bafouillage tout mou qui ne sonne pas comme je voudrais. Au lieu de comprendre qu'on n'a pas besoin de lui, Michael comprend que je suis faible.

« Mets-la dans son siège.

— Elle va se réveiller », je dis. Elle a le sommeil lourd. Et en plus elle n'est pas dans son assiette, donc elle va sûrement continuer à dormir. Mais je ne veux pas la lâcher. Je ne veux pas la laisser dans son siège avec Richie à ses pieds, les orteils de Kayla près de sa tête, les petits pieds de Kayla qui remuent près de sa bouche. Et si elle le voit ?

« C'est bon, j'y vais, dit Misty en ouvrant sa portière.

— Non, dit Michael. Jojo, tu bouges ton cul de cette bagnole et tu vas chercher ce que je t'ai demandé. Tout de suite.

— Il va te frapper. Au visage », dit Richie, mais sans lever les yeux ni la tête. Il le dit et il garde la tête basse. « Je la toucherai pas.

— Kayla », je dis.

Michael me lance les billets et sa main s'aiguise en lame. L'autre, elle est posée sur l'épaule de Leonie pour l'empêcher de remuer.

« Elle peut pas m'aider, elle est trop petite, dit Richie. C'est de toi que j'ai besoin.

— J'y vais », je dis.

Michael ne se retourne pas. Il continue à m'observer pendant que j'installe Kayla dans son siège en essayant de placer sa tête de sorte qu'elle ne retombe pas, que son petit menton ne s'enfonce pas dans sa poitrine, pendant que je jette un coup d'œil à Richie, Richie qui bouge les doigts mais ne lève pas la tête.

« Je pars pas d'ici », il dit.

Il fait tellement froid dans la boutique et tellement chaud et humide dehors que les fenêtres sont couvertes de buée. Du dedans, je ne vois pas la voiture de Leonie, seulement la vitre tartinée de gris. L'homme qui tient la caisse a une grande barbe brune en broussaille, sur ses joues les poils poussent dans tous les sens, mais tout le reste de lui est fin et jaune, y compris ses cheveux, rabattus sur son crâne pour cacher qu'il est chauve en dessous. Et ça fonctionne, parce que son

cuir chevelu est aussi jaune que le reste, et j'ai du mal à savoir où la peau finit et où les cheveux commencent.

« Autre chose ? » il demande quand je pose le litre de lait et les briquettes de charbon sur le comptoir. Il étire les mots qui paraissent former une boucle entre nous, et je suis obligé de traduire pour comprendre ce qu'il dit avec son accent. Je m'avance. Il a un mouvement de recul : à peine un éclat d'ongle. Un réflexe. Je me rappelle que je ne suis pas blanc, et moi aussi je recule.

« Non », je dis, et je pousse l'argent sur le comptoir.

Quand je rapporte le sac à la voiture, Michael est déçu.

« Tu vas y retourner, il dit, et trouver un marteau, un tournevis, n'importe quoi. Regarde là où ils ont rangé les trucs pour la maison et pour la voiture. Y a forcément quelque chose. Comment tu veux que je casse les charbons ? »

« Finalement y avait autre chose ? dit l'homme au moment où je pose le manomètre sur le comptoir.

— Ouais », je dis. Il me sourit, ses dents sont grises. Ses gencives rouges. Sa bouche est la seule partie de lui qui ait des couleurs vives, une surprise rouge qui sort de sa barbe. Je prends une sucette sur le présentoir.

« Combien ça coûte ?

— Soixante-quinze cents », dit l'homme. Ses yeux, eux, disent : *Je te la donnerais si je pouvais, mais je peux pas. Y a des caméras.*

« Je la prends, je dis, et j'ai pas besoin du ticket. »

La monnaie est froide dans ma poche quand je m'arrête côté conducteur pour donner le manomètre à Michael.

« T'as ma monnaie ? »

J'espérais qu'il oublierait, qu'au prochain arrêt je pourrais me faufiler dans la boutique avec Kayla et m'acheter du bœuf séché et un truc à boire. J'ai l'impression que mon estomac est redevenu un ballon, il n'y a que de l'air dedans. Je rassemble la monnaie en contournant le sachet de Papy, je me glisse sur la banquette arrière et Michael me passe une brique de charbon, le manomètre et une soucoupe sale que Leonie avait rangée sous le siège conducteur.

« Il a coûté une blinde ce charbon, il dit. Écrase-le.

— Bonbon, fait Kayla en tendant les mains vers moi.

— Michaela, fous la paix à ton frère », dit Michael. Il caresse les cheveux de Leonie, se penche pour lui chuchoter à l'oreille, et j'en saisis des bribes. *Respire, bébé, vas-y, respire*, il dit.

« Chht », je dis à Kayla, j'appuie mes genoux contre la portière et je me penche sur la soucoupe et le charbon. Je donne des petits coups pour éviter de casser la soucoupe avec le manomètre. Kayla rouspète, rouspète de plus en plus. Je pense qu'elle va se mettre à crier *bonbon, bonbon*, mais quand je me retourne elle a les deux doigts du milieu

dans la bouche, et alors à sa manière de m'examiner, avec ses petits yeux ronds comme des billes, toute calme dans son siège, caressant la boucle de la ceinture avec l'autre main, je devine qu'elle l'a. Comme moi. Qu'elle peut comprendre comme moi, et encore mieux, parce que maintenant elle sait comment faire. Elle peut me regarder et savoir à quoi je pense, comprendre *J'ai pigé, Kayla, je t'ai pris une sucette mais il faut que tu attendes, tu l'auras quand j'aurai fini, promis, parce que tu as été très sage*, et elle sourit autour de ses doigts mouillés, ses petites dents aussi parfaites et régulières que des grains de riz crus, et je sais qu'elle m'entend.

« Mike, t'es sûr de ton coup ? demande Misty.

— C'est ce qu'ils donnent à l'hôpital, dit Michael.

— Je connais personne qui utilise du charbon pour barbecue.

— Pas le choix, dit Michael.

— Et si ça empire ?

— Tu sais ce qu'elle a fait ?

— Oui, dit Misty tout bas, en avalant presque le mot.

— Alors tu sais qu'elle a besoin de quelque chose.

— Je sais.

— Et ça, c'est que j'ai trouvé de mieux », dit Michael, et sa voix a un côté solide, des fondations en béton, comme s'il répondait à une question : point final.

« C'est fait, je dis.

— Tout le morceau ? »

Je lève la soucoupe pour lui montrer, qu'il voie le petit tas de poudre gris-noir qui sent fort le soufre. Une mauvaise terre. Le bayou quand l'eau est basse, quand elle s'en va après la lune ou quand il n'a pas plu, quand la vase où les poissons-chats font leurs trous devient noire et gélatineuse sous le ciel bleu, et alors ça pue. Michael me prend la poudre. Il décolle le film plastique sur le goulot de la bouteille de lait, l'arrache et boit deux grandes gorgées. J'ai tellement faim que je sens le lait dans son haleine, je le sens dans la voiture quand il verse le charbon, revise le bouchon et secoue. Le lait tourne au gris. Il rouvre le bouchon et il y a une nouvelle odeur dans la voiture, le genre d'odeur qui me gêne au fond de la gorge, qui me donne envie d'avaler, alors j'avale.

« Bordel, ça fouette ! » dit Misty. Elle remonte son tee-shirt sur le bas de son visage pour faire un masque.

« C'est pas censé sentir bon, Misty », dit Michael. Il redresse Leonie mais sa tête retombe. Je pensais que ses yeux seraient fermés, mais non : ils sont grands ouverts et les cils battent aussi vite que les ailes d'un colibri. L'horreur écarquillée. « Allez, bébé. Faut que tu boives. »

Leonie se tourne et se tortille, elle gigote comme un ver de terre, comme si elle n'avait plus un os dans le corps.

« Bonbon ? » demande Kayla.

Michael a les narines dilatées et les lèvres écartées comme pour sourire, sauf qu'elles ne se recourbent pas. Ses dents luisent, jaunes et humides, des crocs. Il n'en saura rien. Il est concentré sur Leonie, son cou qui tressaute et ses mains qui tentent de le repousser.

Je déballe la sucette. Elle est rouge et brillante et je la tends à Kayla en la cachant au creux de ma main. Si Michael me demande d'où elle sort, je dirai qu'elle était par terre dans la voiture.

« C'est quoi, ça ? demande Richie.

— Misty, viens m'aider », dit Michael. Le lait dégouline sur son avant-bras. Leonie se débat. « Bouche-lui le nez !

— Merde ! » dit Misty, elle passe à l'avant et ils luttent tous les deux contre Leonie. Michael verse ce qu'il peut dans sa gorge, elle avale, elle respire et elle étouffe, il y a du lait gris partout.

« Porter moi ! » dit Kayla en grimpant sur mes jambes. Ses cheveux sont doux sur mon visage, je sens l'odeur de la sucette dans son souffle, acide et sucrée, et quand elle tourne la tête je me retrouve nez à nez avec une grosse barbe-à-papa hirsute et soyeuse.

« C'est une sucette », je murmure. Richie hoche la tête et étire ses mains au-dessus de son crâne.

« C'est ta maman ? il demande.

— Non », je dis, et je n'explique pas, même quand Michael la tire hors de la voiture et qu'ils s'agenouillent tous les deux dans l'herbe à la lisière de la station, et qu'elle vomit si violemment qu'elle fait le gros dos des chats en colère.

Pendant que Leonie vomit je chante des comptines à Kayla parce que je veux qu'elle me regarde moi. Je ne veux pas qu'elle voie Leonie malade et pliée en deux, ni qu'elle voie Michael avec son air crispé, un air au bord des larmes, et je ne veux pas qu'elle voie Misty qui revient de la station-service en courant avec des verres d'eau, la voix perçante et le visage rouge. Mais je me trompe dans les paroles des comptines ; Leonie me les a chantées il y a très longtemps et je ne m'en rappelle que des bouts, des souvenirs de quelques moments où j'étais sur ses genoux et on chantait dans la cuisine, dans la vapeur d'oignons, de poivrons, d'ail et de céleri, une odeur délicieuse qui me donnait envie de manger l'air. Mamie se moquait de ma prononciation quand je disais *hache* à la place de vache, *ça* à la place de chat. Je devais avoir l'âge de Kayla, mais je sentais aussi l'odeur de Leonie, son haleine, les chewing-gums rouges à la cannelle qu'elle mâchait en me chantant à l'oreille. Ensuite j'ai grandi et elle a cessé de m'embrasser, mais ces chewing-gums ont continué à me faire penser à elle, à ses lèvres douces et sèches sur ma joue. Kayla s'en fiche que les chansons soient bricolées à partir de mes souvenirs, de pièces de puzzle qui s'emboîtent presque : le Vieux MacDonald a un lama, il y a une vache

dans le bus qui meugle pendant que les roues tournent et tournent, la souris verte court sur le lac. Je mime tout ça, mais celle que préfère Kayla c'est l'araignée qui grimpe, parce que je croise les pouces, je tends les doigts et je les écarte et je les agite, et il y a une araignée dans la voiture, à quelques centimètres du visage de Kayla, qui crapahute contre la pluie. L'idiote. Quand le garçon se met à parler, je chantonne tout bas, et Kayla chantonne tout bas parce que ça l'amuse, et j'écoute. Et puis Kayla s'arrête de chanter et elle écoute aussi, mais elle remue les bras et elle proteste quand j'arrête, alors je chante.

« Il est vieux, Riv ? » demande Richie.

Je hoche la tête et je fredonne.

« Il était plus mince que toi. Plus grand. Il a toujours eu un truc. On le remarquait. Pas juste parce qu'il était jeune. Parce que c'était Riv. »

Le soleil s'éternise dans le ciel. Ses rayons frôlent le visage du garçon et se déposent sur Kayla, pour lui faire briller les yeux.

« Là-bas y a un paquet d'hommes pas sympas. À l'époque comme aujourd'hui. C'est plein de sales types. Des hommes qui se sentent bien quand ils font du mal. Comme si ça calmait quelque chose en eux. »

Au lieu d'éclaircir le visage du garçon, le soleil paraît seulement le rendre encore plus foncé.

« Ils nous cognent. Y a des types, quand ils voient des garçons de notre âge, ils voient du monde à violer. Du monde qui doit être rose et doux à l'intérieur. Riv a essayé que ça m'arrive pas. Mais il pouvait pas être partout, et moi j'étais trop petit. J'ai craqué. J'arrêtais pas de penser à mes frères et à mes sœurs, je me demandais s'ils avaient à manger. Je voulais savoir ce que ça ferait de me réveiller sans que ça fasse comme si j'avais un buisson plein d'épines en moi. »

C'est un marron qui penche vers le noir.

« Je pouvais pas vivre avec ça. Alors j'ai décidé de m'enfuir. Il t'a raconté ça, Riv ? »

Je hoche la tête.

« Faut croire que j'ai pas réussi. » Il rit, un gloussement bancal et traînant. Puis il reprend son sérieux, le visage noir dans l'éclat du soleil. « Mais je sais pas ce qui s'est passé. J'ai besoin de savoir. » Il regarde le plafond de la voiture. « Riv saura. »

Je ne veux pas en entendre davantage. Je secoue la tête. Je ne veux pas qu'il parle à Papy, qu'il l'interroge sur cette époque. Papy ne m'a jamais raconté ce qui est arrivé à Richie quand il s'est enfui. Chaque fois que je lui ai demandé, il a changé de sujet ou m'a demandé de l'aider à faire quelque chose dans le jardin. Je comprends ce qu'il ressent quand il détourne les yeux ou qu'il s'en va en comptant que je le suive. Je sais ce qu'il me dit : *J'ai pas envie d'en parler. C'est douloureux.*

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demande Richie. Il a l'air paumé.

« Tais-toi », je dis tout bas. Ensuite je fais un signe de tête à Kayla, qui bouge les doigts dans le vide en disant, *Araignée, araignée.*

« Faut que je le revoie, il dit. Faut que je sache. »

Michael soulève Leonie comme un bébé, un bras au creux des genoux et l'autre sous les épaules. Sa tête bascule en arrière. Il la porte à la voiture en lui parlant dans la gorge. Elle secoue la tête. Misty lui éponge le front avec des serviettes en papier. Richie se redresse un peu, comme s'il avait un corps, de la peau, des os et des muscles à étirer avant de se rasseoir dans son coin trop petit pour lui.

« C'est comme ça que je pourrai rentrer chez moi. »

C'est l'après-midi. Les nuages ont disparu, le ciel est une immensité bleue, partout une lumière blanche et douce, Kayla se change en or et moi je deviens rouge. Tout absorbe la lumière, sauf Richie qui s'en moque. Les arbres craquent.

« Tu viens même pas de Bois. » Je le dis comme si c'était un fait alors que c'est une question.

Richie s'avance vers moi, si près que, s'il respirait, il me soufflerait à la figure, m'empesterait le nez. J'ai vu les brosses à dents des années quarante sur des photos. Aussi grosses que des brosses normales, avec des poils qui ressemblent à du métal. Je me demande même s'ils en avaient là-bas, à Parchman, ou s'ils mâchonnaient des bouts de bois pour les ramollir et se frotter les dents avec, comme Papy dit qu'il faisait quand il était petit.

« Tu crois que tu connais des choses, mais c'est pas vrai.

— Comme quoi ? » Je le crache vite parce que Misty ouvre la portière avant, Michael dépose Leonie sur le siège, et après je ne pourrai plus faire de bruit.

« Chez soi, c'est pas toujours quelque part. La maison où j'ai grandi, elle existe plus. C'est un champ et des bois, mais même si la maison était encore là, ça changerait rien. » Richie frotte ses phalanges les unes contre les autres. « Je sais pas. »

Je hausse le sourcil droit. Mamie y arrive, moi aussi. Papy et Leonie, non.

« Chez soi, c'est un truc avec la terre. Est-ce que la terre s'ouvre à toi ou pas. Est-ce qu'elle t'attire à elle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien entre toi et elle et que tu ne fasses plus qu'un avec elle et qu'elle palpète comme ton cœur. Là où ma famille habitait... c'est un mur. C'est un sol en planches. Et ensuite en béton. Pas d'ouverture. Pas de battements de cœur. Pas d'air.

— Et donc ? » je murmure.

Michael démarre et quitte l'étroit parking en gravier de la station-service. Le vent me malaxe le crâne.

« C'est ma façon de le découvrir.

— De découvrir quoi ?

— Une chanson. Le lieu, c'est la chanson, et je vais faire partie de la chanson.

— Je comprends pas ce que tu racontes. »

Misty regarde dans ma direction. Je tourne la tête vers la fenêtre.

« Ça viendra, dit Richie. C'est pour ça que tu peux entendre les animaux, voir des choses qui ne sont pas là. Ça fait partie de toi. C'est tout ce qui est à l'intérieur de toi et à l'extérieur de toi.

— Y a autre chose ? » Je baisse ma main et ma bouche.

« Comment ça ?

— Autre chose que je connais pas ? »

Il rit. C'est le rire d'un vieil homme : ça chuinte et ça croasse.

« Trop de choses.

— Les plus importantes, articulent mes lèvres.

— Ton chez-toi. »

Je lève les yeux au ciel.

« L'amour. »

Je montre Kayla du doigt. Richie hausse les épaules.

« C'est pas tout », il dit. Il se trémousse comme si le sol était trop dur, comme s'il n'aimait pas parler d'amour. Sa façon de me regarder à ce moment-là, pareil que la secrétaire de l'école quand j'avais sept ans, quand j'avais eu un accident, j'avais fait pipi dans ma culotte et Leonie ne m'avait pas apporté de vêtements de rechange, alors j'avais passé une heure à grelotter sur une chaise en plastique dans le bureau avant qu'ils réussissent à joindre Mamie qui était venue me sortir de l'air conditionné pour me ramener dans la chaleur du dehors. Il a l'air navré pour moi, pour tout ce qu'il me reste à apprendre.

« Et le temps, il dit. Tu connais que dalle au temps. »

Richie

JE SAIS QUE JOJO est innocent parce que je le lis dans la houle secrète de son corps : son visage lisse, rembourré de graisse d'enfant ; son ventre rond et plein ; ses mains et ses pieds, aussi doux que ceux de sa petite sœur. Et quand il dort, il a l'air encore plus jeune. Sa sœur s'est jetée en travers et ils se sont écroulés tous les deux comme deux chatons sauvages : bouche ouverte, bras et jambes écartés, gorge exposée. Quand j'avais treize ans, je savais beaucoup plus de trucs que lui. Je savais que les fers peuvent s'incruster dans la peau. Je savais que le cuir peut trancher dans la chair comme dans du beurre. Je savais que la faim peut faire mal, peut creuser le corps aussi facilement qu'une courge, et que voir ma famille mourir de faim creusait une autre partie de moi. Faisait rebondir mon cœur désespérément dans ma poitrine. Je regarde Jojo et Kayla vautrés dans le sommeil et je me demande si je dormais comme ça quand j'étais petit. Quand Riv me regardait sur le lit d'à côté, je me demande s'il avait déjà vu une chose aussi naïve et sauvage. Je me demande s'il a eu pitié. Ou si c'était de l'amour. Jojo ronfle et grogne, puis il s'arrête, et je sens dans ma poitrine, là où il y aurait mon cœur si j'étais encore vivant, que quelque chose s'adoucit.

Moi non plus je ne comprenais pas le temps, quand j'étais petit. Comment j'aurais pu savoir que, après ma mort, Parchman m'arracherait au ciel ? Comment j'aurais pu imaginer que Parchman refuserait de me lâcher ? Et comment j'aurais pu concevoir que Parchman était le passé autant que le présent et l'avenir ? Que l'histoire et les idées qui ont fait surgir cet endroit de la nature me montreraient que le temps est un océan gigantesque où tout se produit à la fois ?

J'étais piégé, comme dans la chambre aux pins où je m'étais réveillé. Piégé comme avant que le serpent blanc, le vautour noir, ne

vienne me chercher. Parchman m'emprisonnait à nouveau. J'errais dans ma nouvelle prison, nuit après nuit. C'était une prison entourée de parpaings et de ciment. Je regardais les hommes se battre et baiser dans le noir, imbriqués les uns dans les autres à n'en plus savoir où l'un se terminait et où l'autre commençait. J'ai passé tant de rotations de la terre dans le nouveau Parchman. Je guettais l'oiseau noir, mais il ne se montrait pas. Je perdais espoir, je creusais la terre, je dormais, et à mon réveil je découvrais un Parchman tout neuf : des hommes enchaînés défrichaient la terre et posaient les premiers rondins des premiers baraquements destinés aux bandits et aux tireurs. J'avais l'impression de vivre dans un cauchemar. Je me disais que si je creusais, dormais et me réveillais encore, je reviendrais dans le nouveau Parchman, mais au lieu de ça je dormais, je me réveillais, et j'étais dans le Delta d'avant la prison, des terres riches peuplées d'indigènes qui chassaient puis se reposaient en jouant à la balle et en fumant. Abasourdi, je creusais, je dormais et je me réveillais encore dans le nouveau Parchman, près d'hommes aux longs cheveux tressés sur le crâne, confinés pendant des heures dans des petites pièces sans fenêtres, à fixer des grosses boîtes noires qui diffusaient des rêves. Dans la lumière bleue ils avaient le visage figé des cadavres. J'ai creusé, j'ai dormi et je me suis réveillé un tas de fois avant de comprendre que c'était la nature du temps.

C'est un maigre soulagement de n'avoir jamais émergé dans le vieux Parchman, celui où on vivait Riv et moi. Ce Parchman-là, je le visitais uniquement dans mes souvenirs, des souvenirs en forme de bulles de pourriture qui remontaient à la surface d'un marais. Riv avait une femme à Parchman ; elle luit comme l'or sur le noir des souvenirs qui m'enveloppent quand je dors. C'était une prostituée qui soulageait les noirs de la prison, et elle ressemblait à ma mère, aussi maigre que moi, aussi noire, des yeux d'encre, la couleur des arbres à la tombée de la nuit. Elle portait souvent du jaune. Une fois j'ai demandé à Riv ce qu'il lui trouvait et il m'a dit que je comprendrais plus tard. Je lui ai demandé s'il l'aimait, il a secoué la tête et j'ai songé qu'il avait peut-être déjà quelqu'un qu'il aimait dans le golfe, une fille de l'eau salée.

C'est cette femme en jaune, cette Femme-Soleil, comme l'appelaient les autres hommes, qui nous a raconté le lynchage à Riv et moi. C'était son dernier jour à Parchman, mais nous autres on n'était pas au courant, et elle observait les tireurs, assise les bras croisés sur la poitrine avec une main devant la bouche. On était dans un coin de la cour, à l'ombre d'une remise, et elle nous a parlé du dernier pendu. *C'était un noir*, elle a dit, *qui vivait près de Natchez*. Un jour il est allé en ville avec sa dame et il est pas descendu du trottoir pour céder la place à une blanche. *Il est passé trop près d'elle*, elle a dit la Femme-

Soleil, et il l'a frôlée vraiment de tout près. Il a senti sa douceur à travers les vêtements, elle a dit la Femme-Soleil. La blanche a craché, maudit les deux noirs, et la femme s'est excusée. Elle a dit que son mari avait pas fait exprès. La vérité, c'est qu'il voulait pas forcer sa femme à descendre sur la rue, vu qu'il y avait des flaques partout à cause des pluies et des inondations. Peut-être qu'il était fier, qu'il voulait se montrer galant avec sa dame en lui permettant de continuer à marcher sans se salir. Elle avait mis sa plus belle robe, elle a dit la Femme-Soleil. La femme blanche est rentrée chez elle et elle a dit à son mari qu'un homme noir l'avait agressée et que sa dame lui avait manqué de respect. L'homme et la femme noirs ils étaient sur le chemin du retour quand la foule les a rattrapés. Ce sont eux, a dit la femme blanche, là, ce sont eux. D'après la Femme-Soleil, ils étaient plus de cent. Les gens du coin ont vu toutes les lumières, les torches et les lanternes qui ont éclairé la nuit jusqu'à l'aube.

Après, la Femme-Soleil s'est mise à parler bas. Elle a dit que les gens de son village, ils sont allés dans les bois le lendemain et ils les ont trouvés. Elle a dit qu'ils avaient été bourrés de coups par la foule et que leur tête était tellement gonflée que leurs yeux disparaissaient dedans. Il y avait du papier de cuisson et des emballages de saucisses et des restes d'épis de maïs partout sur le sol. L'homme n'avait plus de doigts, plus d'orteils et plus de sexe. La femme n'avait plus de dents. Ils étaient pendus tous les deux, et la terre fumait autour des racines de l'arbre parce que la foule les avait aussi brûlés. On est pas en sécurité par ici, elle a dit, la Femme-Soleil, et c'est pour ça que tu me verras plus, Riv. Je pars à Chicago avec mon oncle et ma tante, elle a dit, et si t'es un peu malin, toi aussi tu partiras vers le nord quand tu sortiras.

On aurait cru que Riv avait avalé quelque chose de pas bon, un insecte ou un caillou dans sa bouffe, et il a dit, Non, Femme-Soleil, je dois aller au sud. Il m'a jeté un regard et il a dit, Peut-être que t'aurais pas dû nous raconter cette histoire. Peut-être que t'aurais dû attendre.

Il est assez vieux pour être ici, Riv, elle a dit la Femme-Soleil. Donc il est assez vieux pour savoir.

Alors Riv a retiré son bras et il est sorti de l'ombre.

C'est pas parce qu'il est ici qu'il peut encaisser ça. C'est pas bien, Riv a dit.

La Femme-Soleil a eu l'air déçue, en colère, mais elle a passé sa main dans le creux du bras de Riv, même si c'était pas de gaité de cœur, et elle a dit, Pardon, Riv. Pardon, petit. Elle l'a entraîné loin de l'ombre et ils m'ont abandonné au pied de la remise. J'ai regardé les murs en ferraille rouillée et je me suis rendu compte que j'aurais pu répondre à la Femme-Soleil que tout ce qu'elle avait dit je le savais déjà. Je me suis demandé si Riv lui en aurait moins voulu. Une fois, je jouais dans les bois avec mes frères et mes sœurs, et on a trouvé les

restes d'un homme pendu à un arbre. Il était petit, aussi petit que moi, mais ramolli par la pourriture et il puait et avec sa bouche ouverte on aurait dit qu'il souriait. Ce sourire, c'était le diable. Mes petits frères et sœurs ils ont couru à la maison en criant, et quand je suis arrivé ma mère m'a giflé parce que c'était moi le plus grand et que je les avais emmenés là où on n'avait pas le droit d'aller. Mais en repensant à Riv qui avait grondé la Femme-Soleil, qui s'était éloigné d'elle pour me protéger, j'ai commencé à comprendre ce que c'était l'amour. J'ai commencé à comprendre que la relation entre Riv et la Femme-Soleil n'était pas une manifestation d'amour, mais que c'en était une quand Riv sortait de l'ombre pour me protéger. Ça m'a fichu un coup et je me suis laissé glisser par terre. Je voulais rappeler la Femme-Soleil pour lui dire que moi je le ferais : j'irais vers le nord quand je serais libre. Riv s'est retourné vers moi et ses yeux étaient noirs et vitreux ; à croire qu'il pouvait entendre mes pensées, qu'il savait ce que je voulais dire. Pendant que je regardais la Femme-Soleil qui éloignait Riv de moi, j'ai senti un picotement dans mes orteils, dans mes semelles, dans mes jambes, dans mes fesses et jusqu'à mon dos, et alors un feu a éclaté dans mes os et il m'a léché les côtes, c'était une sensation libre, puissante et libre, comme une voix qui s'échappe d'une gorge, une note qui hurlait en moi, et c'est là que j'ai su que j'allais m'enfuir.

J'ai commencé à comprendre ce que c'était chez moi quand Riv et moi on dormait l'un à côté de l'autre et que Riv me racontait des histoires dans le noir. Une fois, River m'a parlé de l'océan. Il a dit, *Y a plein d'eau là d'où je viens. Elle descend du nord par les rivières. Elle s'accumule dans le bayou. Elle se précipite vers l'océan, et l'océan il va plus loin que tout ce que tu peux voir. Il change de couleur*, il a dit, *pareil qu'un petit lézard. Des fois bleu tempête. Des fois gris froid. Argent au petit matin. Quand tu vois ça, tu sais que Dieu existe*, il m'a dit pendant que les autres bandits toussaient et remuaient. *Un jour, quand toi et moi on sera sortis, tu viendras peut-être le voir.*

Kayla a une main autour du cou de Jojo, il passe un bras sur son dos et je me demande s'ils rêvent de la même chose. Je me demande s'ils rêvent de chez eux : des arbres envahis par la jungle, qui supportent le poids du ciel. Des ruisseaux qui mènent à des rivières qui mènent à la mer. Je me demande si ce qui m'empêchait de quitter Parchman avant l'arrivée de Jojo c'était que j'y étais un peu chez moi : Parchman était aussi horrible et formateur que la chaîne en métal des chiens, qui les fait aboyer comme des dingues, courir en rond et creuser jusqu'aux racines de l'herbe, massacrer des animaux plus petits, tuer tout ce qu'ils peuvent attraper de vivant.

Le jour où Jojo est venu à Parchman, je me suis réveillé en entendant chuchoter le serpent blanc, il s'était construit un nid sous la

terre avec moi histoire de pouvoir me parler à l'oreille. De pouvoir s'enrouler près de ma tête dans le noir et murmurer, *Si tu t'envolais, je pourrais te guider au-dessus des eaux vers un autre monde. Cet endroit te garde. Cet endroit t'égare. Conserve l'écaille, même si tu n'arrives pas à voler. Va au sud, va voir River, va voir la face des eaux. Il te montrera. Va au sud.* Il s'est enroulé autour de mon cou et il m'a fait peur pour que je me lève et que je quitte la terre, que je suive l'odeur du sang de Riv, aussi entêtante que le parfum du muguet en fleur. Quand j'ai vu Jojo et Kayla dans le parking, le serpent s'est changé en oiseau sur mon épaule et il s'est envolé sur une vague de vent, il a filé au sud, une migration solitaire. Tandis que Kayla gémit dans son sommeil et que Jojo lui caresse le dos pour la rassurer, une ombre glisse sur eux. Haut dans le ciel plane l'oiseau à écailles, qui brille d'une lumière noire.

Je vais suivre, je dis. J'espère qu'il m'entend. Je dis, Je rentre chez moi.

Leonie

QUAND ON A COMMENCÉ à sortir ensemble, pendant un mois, Michael et moi on a passé toutes les nuits sur la jetée dans le bayou, à s'embrasser, son visage contre le mien, sa peau douce, et le vent entrain par les vitres ouvertes, tendre et iodé. Un mois à rouler au hasard en évitant sa maison dans le Kill et à me faire déposer chez moi une heure avant le lever du soleil. C'est au cours d'une de ces nuits que j'ai plongé de la falaise dans la rivière. J'ai pris mon élan pour sauter plus loin que les rochers ; j'ai atterri dans le cœur en plumes noires de l'eau et j'ai touché le fond, où le sable ressemble davantage à de la vase et où les arbres tombés se décomposent, leur centre mou et visqueux. Je ne suis pas remontée ; la chute et la gifle de l'eau avaient engourdi mes bras et mes jambes, je ne les sentais plus. Je me suis laissé porter. La remontée a été longue : centimètre par centimètre jusqu'à la lumière de lait. Je m'en rappelle nettement parce que je n'ai jamais recommencé, cette ascension paralysée m'avait terrorisée. J'ai la même sensation quand je me réveille avec la tête sur les cuisses de Michael, ses doigts dans mes cheveux, le ronflement de la voiture, la lumière qui pénètre en biais. C'est la sensation de se hisser hors d'un endroit sombre et profond. Je me redresse un peu, je mets mon front sur la cuisse de Michael et je pousse un gémissement.

« Salut. » J'entends le sourire dans sa voix ; les mots sont plus aigus, plus minces. Je suis trop près de son entrejambe.

« Salut », je dis, et je me redresse encore un peu. Arrivée en position assise, je me sens bizarre. Comme si tous les os de ma colonne, toutes les articulations, avaient été culbutés et reconstruits de traviole.

« Comment tu te sens ?

— Quoi ? »

Michael repousse les cheveux que j'ai sur le visage et je ferme les yeux au contact de ses doigts. Ma gorge me brûle. Michael regarde

dans le rétroviseur, et ensuite il m'attire pour que ma tête se pose sur son épaule, ses lèvres contre mon oreille.

« On a été contrôlés par les flics, tu te rappelles ? T'as avalé le truc d'Al parce qu'on avait pas le temps de le balancer. Y avait trop de bordel par terre. Tu devrais faire le ménage dans ta caisse, Leonie. » Sa manière de le dire, on croirait Maman.

« Je sais, Michael. Et après ?

— Je t'ai acheté du lait et du charbon dans une station-service. T'as gerbé. »

Je déglutis, la racine de ma langue est douloureuse.

« J'ai mal à la bouche.

— T'as beaucoup vomi. »

À l'extérieur de la voiture, le monde est un brouillard vert et tremblant, la couleur des yeux de Michael, des arbres qui explosent de vie au printemps. Le souvenir qui m'a aidée à sortir du noir, le souvenir du saut depuis la falaise, c'est un vert qui bourdonne, mais il n'y a rien de tout ça en moi. Seulement des branches de chêne d'eau, sèches et moussues, calcinées, en braises. Je ne me sens pas bien.

Même les pins, avec leur éternel vert feutré, me paraissent plus vifs. Au travers, je vois que le soleil va bientôt se coucher.

« Réveille-moi. »

Je m'allonge dans les cendres et je dors.

Quand je rouvre les yeux, Michael a baissé toutes les vitres. J'ai l'impression d'avoir rêvé des heures, rêvé que je dérivais sur un canot dégonflé au milieu de l'infinité du golfe du Mexique, loin au large où les poissons sont plus grands que les hommes. Je ne suis pas seule dans le canot, Jojo, Michael et Michaela sont là aussi et on se tient épaule contre épaule. Mais le canot doit être percé, il se dégonfle. On coule tous et des raies manta glissent au-dessous de nous, des requins nous bousculent. J'essaye que personne ne soit mouillé, et en même temps je lutte pour nous garder à flot. Je plonge sous les vagues et je pousse Jojo vers le haut pour qu'il soit hors de l'eau et puisse respirer, mais alors Kayla coule et je la remonte, et puis Michael coule et je le remonte à l'air libre et ensuite je coule et je me débats, mais ils n'arrêtent pas de sombrer : ils veulent couler comme des pierres. Je les propulse vers la surface, vers le ciel fracturé, pour qu'ils vivent, mais ils me glissent entre les mains. C'est tellement réel que je sens leurs vêtements trempés contre mes paumes. Je suis en train de les trahir. On se noie tous les quatre.

« Ça va mieux ? » demande Michael.

Le ciel a rosi et tout le monde a l'air claqué, même Misty, qui s'est endormie écrasée contre la fenêtre, les cheveux sur le front, l'arête du nez et la joue : un foulard jaune.

« Je crois », je dis.

Et à part le rêve, c'est la vérité. Ce rêve ne me quitte pas, c'est un bleu dans ma mémoire, il fait mal quand je le touche. Je me retourne pour jeter un œil à Michaela. Son tee-shirt, froid et humide, est collé à son petit corps chaud.

« On pourrait déposer les gosses. Aller se chercher un truc à bouffer avant de rentrer à la maison.

— À la maison ?

— Chez ta mère et ton père », dit Michael.

Je savais que c'était là qu'on allait, on n'avait nulle part ailleurs où aller. Pas dans le Kill, chez ses parents qui n'ont jamais vu leurs petits-enfants de leurs propres yeux. On ne peut pas aller où on n'est pas les bienvenus. Mais je m'imaginais sûrement un appartement. Quand on sera remontés en selle on y viendra, mais ça m'obnubile au point que, quand je pensais à rentrer chez nous, je ne voyais que ça. Je nous imaginais nous installer dans une des grandes villes du golfe, dans une de ces résidences à trois étages reliés par des escaliers en métal et en béton. On aurait des pièces avec de la moquette et des murs blanchis à la chaux, notre petite famille aurait de l'espace, de l'intimité et du calme.

« Ouais, je dis.

— Et donc, t'en penses quoi ? »

Michaela donne des coups de pied dans mon dossier. Elle a les cheveux collés au crâne et elle mâchouille un bâtonnet de sucette en carton qui se décompose en petits bouts qui se coincent dans les coins de ses lèvres. Je lui souris, j'attends qu'elle me sourie, mais non. Elle tape, elle montre les dents, mais pas de sourire.

« Michaela, arrête de mettre des coups de pied dans le siège de Maman.

— Ony », elle dit, et elle suce son bâtonnet et lève les deux mains en l'air. Jojo se détourne de la fenêtre, regarde les pieds de Michaela et fronce les sourcils. « Ony ! elle crie.

— Elle dit ton nom, fait Michael.

— Ony », dit Michaela, et je repars un instant dans mon rêve, je sens mes paumes sous son dos brûlant et mouillé qui glisse, qui glisse.

« Ouais, je dis à Michael. On les dépose. »

Michael quitte une route étroite et bordée d'arbres pour une autre identique, l'eau goutte des feuilles et dessine des points sur le pare-brise, les branches forment une carte qui m'indique qu'on est à Bois. Deux personnes discutent au loin, et sous un tunnel de vert je vois un homme, petit et musclé, qui traîne un chien au bout d'une chaîne. À côté de lui, une petite femme maigre avec un nuage de mèches noires et crépues qui bougent comme un kaléidoscope de papillons. Je les reconnais seulement en arrivant à leur hauteur. Skeetah et Eschelle, un frère et une sœur du quartier. Ils marchent au même rythme, par

petits bonds. Esch dit quelque chose, Skeetah rit. On les dépasse et le crépuscule obscurcit la route.

Michaela donne un nouveau coup de pied, alors je me retourne et je lui claque la jambe si fort que ma paume me pique. La jalousie se mélange à la colère. Cette fille : trop chanceuse. Elle a tous ses frères.

On dirait que la maison s'est affaissée. Que le toit s'écroule. Jojo paraît plus grand qu'à notre départ quand je le vois secouer la poignée de la porte et disparaître dans le noir de l'entrée. Il revient vite à la voiture, mais il fait sombre et je ne distingue plus son visage. Même quand il se penche à la fenêtre et que Michael allume le plafonnier, il reste couvert par un voile noir.

« Ils sont pas là, il dit.

— Papa et Maman ? je demande.

— Oui.

— Ils ont pas laissé de mot ? »

Jojo fait non de la tête.

« Monte dans la voiture, dit Michael.

— Quoi ? » je fais. Je suis crevée, j'ai l'impression qu'on m'a foutu une serviette mouillée sur le cerveau, qui étouffe mes pensées.

« On peut les attendre ici. » Jojo se redresse.

« Monte dans la voiture », dit Michael.

Jojo pince les lèvres et grimpe à l'arrière. Michaela a recommencé à planquer son visage dans son cou, et elle entortille un doigt dans une mèche de Jojo. Michael recule sur la rue déserte.

« Où on va ? demande Jojo.

— Voir tes grands-parents. »

Mon cœur est un écureuil pris dans un collet. Le duvet de mes bras se hérisse et frémit. Je vois le père de Michael, gros et suant, son fusil en équilibre instable sur sa tondeuse, le moteur qui râle et grince parce qu'il traverse sa pelouse aussi vite qu'il peut pour essayer d'atteindre ma voiture, de m'atteindre moi. Je vois mes mains, noires et fines, sur le volant. Je vois les mains de Given, aussi fines que les miennes mais calleuses par endroits à cause de la corde de l'arc.

« Pourquoi maintenant ? je demande.

— Je suis rentré, dit Michael. Tu sais qu'ils ne sont jamais venus à Parchman.

— Parce qu'ils s'en foutaient, je réponds même si je sais que c'est faux.

— Non. Mais ils savent pas le montrer.

— C'est à cause de moi. Et des gosses. »

C'est un vieux sujet de dispute. Michael tente quelque chose de nouveau.

« En plus, Jojo a treize ans. Il est temps.

— Il a treize ans et ils s'en tapent de les voir lui et Michaela », je

dis.

Michael fait comme s'il n'avait rien entendu et prend la route du nord. Il fait plus frais dans le Kill, vu qu'il y a encore moins de maisons et davantage de terre noire assoupie sous l'ombre grandissante.

« Peut-être qu'ils vont nous surprendre, Leonie », dit Michael.

J'ai un goût de vomi dans la bouche.

« Bébé ? Mon cœur ?

— Non. »

Michael se range sur le bas-côté. Les criquets se déchaînent.

« S'il te plaît », dit Michael. Il me caresse le bas du cou. J'ai envie de m'esquiver par la fenêtre et de fuir, de disparaître.

« Non.

— Bébé, c'est eux qui m'ont fait. Et nous on a fait les gosses. Ils comprendront quand ils verront Jojo et Michaela », dit Michael. Je sens que mes épaules commencent à retomber, à se détendre.

« Tu leur as dit quoi ? » je demande.

Michael regarde les insectes qui passent devant le pare-brise comme des libellules au-dessus d'une eau dure.

« Je leur ai dit qu'il était temps, répond Michael. Que s'ils m'aiment, alors ils doivent les aimer aussi parce que c'est un bout de moi. » Là il me regarde, ses yeux sont marron dans la lumière qui s'éteint, ses cheveux noirs : un étranger à la place du conducteur. « Pareil pour toi », il dit.

Je repousse sa main, je frotte là où il me touchait comme si un moustique m'avait piquée.

« C'est bon », je dis, et Michael reprend la route du Kill.

« Kayla a faim, dit Jojo.

— Chip ! » dit Michaela. Dehors, c'est le crépuscule sur le monde, les champs et les arbres sont noirs d'encre. Je remonte ma vitre, elle est fendue. J'ai réveillé Misty quand on s'est arrêtés sur les graviers de son allée, elle a attrapé son sac à ses pieds et elle s'est extirpée de la voiture avec un sarcastique *Bon, eh ben c'était sympa*. Elle va me détester pendant un jour ou deux, mais une fois qu'elle aura fait une lessive et que l'odeur de vomi lui sera sortie du nez, elle m'appellera. Je l'ai deviné à sa manière de se pencher à ma fenêtre après avoir claqué sa portière, de fusiller Michael du regard et de dire *Bonne chance*. Quand je tends le bras pour fermer la vitre contre laquelle Misty dormait, Jojo regarde par terre comme s'il avait perdu quelque chose.

« Tu as trouvé quelque chose à manger ?

— Non, il dit.

— On va chez tes grands-parents, dit Michael.

— Chip, dit Michaela.

— Tu vas bientôt manger, Michaela, je dis. Jojo, passe-la-moi. »

Jojo la détache et la pousse vers moi. Ses cheveux sont tout emmêlés à l'arrière, ses boucles ont crêpé à force de frotter contre son siège bébé. Je les retape en essayant de les faire bouffer sur le dessus, mais elle gigote et réclame encore une chips. Je cherche dans mon sac. Il n'y a rien au fond, à part de la monnaie et un bonbon à la menthe qui vient du bar. Je le déballe et je le lui donne, elle le suçote et se calme. La voiture sent la menthe et l'odeur de ses cheveux, douce et sucrée. Michael ralentit en franchissant une voie ferrée, et à ce moment-là un cochon sauvage à grandes défenses, gros comme deux hommes et couvert de poil noir, déboule des bois et traverse la route à toute allure, le pas aussi léger que celui d'un enfant. Michael fait un petit écart, et je serre Kayla mais je n'arrive pas à la retenir, elle décolle et se cogne la tête contre le tableau de bord. Michael s'arrête sur le bord de la route. Michaela rebondit et glisse à mes pieds, sans un bruit.

« Michaela ! » Je la prends par les aisselles et je la soulève, je vois une bosse violette qui suinte du rouge sur son front. Elle est vivante, elle a les yeux ouverts et elle va pleurer dans une seconde, sa respiration bégaye dans sa gorge. Elle braille.

« Kayla ! dit Jojo.

— Jojo ! » Michaela me repousse, elle veut retourner avec Jojo. La lumière des phares s'évanouit dans l'obscurité, de même que le cochon monstrueux, et d'un coup je me sens désossée, flasque, une méduse, je n'ai plus la force de me battre contre Michaela.

« Chhht », je fais, et même si ma bouche essaye de la rassurer, je la tends vers l'arrière et les bras de Jojo. Il lui tapote le dos et elle passe les bras autour de son cou. On se regarde Michael et moi, je suis contrariée. On tourne la tête vers la route, vers la brume qui nous bouche la vue.

« Attache-la, Jojo. » Je le dis sans me retourner parce que je ne veux pas voir son visage, de peur de retrouver la dureté de Papa dans son expression : le jugement. Ou, pire, le doux tremblement compatissant de Maman.

« T'es sûre ? » Michael est secoué, je le vois : il serre le volant puis le lâche, serre et lâche, comme pour tester ses réflexes, évaluer l'engourdissement de ses doigts. Un insecte grésille et percute le pare-brise, ivre de lumière. Et ensuite un deuxième.

« T'as envie d'y aller, je dis.

— Ouais.

— Alors on y va. »

Il n'y a pas de radio, pas de conversation. Rien que le ronronnement du moteur et des pneus, le gravier écrasé, les assemblées de grenouilles qui sifflent et coassent dans les étangs des

bois et les mares circulaires creusées dans les jardins. La maison des parents de Michael est différente dans le noir, et il y a tant d'années que je n'y suis pas venue la nuit que j'en garde un souvenir flou, même alors que je l'ai devant les yeux : une longue allée droite en gravier, jaune sous la lune, qui coupe les champs jusqu'à la maison ; le gravier scintille, persistance lumineuse d'un feu de Bengale dans l'air nocturne. Deux fenêtres sont éclairées, une à chaque bout. Michael éteint les phares, de sorte que la voiture glisse et crisse dans l'allée, le roulement des cailloux sous les pneus comme autant de petites explosions. On se gare près du pick-up de Big Joseph et d'une caisse à savon bleue au capot trapu. Un rosaire pendouille au rétroviseur intérieur. J'ouvre doucement ma portière et d'un coup j'ai une atroce envie de pisser. Je ne veux pas être ici. Michael me tend la main et je veux remonter en voiture, claquer la portière et partir avec les gosses, qui sont encore assis à l'arrière. Un chien aboie au loin.

« Viens, dit Michael.

— On y va », je dis à Jojo. Il sort de la voiture et se dresse dans le noir. Il est aussi grand que moi, peut-être même un peu plus, et je l'imagine aussi grand que Papa dans deux ou trois ans. Il soulève Michaela et la tient contre sa poitrine : son dos à elle est son bouclier à lui. Michaela se touche le front, constellé de sang noir, et elle pose des questions à Jojo.

« Mamie ? elle demande. Papy ? Mamie ? Papy ?

— Non, dit Jojo. C'est d'autres gens. »

Il ne lui dit pas qui et j'ai envie de lui répondre, envie d'être sa mère, envie de dire, *Ton autre grand-mère et ton autre grand-père, ton autre famille, ton autre Mamie et ton autre Papy*. Mais je ne sais pas comment le formuler, comment expliquer, alors je me tais et je laisse Michael répondre. Sauf que lui non plus n'a rien à lui offrir : il grimpe les marches en bois du porche, ouvre la moustiquaire et toque, deux coups assurés, aussi francs que les sabots d'un cheval sur le bitume. Je le suis, et les pieds de Jojo ronronnent en traînant dans le gravier. Michael redescend les marches, fantôme blanc dans la nuit ; il me prend par la main ; il me tire près de lui devant la porte.

Michael frappe encore et j'entends du mouvement dans la maison, une démarche lourde qui frotte sur le tapis, pèse sur le plancher, le fait grincer. Jojo aussi entend, et comme un animal il recule d'un pas vers la voiture.

« Viens, Jojo », dit Michael.

La porte s'ouvre, la lumière est si vive que je baisse les yeux, la main de Michael est en acier dans la mienne, serre tant que je suis certaine que mes doigts sont blanc et mauve, mais je le vois, je vois Big Joseph, en salopette et tee-shirt trop petit, barbe mitée, bras ronds, trop de tout dans cette explosion de jaune. Je recule. Michael

tire.

« Papa, il dit.

— Fils », dit Big Joseph. C'est seulement la deuxième fois que je l'entends parler, et l'aigu de sa voix me surprend, tranche avec son corps, ancré, bas, proche de la terre. La première fois c'était au tribunal, mais à l'époque il n'était rien pour moi, seulement l'oncle du garçon qui avait buté mon frère.

« On est là », dit Michael. Il lève nos mains emboîtées. Big Joseph s'incline, un vieux chêne par mauvais vent, mais il ne bouge pas, ne s'écarte pas, ne dit pas, *Entrez*. Derrière nous dans le noir, Michaela pleure.

« Manger, elle dit. Manger, Jojo ! »

Il y a des pas. Moins lourds que ceux de Big Joseph mais robustes et réguliers, et j'ai beau savoir que c'est sa mère, que c'est Maggie, je tressaille en entendant sa voix de fumeuse : grave et rocailleuse. Elle ouvre la porte en grand et elle ressemble à un lapin : sa robe de chambre une fourrure crème, ses pantoufles des pattes blanches. Je l'ai vue deux fois à l'extérieur, je sais que, au-dessous, son corps aussi est lapin : bras et jambes fins, ventre en petit ballon.

« Jojo, fromage ! crie Michaela.

— Joseph, tu as entendu la petite », elle dit. Un tic tord son visage, et puis ça passe. Ses cheveux forment un casque rouge, ses yeux sont d'un noir insondable. « C'est l'heure du dîner.

— On a déjà mangé », râle Big Joseph.

Michaela chouine.

« Pas elle, dit Maggie.

— Tu sais qu'ils sont pas les bienvenus ici.

— Joseph ! » dit Maggie, et elle le fusille du regard et lui pousse l'épaule.

Big Joseph fait un bruit de gorge et recommence à se balancer, mais alors je me rends compte que c'est Maggie le vent qui souffle. Big Joseph me mate comme s'il regrettait de ne pas avoir son arme sur les genoux, mais il libère le passage. Ils en ont parlé : je le devine à la manière qu'a Maggie de prononcer son prénom, celle des femmes qui vivent avec un homme depuis longtemps, qui l'aiment depuis longtemps. Je n'ai pas besoin de plus. Je sais qu'ils ont parlé de moi, de Jojo et de Michaela. Maggie ouvre la moustiquaire. Elle ne dit ni *entrez* ni *bienvenue*, elle se tient là, de côté. En passant devant elle je sens son odeur de crème, de savon et de fumée, mais pas une fumée de cigarette : des feuilles de chêne tombées et brûlées. Elle a le visage de Michael. J'ai un mouvement de surprise, ça me fait bizarre de voir ce visage sur une femme : la mâchoire étroite, le nez fort, mais les yeux ne collent pas, ces deux billes vert dur. Une fois entrés, on reste agglutinés à bonne distance des meubles : un troupeau inquiet. Big

Joseph et Maggie sont côte à côte, ils se touchent sans se toucher. Elle est plus grande qu'en photo, lui plus petit.

« Tu comptes faire les présentations ? » En disant ça Maggie regarde Michael, qui hoche la tête, à peine : un clin de geste.

« Oui, madame. Là c'est... »

— Jojo », dit Jojo. Il brandit Michaela. « Kayla. » Les beaux yeux verts de Michaela sont tournés vers Maggie, et là je me rends compte que ce sont les mêmes, je presse la main de Michael, mes enfants deviennent des étrangers. Michaela est un bébé pot de colle et doré, elle penche la tête et ses yeux clairs et francs sont aussi impitoyables que ceux d'un adulte. Ensuite Jojo, aussi grand que Michael, presque aussi grand que Big Joseph, se replie, l'axe de son dos pareil à un poteau métallique. Jamais il n'a autant ressemblé à Papa.

« Enchantée », dit Maggie, mais sans sourire.

Jojo ne la salue même pas du menton. Il la regarde et il transfère Michaela sur son autre hanche. Big Joseph secoue la tête.

« Je suis ta grand-mère », elle dit.

Il y a une grande pendule au mur de la cuisine, l'aiguille des minutes avance et le bruit résonne dans le silence gêné, si lourd que je commence à compter les secondes. Mes doigts serrent encore et encore ceux de Michael qui se ramollissent tandis qu'il regarde sa mère puis son père, les sourcils froncés. Jojo hausse les épaules, Michaela fourre deux doigts dans sa bouche et les suce. La maison sent le détergent parfum citron et les patates sautées.

Big Joseph s'écroule dans un fauteuil qu'il tourne brusquement vers la télé.

« Je savais qu'ils seraient mal élevés, il dit.

— Papa, dit Michael.

— Disent même pas bonjour à ta mère.

— Ils sont timides, dit Michael.

— Ce n'est pas grave », dit Maggie. Elle mange ses mots.

Je dois m'armer de patience. Un feu dans ma poitrine lèche mes seins. J'ai une pierre dans l'estomac, au cœur du feu. Je serre les jambes. Je ne sais pas si j'ai envie de vomir ou de pisser.

« Dites bonjour », je croasse.

Jojo me regarde : révolté. Bouche renfrognée ; paupières presque fermées. Il fait sauter Michaela dans ses bras et recule vers la porte. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Michaela me regarde, l'air de ne pas avoir entendu ; on croirait qu'elle est sourde.

« À quoi tu t'attendais avec une mère pareille, Maggie ?

— Joseph », dit Maggie.

Je pourrais tout vomir. Tout expulser : nourriture, bile, estomac, intestins et œsophage, organes, os et muscles, jusqu'à ce qu'il ne reste que la peau. Peut-être que là elle se retournerait et alors je ne serais

plus rien. Ni cette peau, ni ce corps. Michael marcherait sur mon cœur pour le faire cesser de battre. Tout réduire en cendres.

« Mais bon Dieu, ces gosses, c'est à moitié elle. Et aussi le petit, là, Riv. Pas un bon sang. Peau de merde. » Sa voix finit tellement haut dans les aigus que j'ai du mal à l'entendre par-dessus la télé, par-dessus l'enthousiasme d'une pub pour une voiture au prix miraculeusement réduit. Maggie ne moufte pas. Elle se tord les mains, et d'un coup je la hais parce qu'elle peut encore marcher et pas Maman. Et ensuite je hais Joseph parce qu'il a traité mon père de petit. Je me demande ce qu'il sait de lui, s'il pourrait regarder Papa, regarder tous les traits de son visage, tous les pas qu'il fait, tous les mots qui sortent de sa bouche, et y voir autre chose qu'un homme. Papa a au moins vingt ans de plus que Big Joseph ; il était adulte quand Big Joseph chiait dans ses couches. Alors comment est-ce que Big Joseph peut regarder Papa, voir à quel point il est de marbre, comme s'il avait absorbé toute la dureté du monde et qu'elle l'avait calcifié centimètre par centimètre jusqu'à le changer en arbre pétrifié, et trouver autre chose qu'un homme ? Papa le démolirait. Et dans ma tête je vois Big Joseph campé au-dessus de Given, qui le prend de haut comme un animal écrasé, ignorant sa perfection : le long bras qui bandait l'arc, le front haut sur les yeux morts.

« Putain, Papa ! » dit Michael.

Aussi vite qu'il s'était assis, Big Joseph est debout et avance sur nous, visant Michael.

« Je t'ai dit qu'ils ont rien à faire ici. Je t'ai dit de jamais coucher avec une pute nègre ! »

Michael met un coup de boule à Big Joseph. Le choc résonne dans l'air, du sang jaillit du nez de Big Joseph, et ensuite ils sont par terre tous les deux mais Michael ne cogne pas. Ils se poussent, chacun essayant de clouer l'autre au sol, roulant comme des enfants. Ils respirent fort. Ils transpirent. Ils pleurent peut-être. Michael répète en boucle : *Papa, merde, Papa, merde*, et Big Joseph ne dit rien mais il feule et ça ressemble à des sanglots.

« Assez ! crie Maggie. Ça suffit ! » Et après ça elle détale et je n'arrive pas à croire qu'elle va les laisser se battre dans la cuisine, mais elle revient avec un balai, elle frappe sur les épaules de Michael parce que c'est lui qui a pris le dessus et elle hurle, *Debout ! Debout !* J'ai toujours la nausée, j'ai froid et je me sens trop petite pour tout ça ; j'ai envie d'attraper Jojo par la main et de les sortir de cette maison en laissant les autres se battre. Mais j'ai aussi envie d'éclater de rire parce que tout ça c'est ridicule, et je tourne la tête vers mon fils, persuadée qu'il sourit, qu'il voit comme c'est débile, mais il ne regarde pas la mêlée. C'est moi qu'il regarde, avec une lueur que je n'ai encore jamais vue. Il me regarde comme si j'étais un mocassin d'eau et que je

venais de le mordre, de plonger mes crochets dans l'os de sa cheville qui commence à enfler. Comme s'il allait poser le pied sur ma tête, m'écraser le crâne, me réduire en boue rouge pour qu'il ne reste de moi que des os, de la peau et des plaies où pénètre la glaise. Comme s'il n'était pas mon enfant. Michaela escalade son frère, elle grimpe, elle grimpe et elle finit presque assise sur son épaule, alors je me lance. Je chope Jojo par la main même si je m'attends à moitié à ce qu'il la reprenne, et je le traîne vers la porte.

« J'ai été ravie de vous rencontrer », je dis, et ça sort strident et ridicule, pendant que les hommes continuent à se battre et Maggie à taper du balai. Maintenant c'est Big Joseph qui est au-dessus, il étrangle Michael, et malgré mon envie de retourner l'aider je me retiens. J'ouvre la porte et je tire Jojo et Michaela. Je lance un coup d'œil dans mon dos et je vois Michael qui envoie son poing dans la gorge de son père. Enfin, on est dehors et le ciel du Kill est immense, dégagé et froid, rempli d'étoiles, et on descend les marches du porche et on arrive à la voiture, grelottants, on écoute le bruit des coups dans la maison. Un choc, et une lumière s'éteint.

« Montez, je dis, et Jojo s'installe à l'arrière avec Michaela.

— Merde, dit Michaela, et ça ressemble à *merte*.

— Pas de gros mots », je dis. On reste assis dans le noir, les premiers criquets et grillons sortent de leur trou, on les écoute triller, protester contre l'air froid, les étoiles insensibles, et on attend.

Des minutes s'écoulaient. Ou bien des heures. Ça pourrait aussi être des jours et si ça se trouve on a dormi pendant que le soleil se levait et se couchait et on s'est réveillés la nuit, encore et encore, pendant qu'ils continuent à rouler et à casser des choses dans la maison. Père et fils. Et soudain Michael et sa mère apparaissent à la porte, Michael transperce la moustiquaire d'un coup de pied, Maggie se précipite derrière lui, l'attrape par les épaules. Le tourne vers elle. L'engueule, lui parle, puis murmure. Michael se penche sur sa mère essoufflée, se retrouve courbé sur elle, la tête sur son épaule, et elle lui caresse le dos comme à un bébé. Sa robe de chambre noircit aux endroits où elle le frôle : le tissu éponge le sang. Michael pleure. Les insectes se taisent.

« On aurait dû s'en aller, chuchote Jojo.

— La ferme, je dis.

— Kayla a faim », dit Jojo.

Je devrais partir. Le laisser dans sa famille. Rentrer avec ma fille, la nourrir, lui remplir l'estomac, calmer son chagrin. Mais je ne le fais pas. Je ne peux pas. Maggie tire la porte, disparaît à l'intérieur, et je crois que Michael va venir vers la voiture mais je me trompe. Il croise les bras, les pose sur la balustrade du porche et attend, tassé là. Sa mère ressort, manque de le heurter et lui donne un sac de courses en

papier, le prend dans ses bras et lui parle encore, à chaque mot elle lui tape le dos avec le plat de la main. Il est redevenu bébé, et on dirait qu'elle essaye de lui faire faire son rot. Je regarde mes genoux. Je regarde par ma fenêtre. Je regarde au loin la lisière des bois. Il y a le bruit d'une porte qui claque, ensuite un grincement, Michael ouvre la portière et se glisse sur le siège passager. Le vacarme des insectes se calme encore. Le sac se froisse.

« Ça va ? » je demande. C'est bête, mais bon, c'est ce que je dis.

« On y va », dit Michael.

La voiture démarre avec un hoquet. Je conduis lentement dans l'allée, je slalome entre les flaques de boue, les insectes détalent devant nous. Quand je débouche sur la rue, la maison est plongée dans l'obscurité. Toutes fenêtres éteintes : le revêtement, les poutres et le verre de la façade aussi lisses et fixes qu'un visage fermé.

Papa est là quand je tourne dans l'allée. Assis sous le porche, immobile, comme la balancelle et les plantes en pot de chaque côté de la porte ; il a coupé la lumière et il est une obscurité dans l'obscurité, la seule chose qui le trahit c'est sa manière de donner vie à la flamme de son briquet avant de relâcher le bouton, de la laisser trembler, et de recommencer. Il fumait quand j'étais plus jeune. Des cigarettes qu'il roulait lui-même. Mais un jour, il m'a pincée derrière la remise alors que j'allumais le mégot d'une de ses clopes dans lequel il ne restait qu'un ongle de tabac ; d'une gifle il a fait sauter la clope et l'allumette et je ne l'ai plus vu fumer, je n'ai plus senti l'odeur du tabac sur lui. Le regard qu'il m'a lancé quand la clope a touché le sol. Écarquillé, déçu : peiné. Avant ça je ne me rappelle pas qu'il m'ait regardé de cette façon. J'avais onze ans, mes seins poussaient et à l'école mes copains fumaient déjà de l'herbe et pire encore, et je voulais au moins essayer les clopes, mais en me rappelant son visage, son air coupable et furieux à la fois, j'ai regretté d'avoir ramassé ce mégot, d'avoir volé cette allumette, de l'avoir craquée, de m'être planquée pour que Papa ne me voie pas.

Maintenant, quand Papa cogite mais ne veut pas qu'on sache qu'il cogite, qu'il se ronge les sangs, il fait ça. *Lumière, tremblement, lumière, tremblement*. Alors que dans le Kill c'était moi qui hésitais, ici c'est Michael, il reste en retrait, voûté, recroquevillé sur lui-même : un corniaud que je tiendrais au bout d'une laisse courte et râpée. Il essaye d'attraper Michaela pour la sortir, mais le temps qu'il contourne la voiture, Jojo est dehors et Michaela lui tapote le visage, ajoute *manger-manger* à chaque tape, et déjà ils marchent dans le noir vers Papa. Michael et moi on prend les sacs, et quand on arrive sous le porche Michaela s'extirpe des bras de Papa et Jojo la porte à l'intérieur. Ici, Papa est une tache sombre, le briquet révèle une seconde les tatouages sur ses bras puis ils disparaissent à nouveau.

Quand j'étais plus jeune, je m'approchais discrètement pendant qu'il faisait la sieste sur le canapé, je respirais son souffle, ça sentait le tabac et la menthe et le musc, et je dessinais ses tatouages avec mon index, sans le toucher, juste en suivant le contour des dessins : un bateau ; une femme qui ressemblait à Maman, vêtue de nuages et tenant dans la main des flèches et une branche de pin ; et enfin deux grues : une pour moi et une pour Given. Celle de Given est en vol, ses pattes effleurent les herbes du marais, tandis que la mienne a le bec dans la boue. Quand j'avais cinq ans, Papa m'a montré la mienne et il a dit, *Celle-là, je l'ai fait faire pour toi : quand on voit une grue ça porte chance, ça veut dire que tout est en équilibre, qu'il pleut bien et qu'il y a du poisson et que ça frétille sous la vase, que l'herbe du bayou sera bientôt verte. C'est un symbole de vie.* La lumière tremble, l'obscurité les efface. Papa ouvre la bouche et je vois ses dents.

« Ta mère se demandait où tu étais.

— Monsieur », dit Michael. Je sens les mots autant que je les entends ; une bouffée d'air chaud qui me caresse l'épaule.

« Michael », dit Papa. Il se racle la gorge. « J'imagine que ça fait du bien de rentrer.

— Oui, monsieur.

— Ta mère... » La voix de Papa se brise.

« On va prendre un appart, le coupe Michael. Bientôt. »

Papa allume son briquet et son visage est illuminé. Il a les sourcils froncés, et ensuite la flamme meurt.

La nuit est noire comme la campagne.

« Ça peut attendre demain. » Papa se lève. « Leonie, va voir ta mère. »

Maman est dans son lit, le visage vers le mur, sa poitrine ne bouge pas, sous les deux cuillères de ses clavicules les os sont durs et proches de la peau : une grille rouillée sur le foyer d'un barbecue. Ses bras sont tout en os, la couche de maigre muscle et de peau glisse et s'accumule à des endroits bizarres : trop loin du coude, trop près du milieu de sa gorge. Elle déglutit, et alors je me sens inondée de soulagement, je comprends que je guettais sa respiration, ses mouvements, si elle était encore là. C'est une courte pluie sur une terre desséchée.

« Maman ? »

Sa tête tourne d'un centimètre, puis d'un autre, et enfin elle me regarde, les yeux trop vivants dans son visage. La douleur étincelle dans ses iris noirs, plane sur le blanc comme une fumée. La dernière chose qui brille alors que le reste se ternit.

« De l'eau ? » elle demande. C'est un murmure rêche, presque recouvert par le tapage des insectes nocturnes qui entre par la fenêtre.

Je lève le gobelet et la paille que Papa lui a laissés près du lit.

J'aurais dû rester ici.

« Michael est là », je dis.

Elle expulse la paille de sa bouche et elle avale. Allonge la tête. Ses mains retroussées sur la mince couverture blanche, des mains d'invalides.

« C'est le moment.

— Comment ? » je dis.

Elle se racle la gorge, mais ça ne rend pas ses marmonnements plus faciles à comprendre : des ourlets trop longs qui traînent par terre.

« C'est le moment.

— Le moment de quoi, Maman ?

— Que je m'en aille.

— Qu'est-ce que tu racontes ? »

Je pose le gobelet sur le bord de la table de nuit.

« J'ai mal. » Elle cligne des yeux comme pour grimacer, mais c'est autre chose. « Si je reste trop dans ce lit, ça va me brûler le cœur.

— Maman ?

— J'ai fait tout ce que je pouvais. Toutes les décoctions et tous les remèdes. Je me suis ouverte au *mystère**. Pour saint Jude, pour Marie Laveau, pour Loko. Mais ils ne peuvent pas entrer. Le corps les empêche. »

Ses doigts exhibent toutes les cicatrices : couteaux qui dérapent, plats qui cassent, kilos de linge. Si je porte sa main à mon nez et si je renifle, est-ce que je sentirai l'odeur des offrandes qu'elle a placées sur son autel au fil des ans pour soigner : chapelets de piments, pommes de terre, ignames, massettes, muguet, herbe à aiguilles, gaillet gratteron, gombo. Dans ses mains tout le vert de la terre. Mais quand je renifle ses paumes en papier de verre, je sens une odeur de paille battue et délavée par le soleil d'hiver. Morte. Elle serre, et c'est pitoyable. Quand j'étais petite, elle me lavait les cheveux en me massant le crâne, grattait avec ses ongles pendant que j'étais assise dans la baignoire, le menton dans les genoux. J'ai envie de pleurer. Je ne sais pas ce qu'elle me dit.

« Il m'en reste un, elle dit.

— Un quoi ?

— Le dernier *mystère*. *Maman Brigitte**. Laisse-la entrer en moi. S'emparer de moi. C'est la mère de tous les morts. La juge. Si elle vient, peut-être qu'elle m'emmènera.

— Il n'y en a pas un autre ? Et celui qui guérit ? je demande.

— Je ne t'ai pas appris assez. Tu ne saurais pas les apaiser.

— Je pourrais essayer. » Les mots restent en suspension comme une ligne de pêche distendue, terminée par un hameçon auquel rien ne veut mordre. Les insectes s'appellent, se draguent, se menacent et chantent, et je n'y comprends rien. Maman me regarde, et l'espoir luit

le temps d'un clin d'œil, aussi lointain et éclatant qu'une lune pleine.

« Non, elle dit. Tu ne sais pas. Tu n'as jamais rencontré le *mystère**. Quand ils te regardent, ils voient un bébé. »

Je récupère ma main et elle reste immobile, les yeux trop humides, trop grands. Les paupières qui palpitent. Elle ne cille jamais.

« Tu peux cueillir à ma place. Il me faut des pierres. Du cimetière. Assez pour faire un tas. Et du coton. »

Je veux sortir de cette chambre. Prendre la porte. Marcher droit vers le bayou, vers l'eau, poser le pied dessus, miroir scintillant sous mes semelles, et marcher jusqu'à disparaître derrière l'horizon.

« De la semoule de maïs. Et du rhum.

— Alors ça y est ? Tu vas partir ? Dès que tu auras cherché cet esprit ? Comme ça ? »

Ma voix casse : mon visage est mouillé.

« Papa peut pas le faire ? je demande.

— C'est toi mon bébé. » Sa respiration pèse, la grille se fissure et tombe, inerte et rouillée. « J'ai tiré le voile pour que tu puisses avancer dans cette vie, et pareillement tu vas m'aider à le tirer pour que je puisse avancer dans la suivante.

— Maman, non...

— Aide-moi à me préparer. » Là elle a un soupir humide, j'avance la main pour lui essuyer le visage et la peau en dessous des larmes est chaude, trempée et vivante de sel et d'eau et de sang. « Je ne veux pas être un souffle vide. Une amertume dans la moelle de mes os. Je ne veux pas de ça, Leonie.

— Maman. »

Le gobelet tombe de la table, une flaque d'eau se répand autour de mes chaussures. Les grillons strident, je ne sais pas si c'est une acclamation ou une désapprobation.

« Chérie, s'il te plaît », dit Maman.

Ses yeux écarquillés épouvantés. Elle gémit, et une chose, la douleur peut-être, se déplace en elle, agite ses jambes sous la couverture, puis les immobilise : bourrasques d'hiver dans des branches nues. La morphine ne suffit plus.

« Laisse-moi emporter un peu de moi. S'il te plaît. »

Je hoche la tête, et ensuite son crâne est sous mes mains, chaud au toucher, je masse et je gratte comme elle faisait, sa bouche s'ouvre et se ferme, mi-plaisir, mi-souffrance. S'ouvre et se ferme avec ce qui devrait être des sanglots, sauf qu'elle les étouffe. Nouveau soulagement, mais cette fois c'est une inondation sur des plaines arides, qui part de l'endroit où je lui touche la tête jusqu'à son visage décharné, aux tendons de son cou, à sa poitrine écrasée, burinée, au creux de son ventre, au vase vide de ses hanches, aux longues lignes noires et gonflées de ses jambes, à ses pieds plats. J'attends, mais rien

dans son corps ne change. Je me dis qu'elle va lâcher, mais non. À ses paupières, deux billes lisses et souples, je sais qu'elle s'est endormie. Je la laisse et tire la porte derrière moi. Michael se douche. Papa est toujours sous le porche, il éclaire l'obscurité. Quelqu'un a allumé une lampe dans le salon et les photos de Given m'observent, des années de demi-sourires et de jambes arc-boutées comme s'il s'apprêtait à bondir sur ses pieds et à courir. Une foule de Given. Et d'un coup je crève d'envie qu'il revienne parce que je veux lui demander, *Qu'est-ce que je dois faire ?*

Michaela est dans le deuxième canapé du salon. Elle respire, bouche ouverte, elle souffle des miettes, et un biscuit à moitié mangé tombe de sa main sur le sol. Je ne le ramasse même pas. Dans ma chambre, mon grand lit me paraît aussi étroit et petit que celui de Maman et, comme elle, je me tourne vers le mur. Je la sens de l'autre côté. Elle me brûle. Avant je ne voyais pas, mais maintenant je sens ; sa poitrine pleine à craquer de bois et de charbon, aspergée d'essence à briquet, a cessé d'être vide – la douleur, l'immense flamme qui immole tout.

Jojo

J'AI SORTI KAYLA de la voiture et couru vers le porche, vers Papy et son briquet qui brillait dans le noir comme la lumière d'un phare. J'ai zappé les marches, sauté sous le porche, et j'ai pilé devant Papy pareil que les lapins qui rôdent autour de la maison au coucher du soleil : ils mangent, ils se figent, et puis ils courent et ils s'arrêtent encore. Ils me disent, *C'est trop bon, c'est trop bon, mais n'empêche, n'empêche, je te vois, je te vois*. Ils se crient, *Cours cours cours stop*.

« Petit », dit Papy, et il m'attrape par la nuque, sa main est grande et chaude. Mes poignets sont à vif. Ma bouche s'ouvre et j'avale de l'air. J'ai une espèce de toile de glaires dans la gorge. Mes yeux me piquent, je ferme la mâchoire, je serre les dents et j'essaye et j'essaye et j'essaye de ne pas pleurer. Je respire encore et ça fait un bruit de sanglot. Je ne vais pas pleurer, même si j'ai envie de me rouler en boule avec Kayla, envie que Papy me serre contre lui, envie de fracasser mon nez dans son épaule à ne plus pouvoir respirer. Mais je me retiens. Je sens sa main sur moi et je me hisse sur la pointe des pieds pour qu'elle presse plus fort. Je sens la chaleur de ses doigts. Sa main descend sur mon dos, s'arrête en haut de ma colonne, et je les sens presque, les tourbillons au bout de ses doigts, le sang qui reflue sous sa peau.

« Papy », je dis.

Papy secoue la tête, me frotte le dos.

« Va coucher ta sœur. On parlera demain. »

Kayla et moi on mange des biscuits secs avec du fromage au poivron et des cuisses de poulet à l'étouffée que Papy a gardées au chaud dans un poêlon sur la cuisinière, et on boit de l'eau pour faire glisser. Je m'apprête à donner son bain à Kayla mais j'entends la douche, et puisque j'entends les voix de Mamie et de Leonie dans la chambre, puisque je vois la flamme du briquet de Papy sous le porche, je sais que c'est Michael. Kayla pose la tête sur mon épaule, attrape

mes cheveux, enroule mes boucles autour de son doigt comme des nouilles.

« Mamie ? Papy ? »

Sa respiration ralentit, elle commence à baver sur ma gorge et là je sais qu'elle dort, mais je ne la couche pas parce que je regarde Richie, qui regarde Papy, qui regarde le jardin noir et plus loin la route. La flamme fait apparaître son visage et il a une expression que je ne connais pas. C'est la première fois que je vois une personne en regarder une autre de cette façon : tout cet espoir sur son visage, manifesté par sa bouche arrondie, ses yeux ouverts en grand, son front plissé. Il s'approche toujours plus de Papy, et alors c'est un chat, tout juste né et assoiffé de lait, qui rampe vers la seule personne qui peut l'empêcher de mourir. Je dépose Kayla sur le canapé et je sors sous le porche. Richie me suit.

« Riv », il dit.

Papy allume la flamme, la laisse mourir, la rallume.

« Riv », dit encore Richie.

Papy décolle des glaires de sa gorge, les crache loin du porche. Regarde ses mains.

« C'était calme ici sans vous, dit Papy. Trop calme. » La flamme du briquet découvre son rapide sourire, et puis elle s'éteint. « Je suis content que vous soyez revenus.

— Je voulais pas y aller, je dis.

— Je sais », dit Papy.

Je me masse les poignets et je regarde le profil de Papy qui s'embrase puis s'efface au gré de la lumière.

« Tu l'as trouvé ? » demande Papy.

Richie fait un pas en avant et son air change. Juste un instant. Ses yeux vont de moi à Papy et il se renfrogne.

« Le sachet ? je dis.

— Oui. »

J'acquiesce.

« Ça a marché ? C'était une poche à gri-gris. »

Je hausse les épaules.

« Je crois. On y est arrivés. Mais on a quand même été arrêtés par la police. Et Kayla a été malade tout du long. »

Papy actionne le briquet, pendant une demi-seconde la flamme brille d'un feu vif, orange et froid, et ensuite elle s'évanouit. Papy secoue le briquet près de son oreille et l'allume encore.

« Pourquoi il me voit pas ? demande Richie.

— C'était le seul moyen pour qu'un morceau de moi vous accompagne. Vu que Mamie... » – Papy se racle la gorge – « elle est malade. Et moi je peux pas retourner là-bas. À Parchman. »

Richie est à quelques centimètres de Papy. Je n'arrive même pas à

hocher la tête.

« Tous les jours je vois ton visage. Pareil que le soleil », dit Richie.

Papy rempoche le briquet.

« Tu m'as abandonné », dit Richie.

Je viens plus près de Papy. Richie tend une main vers son visage, ses doigts courent sur ses sourcils. Papy soupire.

« Fais gaffe, petit. Moi aussi il me regardait comme ça », dit Richie. Ses dents sont blanches dans le noir : petites et pointues, des dents de chaton. « Et après il m'a abandonné. »

Je dois parler pour percer les poches de silence qu'il crée : à chacun de ses mots les insectes se taisent.

« Papy, est-ce qu'elle va un peu mieux ? »

Papy farfouille dans sa poche, s'arrête. « Des fois j'oublie. J'oublie que je fume plus », il dit. Il secoue la tête dans l'obscurité : ses cheveux frottent contre le mur auquel il est adossé. « Ça a empiré, petit.

— T'étais le seul père que j'ai eu. » La voix de Richie est douce, un vagissement. « Je veux savoir pourquoi tu m'as abandonné. »

Richie se tait. Papy aussi. Je me laisse descendre le long du mur et je m'assois à côté de Papy. J'aimerais bien poser la tête sur son épaule, mais je n'ai plus l'âge. Ça me suffit que son épaule effleure la mienne quand il se passe une main sur le visage, quand il joue à faire circuler le briquet entre ses phalanges, la même chose qu'il fait des fois avec les couteaux. Les arbres chuchotent autour de nous, presque invisibles dans la nuit. Quand j'entends Leonie sortir de la chambre de Mamie, respirant fort et profond comme si elle avait couru, inspirant comme si ça lui faisait mal, je lève les yeux vers le ciel étincelant et je cherche les constellations que Papy m'a apprises.

« La Licorne », je dis en l'identifiant. *Monoceros*. « Le Lièvre. » *Lepus*. « Le Grand Serpent. » *Hydra*. « Le Taureau. » *Taurus*. J'ai appris les vrais noms dans un livre à la bibliothèque. Leonie regarde sûrement par ici en se demandant ce qu'on fiche dans le noir, Papy et moi. « Les Jumeaux. » *Gemini*. La porte de la chambre de Leonie s'ouvre et se referme, et je revois Michael qui dorlotait Leonie quand elle était malade. Je revois Leonie qui n'a rien fait quand le flic m'a mis les menottes. Richie me regarde avec l'air de savoir à quoi je pense, et ensuite il s'assoit face à nous, se blottit contre ses genoux, s'entoure de ses bras, fait un bruit qui ressemble à un pleur, masse la zone de ses omoplates qu'il peut atteindre.

« C'est là que j'étais blessé. Juste là. À cause de Black Annie. Et tu m'as soigné. Mais tu es parti et maintenant tu ne veux pas me voir. »

Je pose quand même la tête sur l'épaule de Papy. Tant pis. Il respire profond et il se racle la gorge comme s'il allait dire quelque chose, et en fait non. Mais il ne me repousse pas.

« Tu as oublié le Lion », dit Papy. Les arbres soupirent.

Quand on rentre se coucher, Richie reste assis, il a arrêté de se masser. Maintenant il se balance d'avant en arrière, à peine, un regard brisé dans les yeux. Papy ferme la porte. Je me pelotonne contre Kayla sur le canapé et j'essaie de ne pas bouger, d'oublier le garçon brisé sous le porche assez longtemps pour réussir à dormir. Ma colonne, mes côtes, mon dos : un mur.

« Jojo », elle dit, et elle me tapote les joues, le nez. Soulève mes paupières. Je sursaute et me réveille et tombe du canapé, et Kayla rigole, joyeuse, jaune et radieuse comme un chiot qui vient de piger comment on court sans s'emmêler les pinces. Toute guillerette. J'ai un goût de craie et de coquille d'huître dans la bouche, une sensation de poussière dans les yeux. Kayla bat des mains et dit, *Manger-manger*, et c'est là que je saisis une odeur de bacon, et je me rends compte que je n'avais plus senti ça depuis que Mamie est trop malade pour cuisiner. Je charge Kayla sur mon dos et elle s'accroche. Je suppose que c'est Leonie qui cuisine et je me radoucis un instant, je me rappelle tout le mal que j'ai pensé d'elle hier soir, et quelque chose en moi dit, *Mais quand même. Quand même*. Et puis j'entre dans la cuisine étroite et ce n'est pas elle, c'est Michael. On dirait que son tee-shirt a rétréci au lavage, les lettres sont effacées : c'est un des miens. Un vieux que Mamie m'avait acheté pour Pâques. Michael se tient devant le plan de travail et tout cloche, il renvoie trop la lumière.

« Vzavez faim ? il demande.

— Nan, je dis.

— Vi », zozote Kayla.

Michael nous lance un drôle de regard.

« Asseyez-vous », il dit.

Je m'assois, Kayla grimpe sur mon épaule, se pose à califourchon sur mon cou et joue du tam-tam sur ma tête.

Michael enlève la poêle du feu, la met de côté. La fourchette avec laquelle il retournait le bacon pendouille le long de son corps, la graisse dégouline par terre, et il se tourne vers nous.

Il croise les bras et la graisse continue à couler. Le bacon grésille toujours, je voudrais qu'il le sorte et l'égoutte pour que Kayla et moi on puisse le manger chaud.

« Tu te rappelles la fois où on est allés pêcher ? »

Je hausse les épaules mais le souvenir me revient malgré tout, une bouteille d'eau qu'on me renverse sur la tête. *Réservé aux garçons*, il avait dit à Leonie, et elle l'avait regardé comme s'il venait de la frapper à un endroit tendre. Je pensais qu'il ne tiendrait pas sa promesse, qu'il dirait *je plaisantais*, mais non. Il avait beau être tard, on est allés à la jetée et on a lancé nos lignes. Il m'a appelé fiston avec ses gestes, avec sa manière de monter les plombs et de piquer l'appât.

Il s'est moqué de moi parce que je refusais de piquer le ver, de le toucher. Michael brandit sa fourchette dans ma direction, il sait que je mens. Il sait que je me rappelle.

« On va pouvoir y aller plus souvent, maintenant. »

Ce soir-là il m'a raconté l'histoire. Pendant que les pêcheurs taquinaient le flétan avec leurs lampes et leurs filets, il a dit, *Qu'est-ce que tu sais de ton oncle Given ?* Je lui ai répondu que Mamie m'avait montré des photos, parlé de lui, expliqué qu'il n'était plus là, qu'il était dans un autre monde, mais sans m'expliquer ce que ça signifiait. J'ai dit tout ça à Michael parce que c'était la vérité, et parce que je voulais qu'il m'explique. J'avais huit ans.

« Vu que je suis rentré à la maison. »

Michael joue avec le bacon. Ce soir-là, sur le quai, il ne m'a pas raconté comment ni pourquoi l'oncle Given était parti. Au lieu de ça il m'a parlé de la plateforme pétrolière. Il m'a dit qu'il aimait travailler de nuit parce que, au lever du soleil, l'océan et le ciel ne faisaient qu'un et ça lui donnait l'impression d'être à l'intérieur d'un œuf parfait. Il a dit que les requins étaient des oiseaux, des faucons qui chasseraient dans l'eau. Que le récif qui poussait autour de la plateforme les attirait et qu'ils attaquaient sous les pylônes, blancs dans l'obscurité, une lame sous une peau sombre. Et aussi qu'ils laissaient un sillage de sang. Les dauphins arrivaient après le départ des requins, ils sautaient hors de l'eau quand ils savaient qu'on les observait, ils parlaient entre eux. Il a dit qu'il avait pleuré le lendemain de la fuite, quand il avait appris que ça les tuait.

« Pour ta sœur et toi », dit Michael, et il soulève la tranche de bacon avec laquelle il jouait. La viande est déjà sèche et marron, mais il la remet quand même dans la graisse.

J'ai vraiment pleuré, a raconté Michael en s'adressant à l'eau. Il paraissait avoir honte de le dire, mais il a quand même continué. Les dauphins mouraient, ils s'échouaient par bancs entiers sur les plages de Floride, de Louisiane, d'Alabama et du Mississippi : brûlés par le pétrole, empoisonnés par leurs lésions, vidés de leurs boyaux. Ensuite, il a dit une chose que je n'oublierai jamais : *Les scientifiques de BP, ils ont dit que ça avait rien à voir avec le pétrole, que ça arrive des fois aux animaux : ils meurent pour des raisons inattendues. Des fois y en a beaucoup qui meurent. Des fois tous d'un coup.* Là Michael m'a regardé et il a dit, *Et quand les scientifiques ont dit ça, j'ai pensé aux humains. Parce que les humains c'est des animaux.* Et à sa façon de me regarder ce soir-là j'ai compris qu'il ne pensait pas seulement aux humains ; il pensait à moi. Je me demande s'il a pensé à moi hier en voyant l'arme, en voyant le policier me pousser pour que je m'abaisse jusqu'à terre.

Michael retire le bacon et le laisse tomber sur une serviette en

papier. Ce soir-là, sur la jetée, on aurait cru que la force d'attraction de la lune, celle qui fait monter la marée, entraînait aussi les mots de Michael. Il a dit, *Ma famille a pas toujours été correcte. C'est un de mes cousins, un con, qui a tué ton oncle Given.* J'étais convaincu qu'il ne me racontait pas toute l'histoire. Quand Leonie, Mamie ou Papy parlaient de la mort de Given, ils disaient toujours, *On lui a tiré dessus.* Michael, lui, il a dit autre chose. *Y a des gens qui croient que c'est un accident de chasse.* Il a rembobiné sa ligne et s'est préparé à la relancer. *Un jour, je te raconterai toute l'histoire,* il a dit. À présent une légère odeur de bacon cramé flotte dans l'air, et Michael sort de la poêle une autre tranche, noire, dure et ratatinée.

Kayla applaudit, elle tire sur mes cheveux comme sur des mauvaises herbes.

« Michaela et toi, je veux que vous sachiez que je suis là. Je suis revenu pour de bon. Et vous m'avez manqué. »

Michael dépose la tranche dans l'assiette. Elle est toute noire et carbonisée sur les bords. La cuisine est pleine de fumée et sent le brûlé. Il court à la porte du fond et l'ouvre et puis la referme pour essayer d'évacuer la fumée. La graisse crépite et se tait petit à petit. Je ne sais pas ce qu'il attend que je réponde.

« On l'appelle Kayla », je dis. Je décroche Kayla de mon cou et je l'installe sur mes genoux. « Non non non non », elle dit en donnant des coups de pied. Mon crâne me chauffe. Je la fais sauter sur mes genoux mais ça ne sert qu'à l'énervier, elle se raidit comme une planche à repasser et se laisse glisser à terre. Ses gémissements s'amplifient et finissent en sirène de police. Michael secoue la tête.

« Ça suffit, jeune fille. Lève-toi de là », il dit. Il a beau agiter la porte, ça ne fait pas grand-chose.

Kayla hurle.

Je m'agenouille à côté d'elle, je me penche, j'approche ma bouche de son oreille et je lui parle assez fort pour qu'elle m'entende.

« Je sais que t'es pas contente. Je sais que t'es pas contente. Je sais que t'es pas contente, Kayla. Mais je t'emmènerai dehors tout à l'heure, d'accord ? Maintenant assieds-toi et mange, d'accord ? Je sais que t'es pas contente. Viens là. Viens là. » Je lui dis ça parce que par moments j'entends des mots entre ses cris, je l'entends qui pense, *Pourquoi il écoute pas pourquoi il écoute pas ce que j'ai !* Je cale les mains sous ses aisselles, elle trépigne et elle braille. Michael laisse claquer la porte, marche vers nous et puis s'arrête.

« Tu te lèves tout de suite ou sinon c'est la fessée, tu m'entends ? Tu m'entends, Kayla ? » Il remue les bras et il devient tout rouge au niveau des yeux et de la gorge, la fumée le suit partout comme une couverture qui l'emmitoufle. Ça le fait rougir encore plus. J'ai peur qu'il lui donne un coup de fourchette.

« Viens, Kayla. Viens, je dis.

— Merde, fait Michael. Michaela ! »

Ensuite il est courbé au-dessus de nous, son bras jaillit, il a lâché la fourchette et il donne de grosses claques sur la cuisse de Kayla, une fois, deux fois, le visage blême et serré, un nœud. « Qu'est-ce que j'ai dit ? » Il ponctue chaque mot par une claque. Kayla a la bouche ouverte mais elle ne pleure pas : elle est muette et sidérée, la douleur lui agrandit les yeux. Je connais ce cri. Je la soulève et l'éloigne de Michael, la tourne vers moi. Son dos bouillant sous ma main qui caresse. Mes *chut* n'ont aucun sens. Je connais la suite. Elle relâche son souffle en un long miaulement tonitruant.

« T'étais pas obligé de faire ça », je dis à Michael. Il recule en secouant la main qui frappait, le même geste que pour réveiller un membre engourdi.

« Je l'avais prévenue, il dit.

— C'est pas vrai, je dis.

— Vous écoutez jamais rien », il dit.

Kayla braille et se tortille de douleur, s'enroule sur elle-même. Je tourne le dos à Michael et je file vers la porte du fond. Kayla frotte sa figure contre mon épaule et hurle.

« Je suis désolé, Kayla », je dis, comme si c'était moi qui l'avais giflée. Comme si elle pouvait m'entendre au milieu de ses pleurs. Je marche avec elle dans le jardin, je le répète encore et encore, tandis que le soleil monte dans le ciel, nous écrase tous et transforme les flaques de boue en vapeur. Il brûle la terre et il nous brûle Kayla et moi : elle se change en beurre de cacahuète, moi en rouille.

Je m'excuse jusqu'à ce qu'elle se calme et hoquette, jusqu'à ce que je sois sûr qu'elle m'entende. Et j'attends, j'attends que ses petits bras se referment autour de mon cou, que sa tête tombe sur mon épaule, je suis tellement concentré que je ne remarque même pas le garçon qui nous regarde depuis l'ombre d'un grand pin aux mille bras, et ensuite Kayla me pince le bras et dit, *Non non, Jojo*. Dans cette lumière éclatante, l'ombre engloutit le garçon : eau tranquille et noire du bayou, teintée de boue – tiède et miroitante. Il bouge et se fond à l'obscurité.

« Il nourrit les cochons. Ton grand-père. »

Je souffle fort par le nez, j'espère que ça ne signifiera rien pour lui. Qu'il ne l'interprétera pas comme une envie de parler, ni comme une envie de ne pas parler.

« Il me voit pas. Comment ça se fait qu'il me voie pas ? »

Je hausse les épaules. Kayla dit, *Manger-manger, Jojo*. Tout est calme dans la maison, et l'espace d'une seconde idiote je me demande pourquoi Leonie et Michael ne se disputent pas au sujet des coups qu'il a mis à Kayla. Et puis ça me revient. Ils s'en foutent.

« Faut que tu lui parles de moi », dit Richie. Il sort de l'ombre et c'est un nageur qui regagne la surface, qui scintille dans la lumière. Et dans la lumière, c'est juste un garçon tout maigre, aux os trop minces, sans un poil de graisse à cause des privations. Une personne dont je pourrais avoir pitié, mais soudain ses yeux s'agrandissent, je presse Kayla contre moi et elle se met à crier. Il a la figure tordue par la faim et la convoitise.

Je secoue la tête.

« Sinon je pourrai pas m'en aller. » Richie s'arrête, lève la tête vers le ciel. « Même s'il sait plus qui je suis ou si je l'intéresse pas. Sans son histoire je peux pas m'en aller. » Son afro est tellement longue qu'elle commence à retomber comme de la mousse espagnole. « C'est ce qu'il a dit, l'oiseau-serpent.

— Quoi ? je dis, et je le regrette.

— Ici c'est pas pareil, il dit. Beaucoup de liquide dans l'air. Du sel. Et une odeur de boue. Je sens que les autres eaux sont pas loin. »

Je ne comprends rien à ce qu'il raconte. Kayla dit, *Rentrer, Jojo, rentrer.*

Richie me regarde comme s'il me voyait de la même façon que moi je le vois. Le regard de Papy devant le cochon à abattre, quand il évalue la viande. Il hoche la tête.

« Faut que tu lui fasses raconter l'histoire. Quand je serai là, il dit.

— Non, je dis.

— Non ? il dit.

— Non. » Kayla pousse des petits miaulements et me tire les oreilles. *Jojo, envie manger*, elle dit. « On t'a ramené, c'est déjà bien. Ramené ici. Et imagine, si Papy refuse de raconter cette histoire ? S'il veut pas en parler ?

— Ce qu'il veut, c'est pas important. L'important, c'est que j'ai besoin. »

Je secoue un peu Kayla. Je tourne sur moi-même, mes pieds s'enfoncent dans la terre détrempée. Tout près, une vache meugle et j'entends, *Froid, bientôt les choses vertes, oui. Plein d'herbe nouvelle.* J'arrête de tourner quand je me retrouve face à Richie et ses yeux farouches.

« Si je réussis à t'avoir l'histoire, tu partiras, hein ? Tu t'en iras ? » La question me donne une voix aiguë, une voix de fille. Je me racle la gorge. Kayla me tire les cheveux.

« Je t'ai dit, je rentrerai chez moi », dit Richie. Il avance d'un pas sans bousculer aucun brin d'herbe, sans patauger dans la gadoue, et il a le visage plissé : un bout de papier froissé, une boule sale qui dissimule des paroles.

« T'as pas répondu.

— Oui », il dit.

C'est pas assez précis. S'il avait de la peau et des os, je lui jetterais un truc. Je choperais le coin d'un des parpaings à mes pieds et je le lui balancerais. Je le ferais parler. Mais je ne veux pas lui donner de motif de changer d'avis, de rester rôder autour de la maison, autour des bêtes, à voler toute la lumière et à mal la refléter : un miroir voilé. Casper, le clébard hirsute du quartier, déboule au coin de la maison, s'arrête net, et aboie. *Tu sens pas bon, j'entends. Serpent dans l'eau. Ça mord vite ! Sang !* Richie se replie dans les ombres, paumes vers le ciel.

« D'accord », je dis.

Je cède aux aboiements de Casper et je me retourne. Le chien maintient Richie contre l'arbre, ça me permet de remonter au trot vers la maison, malgré le regard de Richie qui me crispe les épaules : une ligne tendue entre nous, le fil d'un rasoir.

Le bacon est dans une assiette doublée de serviettes en papier. Je pose Kayla sur la table et je décortique la viande, je trie ce qui est encore un peu moelleux, encore un peu marron. Je lui donne la becquée, une bouchée après l'autre. Elle mange tellement qu'il ne me reste que les morceaux cramés. Je n'arrive même pas à les avaler, alors je recrache le tout et je nous prépare des sandwiches au beurre de cacahuète et à la confiture. Michael et Leonie sont dans leur chambre, porte fermée, leur conversation un ronron étouffé. La chambre de Mamie est encore dans le noir, les stores sont baissés. J'entre et je les ouvre et je place le ventilateur dans la fenêtre, je le règle tout bas. L'air bouge. Kayla parade autour du lit de Mamie, elle chante un de ses airs sans queue ni tête. Mamie remue, les paupières à peine entrouvertes. Je vais lui chercher de l'eau au robinet et une paille, que j'approche d'elle pour qu'elle puisse boire. Elle garde l'eau trop longtemps dans sa bouche, les joues transformées en ballons, avale avec effort et quand c'est descendu son visage se décompose, comme si l'eau lui faisait mal.

« Mamie ? » je dis en tirant une chaise vers son lit, j'appuie mon menton sur mes poings, et j'attends qu'elle mette une main sur ma tête comme elle fait toujours. Sa bouche tremble et grimace, sa main ne bouge pas. Je me redresse, pose une question, et j'espère que ça couvrira la douleur derrière mes côtes, agitée comme un chiot qui tourne sur lui-même avant de se coucher. « Comment tu te sens ?

— Pas bien, mon chéri. » Sa voix est un souffle. Je l'entends mal à cause de la comptine que Kayla baragouine.

« Les médicaments ne te font rien ?

— Je crois que je ne les sens plus », elle murmure. La douleur tire les rides de son visage vers le bas.

« Michael est rentré », je dis.

Elle hausse les sourcils. Ça correspond à un geste de la tête.

« Je sais.

— Il a frappé Kayla ce matin. »

Là, Mamie me regarde bien droit, pas le plafond ni un truc en l'air, et je sais qu'elle fait tout pour oublier la douleur et m'écouter, m'entendre de la même façon que j'entends Kayla quand elle a un chagrin.

« Je suis désolée », elle dit.

Je m'assois bien droit comme Papy et je fronce les sourcils.

« Non, elle dit. Tu es assez grand pour savoir.

— Mamie ?

— Chut. Je ne sais pas si c'est ma faute. Ou bien si ça vient de Leonie. Mais elle n'a pas l'instinct maternel. Je l'ai compris quand tu étais petit, un jour où on faisait les courses, elle s'est acheté quelque chose à grignoter et elle l'a mangé devant toi, alors que tu pleurais parce que tu avais faim. C'est là que j'ai compris. »

Ses doigts sont longs et fins. Pratiquement que des os. Froids sous les miens, mais je sens encore de la chaleur, une petite flamme au cœur de sa paume.

« Je ne voulais pas tu aies faim, Jojo. C'est pour ça que j'ai essayé. Puisqu'elle ne s'occupait pas de toi, je m'en suis chargée. Mais maintenant...

— Ça va, Mamie.

— Tais-toi, petit. »

Avant, ses ongles étaient roses et transparents. Maintenant ce sont des coquillages, jaunis et creusés par le sel.

« Elle ne te nourrira jamais. »

Avant, ses mains étaient épaisses de muscles à cause du travail au jardin ou à la cuisine. Elle tend le bras et je glisse ma tête au-dessous, de façon à avoir sa paume sur mon crâne, mon visage dans ses draps, et je respire tout ça même si c'est douloureux, ça sent le métal, l'herbe séchée au soleil et les abats.

« J'espère que je t'ai donné assez à manger. Tant que j'étais là. Pour que tu le gardes avec toi. Comme un chameau. » J'entends le sourire dans sa voix, frêle. Des dents qui se découvrent. « Ce n'est peut-être pas la bonne manière de le formuler. Comme un puits, Jojo. Tire cette eau quand tu en auras besoin. »

Je tousse dans la couverture, à cause de l'odeur de Mamie qui meurt et aussi parce que je sais qu'elle meurt ; le fond de ma gorge se bloque et c'est un sanglot, mais personne ne peut me voir pleurer parce que j'ai la figure dans les draps. Kayla me tapote la jambe. Sa chanson : muette.

« Elle me déteste, je dis.

— Non, elle t'aime. Elle ne sait pas le montrer. Et l'amour qu'elle a pour elle-même et pour Michael... disons que ça n'aide pas. Ça l'embrouille. »

Je sèche mes larmes dans les draps en secouant la tête et puis je lève les yeux. Kayla grimpe sur mes genoux. Mamie me regarde bien droit. Ses cils n'ont jamais repoussé, ça lui fait des yeux encore plus grands, et quand elle cligne des paupières je me rends compte qu'on a les mêmes yeux. Sa bouche remue comme pour mastiquer, après quoi elle déglutit et grimace encore.

« Toi, c'est un problème que tu n'auras jamais. »

Pendant qu'elle parle, j'ai envie de lui raconter pour le garçon. J'ai envie de lui demander conseil mais je ne veux pas l'inquiéter, lui mettre encore du poids sur les épaules alors que la douleur lui pompe déjà toutes ses forces. Comme si elle flottait sur le dos dans un océan de souffrance. Comme si sa peau était une coque vidée et tapissée de bernacles, avec la douleur qui s'infiltrerait. Qui la remplit. La tire vers le fond. Il y a un bruit derrière la fenêtre, mais avant qu'il n'entre dans la chambre, les pales du ventilateur le charcutent. Le hachent. Ça ressemble à un bébé qui pleure. Dehors, Richie passe sous la fenêtre, il pousse un petit cri et ensuite il avale de l'air. Il pousse un nouveau cri, cette fois on dirait un chat qui feule, et ensuite il avale de l'air. Il touche l'écorce de tous les pins qu'il croise.

« Mamie ? Après que tu... » Je n'arrive pas à le dire, alors je contourne. Richie gémit. « Après, où est-ce que tu vas aller ? » Richie arrête et se penche. Il observe la fenêtre, sa figure est une assiette cassée ; Casper aboie au loin, une série de jappements aigus. Richie se masse le cou. Mamie me regarde et tressaille comme un cheval ; dans son état, c'est pareil que si ses paupières s'ouvraient d'un coup.

« Mamie ? »

— Jojo, tu n'as pas laissé ce chien entrer dans mon jardin, j'espère ? elle chuchote.

— Non, madame.

— J'ai l'impression qu'il a poursuivi un chat jusque dans un arbre.

— Oui, madame. »

Kayla glisse à terre, va vers le ventilateur et pose sa bouche dessus. À chaque petit feulement de Richie, elle répond en ululant. Elle rigole quand le ventilateur charcute son cri. Richie se relève, sans cesser de se palper la gorge, et il marche, tordu et boitillant, jusqu'au pied de la fenêtre.

« Après, Mamie. Qu'est-ce qui va se passer quand tu vas mourir ? »

Je ne supporterais pas qu'elle devienne un fantôme. Ce serait trop dur si elle restait dans la cuisine, invisible. Ce serait trop dur de voir Papy déambuler autour d'elle sans lui effleurer la joue, sans se baisser pour l'embrasser dans le cou. Je ne supporterais pas de voir Leonie s'asseoir sur elle sans la remarquer, allumer une cigarette, cracher des ronds de fumée dans l'air chaud et immobile. Michael lui voler ses fouets et ses spatules pour cuisiner dans une des remises.

« C'est comme passer une porte, Jojo.

— Mais tu ne seras pas un fantôme, hein Mamie ? » Je dois lui poser la question même si je sais que la réponse sera douloureuse pour elle. Même si j'ai l'impression que d'en parler avancera son départ. La mort, une immense bouche grande ouverte.

La main de Richie va et vient sur la moustiquaire. Kayla glousse.

« Je ne peux rien promettre. Mais je ne pense pas. Je pense que ça arrive seulement quand la mort est inattendue. Ou violente. » Elle plisse les sourcils : deux hameçons qui creusent une fossette. « C'est pas mon genre. »

Je lui caresse le bras et la peau se dérobe sous mon doigt. Trop fine.

« Ça ne veut pas dire que je ne serai plus là, Jojo. Je serai de l'autre côté de la porte. Avec tous ceux qui sont partis avant moi. Ton oncle Given, ma mère et mon père, la mère et le père de Papy. »

Il y a un grognement, puis un aboiement sec éclate sous la maison, sous le plancher, Casper est reparti se fourrer dans le vide sanitaire entre les parpaings : une ombre noire dans la pénombre et la poussière.

« Comment ça ?

— Parce qu'on ne marche pas en ligne droite. Tout se produit en même temps. Tout. On est tous là en même temps. Ma mère et mon père, et leur mère et leur père à eux. » Mamie regarde le mur, ferme les yeux. « Mon fils. »

Richie s'écarte brusquement de la fenêtre et recule en trébuchant comme un vieux. Les bras tendus devant lui. Casper dit, *Pas bon ! Sent rien ! Oiseau sans ailes. Ver à pattes. Va-t'en ! J'interromps mes caresses.* Le regard de Mamie revient sur moi comme si elle pouvait me voir net à travers sa douleur. Le même regard que quand j'étais petit, quand j'avais menti la fois où je m'étais fait pincer à jouer à qui pisse le plus haut dans les toilettes des garçons.

« Tu as déjà vu des choses comme ça ? Des fantômes ? » Sa respiration siffle. « Des choses que tu as trouvées étranges ? »

Richie grimpe à l'arbre aussi facilement qu'à une corde. Il attrape le jeune pin entre ses semelles et il pousse, les mains à plat sur l'écorce écaillée. Lentement. Il lance une jambe et s'assoit sur une branche basse, les bras et les jambes toujours agrippés au tronc. L'arbre le porte comme un bébé. Il glapit en direction de Casper.

« Non, madame.

— C'est un don que je n'ai jamais eu. Voir les morts. Je pouvais lire les gens, lire l'avenir ou le passé dans leur corps. Ce qu'ils chantaient me disait ce qui n'allait pas ou ce qui leur manquait : pareil pour les plantes et les animaux. Mais je n'ai jamais vu les morts. Pas faute de l'avoir voulu, après la mort de Given... »

Les cris de Richie se changent en fredonnement. Il chante pour Casper, il y a des mots là-dedans mais je ne les comprends pas, un genre de langage chamboulé. Un animal écorché : une peau retournée. C'est plus fort que moi. J'avale ma salive pour lutter contre une envie de vomir tout ce que j'ai mangé depuis que je suis né. Kayla frotte ses mains sur la moustiquaire comme faisait Richie, d'un côté à l'autre. Elle fredonne.

« Non, madame.

— Mais ça serait possible. Tu pourrais l'avoir. La vision. »

Mamie tourne la tête sur le côté quand elle entend la chanson de Richie. Une grimace signifant que si elle pouvait bouger sans souffrir, elle ferait non de la tête.

« Il y a quelque chose dehors ? »

Je secoue la tête à sa place. Casper pleurniche.

« Tu es sûr ? »

Le ventilateur découpe la chanson de Richie. Je sens sur ma peau des vagues de mélodie sinistre : mauvaises ondes. Leonie qui me donne des gifles. Michael qui me frappe dans le ventre. Un garçon plus âgé, Caleb, qui s'est assis à côté de moi au fond du bus, qui a mis sa main sur ma cuisse et qui a serré ma bite jusqu'au moment où je lui ai envoyé mon coude dans le cou, après quoi il est tombé dans l'allée en s'étranglant et le chauffeur du bus m'a dénoncé. Rien de bon.

« Non, madame », je dis. Je ne veux pas l'accabler.

Richie

RIV LES TIENT DANS SES BRAS même quand il est pas dans la même pièce qu'eux, même quand il les touche pas. Le garçon, Jojo, et la fille, Kayla. Riv les tient contre lui. Il voit ce qu'ils mangent le matin : porridge et saucisses. Il découpe des petits bouts de beurre et il les glisse dans les biscuits tout chauds qu'il prépare, pétrit et cuit. Le beurre fond et dégouline par les côtés, et je donnerais n'importe quoi pour goûter un pain fait avec autant d'attention : je me l'imagine tendre et moelleux. Kayla se tartine la figure de beurre et Riv se moque d'elle. Jojo a des miettes au coin de la bouche et Riv lui dit de s'essuyer. Après, ils vont dans le jardin de Riv, et là ils cueillent des fraises et des mûres et ils enlèvent des mauvaises herbes avant que le soleil soit trop haut. Ils mangent les fruits directement sur le buisson. Je m'attends à voir une ombre ailée au-dessus d'eux, mais il n'y a rien d'autre que ça : le jardin, vert et délicieux. Des fleurs fécondes, qui donnent du sucre aux fruits. Jojo est assis sur son derrière et il mastique. Je me penche vers lui.

« Dis-moi, je demande, ça a quoi comme goût ? »

Il m'ignore.

« S'il te plaît. »

Il avale, et je lis sa réponse sur son visage. *Non*. Il garde tout le délice pour lui, un secret précieux.

« Je veux me rappeler, je dis. Demande à Riv. Demande-lui de te raconter.

— Arrête, fait Jojo en arrachant une herbe à longue racine.

— Qu'est-ce que tu dis ? » demande Riv. Il déterre les herbes comme on retire un couteau d'un gâteau.

« J'ai assez mangé, dit Jojo. Plus faim. » Il me regarde sans me voir et il se baisse pour ramasser une herbe oubliée.

Leonie et Michael s'en vont sans passer par le jardin. La voiture rouge s'anime, part sur la route en grondant, et ils disparaissent sous

le tunnel des arbres. J'hésite à grimper avec eux, juste pour savoir où ils vont, mais je ne le fais pas. Au lieu de ça je colle Jojo, Riv et Kayla. Je marche dans les pas du garçon et j'observe. J'observe Riv qui les aide à éviter les sillons et les trous, qui leur cuisine des haricots pour dîner, qui veille à ce qu'ils se lavent avant de se coucher. Ça me noue le ventre de regarder cette famille, ça tord et ça tire. Ça fait mal. Ça fait tellement mal que je n'arrive plus à regarder, alors je ne regarde plus. Je sors. Il y a des nuages cette nuit. J'ai envie de creuser un trou pour dormir, mais je suis si proche. Si proche que j'entends, bousculé par le vent, le bruit des eaux au-dessus desquelles l'oiseau à écailles m'emmènera. Alors je rampe sous la maison et je m'allonge sous le salon où ils dorment tous, je me fabrique un matelas en terre. Et je chante des chansons sans paroles. Les chansons viennent à moi par le même air qui porte le bruit des eaux : j'ouvre la bouche et j'entends les vagues déferler.

Voici ce que je vois :

Après l'étendue d'eau il y a une terre. Elle est verte et vallonnée, couverte d'arbres, traversée de cours d'eau. Les rivières s'écoulent à l'envers : elles commencent dans la mer et finissent dans les terres. L'air est d'or : l'or du lever et du coucher du soleil, perpétuellement pêche. Il y a des maisons sur les crêtes des montagnes, dans les vallées, sur les plages. Elles sont bleu vif et rouge foncé, rose nuage et violet abysse. Il y a des yourtes, des foyers en adobe, des tipis, des bâtiments collectifs tout en longueur et des villas. Certaines sont agglutinées en petits villages : rassemblements gracieux de huttes rondes et solides au toit en dôme. Et aussi il y a des villes, des villes qui abritent des places, des canaux et des édifices avec des minarets, des gâbles et des croupes, des bêtes accroupies, et des constructions impressionnantes qui paraissent vouées à s'écrouler, mais bizarrement elles fleurissent dans le ciel. Et elles ne s'écroulent pas.

Il y a des gens : minuscules et distincts. Ils volent et marchent et flottent et courent. Ils sont seuls. Ils sont plusieurs. Ils se baladent sur les sommets. Ils nagent dans les rivières et dans la mer. Ils marchent en se tenant la main dans les parcs, dans les squares, disparaissent dans les bâtiments. Ils ne se taisent jamais. Leur chant est omniprésent : leur bouche ne remue pas et pourtant ça émane d'eux. Une mélodie dans la lumière jaune. Ça émane de la terre noire, des arbres et du ciel toujours éclairé. Ça émane de l'eau. C'est le plus beau chant que j'aie entendu, mais je n'en comprends pas un mot.

Je suis à bout de souffle quand la vision s'enfuit. L'obscurité sous la maison de Riv se dresse devant moi : craquements, silence. Je regarde sur ma droite et je vois miroiter l'eau, les rivières, la nature, les villes, les gens. Puis l'obscurité. Je regarde sur ma gauche et je vois encore ce monde, puis il s'efface. Je griffe l'air mais mes mains ne touchent

rien, ne déchirent pas les portes de cette île d'or.

Absence. Solitude. Je me lamente.

Quand je ressors au petit jour, Leonie et Michael claquent les portières de la voiture et se dirigent vers la maison. Les arbres sont immobiles et silencieux dans l'aube bleue : l'air est encore plus humide que la veille. Le soleil est une épingle de lumière qui brille à travers les arbres. Le bruit de l'eau n'a jamais été aussi fort : l'autre lieu se dessine à la lisière de mon champ de vision. Pendant qu'ils marchent en titubant, Leonie regarde par-dessus son épaule comme s'il y avait quelqu'un là, à droite, derrière elle. Je me précipite parce que je vois une apparition. Une fraction de seconde, quelqu'un qui a le visage de Jojo, qui est dégingandé comme Riv, qui a les mêmes yeux que la femme de l'eau salée dans son lit. Et puis plus rien. Seulement l'air. Leonie et Michael s'arrêtent devant la porte, s'enlacent et chuchotent, et moi je tourne autour de l'endroit où j'ai vu l'apparition. Il y a des aiguilles dans l'air.

« Faut que tu dormes, mon cœur, dit Michael.

— Je peux pas. Pas encore, dit Leonie.

— Viens t'allonger avec moi.

— J'ai un truc à faire.

— Sérieux ?

— Je reviens », dit Leonie. Ils s'embrassent et je me détourne. Il y a du désespoir dans la façon qu'a Michael de lui agripper la nuque et Leonie de lui toucher le visage. Du désespoir et du besoin, et ça exige de l'intimité. Il entre dans la maison, elle part à pied sur le bord de la route. Je ne peux pas m'empêcher de la suivre. On avance à la file sous la voûte de chênes, de cyprès, de pins. La route est tellement vieille qu'elle est presque usée jusqu'au gravier. De loin en loin il y a une maison, fermée et silencieuse : dans certaines on parle à voix basse, on fait du café ou des œufs. Des lapins, des chevaux et des chèvres broutent leur petit déjeuner : quelques chevaux viennent au coin de leur pâture, lèvent la tête au-dessus de la barrière, et Leonie en passant frôle avec sa paume leur museau humide. Les maisons se rapprochent un peu. Leonie traverse et alors je le vois : un cimetière. Les pierres tombales sont des demi-ovales enfoncés dans la terre. Sur certaines il y a des images, les images des morts quand ils vivaient. Elle s'arrête devant une tombe près de l'entrée, là où on enterre les nouveaux morts, et au moment où elle s'agenouille je vois le garçon que j'ai déjà vu derrière elle ce matin, mais cette fois gravé dans le marbre, et en dessous de son visage, un nom : Given Beau Stone. Leonie sort une cigarette de sa poche et l'allume. Ça sent la suie et la cendre.

« T'es jamais là. »

Des oiseaux s'éveillent dans les arbres.

« Tu le ferais, toi, Given ? »

Ils bruissent et s'activent.

« Elle abandonne. »

Ils gazouillent et se posent.

« Tu le ferais ? »

Les oiseaux voltigent au-dessus de nos têtes. Ils discutent entre eux.

« Tu lui donnerais ce qu'elle veut ? »

Leonie s'est mise à pleurer. Elle ne fait pas attention aux larmes, les laisse couler de la pointe de son menton sur sa poitrine. Quand elles mouchettent la peau de ses clavicules, elle les essuie.

« Je suis peut-être trop égoïste. »

Un petit oiseau gris atterrit sur la bordure du terrain. Il tâte la terre, deux fois, cherche son petit déjeuner. Leonie soupire, ça reste coincé et explose en rire.

« Tu viendras pas, je le sais. »

Elle se baisse et ramasse une pierre fichée dans la terre sur la tombe de Given, elle sort sa chemise de son pantalon, attrape le bas et met le caillou dans la poche formée par le tissu. Elle se relève et parle à l'air, l'oiseau sautille et volette un peu plus loin.

« Qu'est-ce que j'espérais ? »

Leonie déambule dans les allées, récupère des cailloux sur toutes les tombes, depuis celles qui commencent juste à s'aligner dans la terre nue jusqu'au milieu et au fond du cimetière, où les pierres sont usées par le vent et l'eau, les noms réduits à des entailles superficielles. Les oiseaux se rassemblent en immense nuée et s'en vont trouver une terre plus riche. Enfin Leonie retourne chez elle, l'avant de sa chemise transformé en panier et lesté par les cailloux, elle pleure. Le long chemin est paisible. Ses larmes noircissent les pierres. Elles sont encore mouillées quand Leonie entre dans la maison, passe devant Jojo, Riv et Kayla qui dorment dans le salon, et va à la chambre de sa mère. Là il n'y a que des odeurs salées : l'océan et le sang. Elle s'agenouille et elle fait dégringoler les pierres sur le sol, regarde la femme de l'eau salée qui a été réveillée en sursaut, et elle dit :

« D'accord. »

Les larmes et l'océan et le sang pourraient irriter le nez, creuser un trou dedans. La femme de l'eau salée, la femme vers qui Leonie rampe par-dessus les pierres en disant, *Maman, Maman*, cette femme regarde Leonie avec tant de compréhension, de pardon et d'amour que j'entends à nouveau la chanson ; je connais cette mélodie. C'est celle de l'endroit d'or après les eaux. Une grande bouche s'ouvre en moi et gémit ; je suis un estomac vide.

L'oiseau à écailles se pose au bord de la fenêtre et craille.

Jojo

HIER SOIR, Richie s'est faufilé sous la maison et il a chanté. J'écoutais ça qui montait à travers le sol et qui m'empêchait de dormir. Papy nous tournait le dos et ronflait, sans interruption. Kayla se réveillait en pleurnichant toutes les demi-heures et je la faisais taire malgré le bruit de la chanson. On a tous fait la grasse matinée, mais Papy est levé quand je quitte le canapé. Kayla pose un bras sur l'endroit où je dormais et je remonte le drap sur elle. Il est presque midi quand je sors dans le jardin, et là je vois le garçon tapi dans l'arbre devant la fenêtre de Mamie. Quelque part au loin, j'entends la hache de Papy qui siffle et qui fend.

« Viens », je murmure.

En le disant je ne regarde pas l'arbre, je ne regarde pas le garçon qui descend lentement et saute sans bruit, sans soulever de poussière. S'il était réel, l'écorce s'effriterait en éclats fins comme du papier, tomberait en pluie sèche. Mais non. Il se tient auprès de moi, les épaules voûtées. Il sait que je lui parle. Je l'emmène par le jardin noyé de soleil vers les ombres des bois, là où se trouve Papy. Un coup de marteau retentit et résonne dans le silence. Encore. Papy cogne sur quelque chose. J'essaye de marcher pareil que lui : la tête haute, les épaules droites, le dos raide, mais je finis la tête baisse et le dos bossu. Tout en moi s'affaisse. Chaque fois que Papy m'a raconté l'histoire de Richie et lui, il a parlé en rond. Il m'a répété le début en boucle. Il m'a répété le milieu en boucle. Il a tourné autour de la fin comme un gros busard noir autour d'un animal mort, opossum, tatou, cochon sauvage ou cerf renversé par une voiture, le corps boursouflant et virant à l'aigre sous la chaleur du Mississippi.

Papy détruit un des vieux enclos : il tape à la masse sur un poteau jusqu'à ce qu'il cède et plie, déjà à moitié enfoui dans le sol. Je m'arrête, Richie fait deux pas de plus et s'arrête. Je n'arrive pas à décider s'il mange le soleil ou si le soleil glisse sur lui ; en tout cas, on

a l'impression que son ombre est posée sur sa peau, un masque noir de la tête aux pieds qui marche avec lui. Je ne l'ai jamais vu avec les cheveux aussi longs, ils s'entassaient sur sa tête comme une mousse parasite. Papy abat le marteau et ça craque, les éclats se changent en échardes. Il est luisant de transpiration.

« Les termites se sont foutus dedans. Ils le rongent, dit Papy. Quand ils auront fini, ça empêchera plus rien de sortir ou d'entrer.

— Tu as besoin d'aide ? je demande.

— Rassemble les morceaux », dit Papy.

Il donne un nouveau coup de masse, le bois se fissure au niveau des jonctions. Je shoote dans les rondins pour les mettre en tas : en tapant mon pied soulève de la poussière. Ça grouille de termites qui tourbillonnent. Ils battent de leurs ailes blanches. Papy frappe encore. Il grogne.

« Papy ?

— Ouais.

— Tu m'as jamais raconté la fin de l'histoire.

— Quelle histoire ?

— Celle du garçon, Richie. »

Le fer s'écrase sur le sol. Papy ne tape jamais à côté. Il renifle et balance la masse comme un club de golf, la soupèse. Ressent son mouvement. Un termite se pose sur ma joue et je l'écrase, je m'efforce de ne pas broncher, de garder un air aussi neutre que Papy.

« Qu'est-ce que je t'ai raconté en dernier ?

— Tu m'as dit qu'il était malade. Il avait été fouetté et il avait chaud et il vomissait. Tu m'as dit qu'il voulait rentrer chez lui. »

Les termites épargnent Richie. Ils flottent à l'écart de lui sur un vent invisible. *Trouve-nous*, ils disent. Je les repousse avec toute la main, Papy tressaille et leur envoie des pichenettes avec seulement deux doigts.

« C'est bien ce que je disais », fait Richie, si bas que sa voix pourrait être le frôlement de ma main sur ma figure, du doigt de Papy sur son sourcil.

Papy acquiesce.

« Il a essayé de s'échapper. Enfin, non, il a pas essayé. Il s'est échappé.

— Il s'est enfui ? »

Coup de masse. Le bois craque et s'émiette.

« Ouais », dit Papy. Il donne un coup de pied dans le piquet, mais sans y mettre de force.

« Alors il est rentré chez lui ? »

Papy secoue la tête. Il me regarde comme s'il essayait de mesurer ma taille, la grandeur de mes mains, la longueur de mes pieds. Maintenant je peux porter ses chaussures : des fois, quand il m'envoie

faire des commissions et qu'il pleut, j'enfile les bottes qu'il range juste derrière la porte du fond, au pied du garde-manger. Je le regarde et je lève les sourcils. Sans un mot je lui dis, *Je suis capable d'entendre ça. Je peux écouter.*

« Celui qui l'a fait c'est un certain Blue, un bandit. C'était un dimanche de base-ball ; on avait de la visite. Des filles légères et les femmes de quelques types. Mais Blue, lui, personne venait jamais le voir. On l'appelait Blue parce qu'il avait la peau tellement foncée qu'elle brillait comme une prune, sous le soleil, dans les champs. Mais il tournait pas rond ; c'est pour ça que les femmes voulaient pas lui parler. Qu'elles refusaient les visites avec lui. Alors il a chopé une des détenues près de la cabane des toilettes et il l'a traînée derrière un buisson. » Papy s'arrête, lance un regard vers la maison.

« Qu'est-ce qu'il lui a fait ? je demande.

— Il l'a violée, dit Papy. Elle était forte, des mains presque aussi calleuses que les siennes à force de cueillir et de coudre, mais elle faisait pas le poids. Un coup assez fort à la tête, ça assomme n'importe qui. Son visage... on la reconnaissait à peine. Et Blue s'en serait peut-être tiré si ça avait pas été la chouchoute de la femme du sergent. Celle qu'elle appelait toujours pour suspendre le linge, laver les sols ou garder les enfants. Ça, Blue, il était assez futé pour le savoir. Alors il l'a abandonnée là, le visage en sang, sa jupe rayée remontée sur la tête pour couvrir ses blessures, avec le tissu qui devenait rouge et boueux. Sa respiration faisait des bulles. Il a décampé. Mais avant de foutre le camp pour de bon, il a trouvé Richie. Je sais pas où. Peut-être que Richie était du côté des cuisines ou des douches, ou peut-être qu'il trimballait des outils, mais quand Blue s'est fait la malle, Richie était avec lui.

— En fait c'est moi qui les ai trouvés, dit Richie. Il venait de finir avec elle. Ses grosses mains pleines de sang. Chez les bandits c'était un des plus costauds ; quasiment personne bossait aussi vite que lui. Il m'a fait, *Tu veux que je te fasse la même gueule, petit ?* J'ai dit non. Et il m'a fait signe avec une de ses grosses mains et il a dit, *Viens.* J'avais un peu envie parce que j'en pouvais plus de cet endroit. Parce que je voulais partir. »

Autour de nous les bois sont un fouillis de vert sombre : chênes larges qui retombent bas, lierre enroulé aux troncs et qui dégringole des branches, sumac vénéneux, tupélos, cyprès et magnolias, une muraille qui nous entoure.

« Tu les as poursuivis ? » je demande.

Richie est tellement penché vers Papy que s'il était vivant, il perdrait l'équilibre. Sa mâchoire bouge de droite à gauche, ses dents grincent les unes contre les autres.

« Oui. » Papy serre si fort le marteau que ses articulations

blanchissent, puis ses mains se détendent. Il serre encore, puis ses mains se détendent.

« Oui, dit Richie. Oui. »

Une grue transperce le ciel, grise et les genoux roses, au-dessus de nous. Elle ne crie pas, n'appelle pas. Elle ne dit rien.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Papy recommence à me jauger. Je recule les épaules, je m'assure que mon menton ne mollit pas.

« Jojo ? »

Je hoche la tête.

« Un type comme Blue, c'est un type comme Hogjaw. »

Hogjaw : le grand blanc brutal qui travaillait avec Papy et les chiens. Papy abat la masse et un nouveau coin de l'enclos s'effondre.

« Ça respecte pas la vie. Aucune vie. »

Richie ouvre et ferme la bouche. Il passe sa langue entre ses dents. On croirait qu'il mange de l'air.

« J'étais obligé de les traquer. »

Qu'il avale les paroles de Papy.

« Les femmes étaient moins surveillées le dimanche. C'était cinq heures avant qu'on la trouve, qu'on remarque que Blue et Richie avaient disparu, avant que le sergent fasse le lien, dit Papy. Ça laisse le temps de courir les vingt-cinq kilomètres jusqu'à la limite de Parchman. De regagner le monde libre. Le directeur gueulait sur tout le monde, il était trempé comme s'il avait nagé tout habillé. *La prochaine fois ce sera une blanche !* qu'il disait.

— Ça nous a laissé assez de temps », dit Richie. Sa voix est rêche et creuse, une grenouille qui coasse. Assoiffée de pluie. « Il courait très vite. Des fois je le suivais à l'oreille. Entre deux clairières. On rampait sous le lierre et les buissons. Lui il passait en force dans les bois, mais sans s'arrêter de parler tout seul. Pas tout seul. À sa maman. Il lui disait qu'il rentrait à la maison. Qu'il voulait qu'elle lui chante une chanson. *Chante une chanson à ton fils*, qu'il disait. *Chante.* »

Le marteau fend l'air avec un sifflement. Les termites paniquent dans leur maison en ruine.

« J'étais pas assez rapide. Il s'est jeté sur une fille qui puisait de l'eau à une source. Il l'a renversée, dit Papy. Il lui a arraché tout l'avant de sa robe. Elle est rentrée chez elle en courant et en la tenant comme ça. Une petite blanche, les cheveux roux. Elle a raconté à son père qu'elle avait été attaquée par un nègre enragé.

— Je l'ai empêché, dit Richie. Je l'ai frappé avec une branche. Assez fort pour le décoller d'elle. Assez fort pour qu'il m'en colle une.

— La nouvelle avait commencé à circuler. Richie et Blue avaient couru suffisamment loin et longtemps pour que le soleil se couche, et les blancs se rassemblaient. Tous les gars du coin. Des gamins plus

jeunes que Richie à l'arrière des pick-up, avec des salopettes qui tenaient par une seule bretelle. On aurait dit qu'ils étaient mille. La lumière des phares leur faisait un genre de brouillard rouge sur le visage, mais à part ça ils étaient noirs dans la nuit : leurs vêtements, leurs cheveux, leurs yeux. Je le voyais sur eux : ils étaient tous tendus, sans exception, des chiens avant la battue. Et leurs rires. Ils arrivaient pas à s'arrêter. C'est là que j'ai compris qu'entre ces deux-là, entre Blue et Richie, ils feraient pas de différence. Tout ce qu'ils verraient c'est deux nègres, deux animaux qui avaient posé leurs pattes sur une blanche. »

Richie n'a jamais été aussi immobile, aussi muet. Bouche bée. Ses yeux noirs écarquillés. Il est en équilibre sur les orteils, il pourrait aussi bien être en pierre. Papy, lui, tout son corps bouge : ses mains pendant qu'il parle ; ses épaules qui se replient avec la délicatesse d'une fleur qui se flétrit au plus chaud de la journée. Je ne les ai jamais vues faire ça. Son visage, toutes les rides de son visage coulissent les unes contre les autres comme les lignes de fracture de la terre fissurée. Le moteur de tout ça : la douleur. Le coup de masse.

« J'ai mené les chiens après la clôture, au-delà de la frontière de Parchman, dans le Delta. Toute la plaine, le plat était couvert de broussailles, déboisé par des mains noires. Par cette foule de mains noires. Une terre aussi noire que ces mains, friable. Le pied s'enfonçait, les traces étaient nettes. Moi je les suivais, et les chiens suivaient l'odeur, dans les bosquets d'épineux, dans les champs traîtres, jusqu'à la source et aux cabanes et à d'autres champs encore, encore d'autres cabanes avec des hommes et des enfants blancs qui cueillaient et qui s'affairaient. On avançait comme un seul homme. Pour tuer. »

Papy baisse la tête, il sèche sa sueur contre son épaule. Il tape du pied et il a l'air d'un cheval qui prévient avant de ruer.

« Et après ? » je le relance.

Papy garde les yeux baissés.

« Le directeur et les sergents, ils étaient dans des voitures, à suivre les chiens. Leurs abois. Tous les hommes en maraude, eux aussi ils avaient des chiens, et c'est un gamin qui a découvert Blue. Il était perché dans un arbre au milieu d'un des bosquets vers l'ouest. Leurs cris m'ont attiré l'oreille quand ils l'ont trouvé. Ils ont commencé à vider leurs fusils, et le gardien, les sergents et les tireurs ont suivi le bruit. J'ai rappelé mes chiens. J'ai attendu. Parce qu'ils avaient pas pris la direction de l'ouest. Ils avaient pris la direction du nord, et je savais que c'est Richie qu'ils pourchassaient. Il s'est pas passé cinq minutes avant que je voie leur bûcher, et j'ai compris. J'ai compris avant même d'entendre les cris de Blue. »

Richie cligne des paupières. Il a les doigts écartés comme les ailes

d'un oiseau. Au début ce sont des clignements lents, mais au fur et à mesure que Papy parle ils accélèrent et deviennent flous comme un colibri, et je ne vois plus que ses yeux, ses yeux noirs, derrière un voile de gaze.

« Par la suite, un des tireurs m'a raconté qu'ils lui ont découpé des morceaux. Les doigts. Les orteils. Le nez. Et puis ils ont commencé à l'écorcher. C'est là que j'ai suivi les chiens, en les faisant taire, à travers ce ciel qui passait du bleu au noir, à travers les champs, jusqu'à un autre bosquet. Richie était en boule au pied d'un arbre, une main sur son cocard. Il pleurait. Le nez en l'air, il écoutait Blue et les hommes.

Richie ferme les poings, relâche. Ferme les poings. Ouvre les doigts en ailes.

« Ils allaient lui faire la même chose. Dès qu'ils en auraient fini avec Blue. Ils allaient venir choper le petit, le tailler en pièces et quand il en resterait plus qu'un petit tas de cris et de sang, là ils le pendraient à un arbre. »

Papy me regarde. Il frissonne de la tête aux pieds.

« C'était un gosse, Jojo. Même les animaux ont droit à une meilleure mort. »

Je hoche encore la tête. Richie s'enroule dans ses bras, de plus en plus fort, étire démesurément les bras et les doigts.

« Je lui ai dit, *Ça va aller, Richie*. Il m'a dit, *Tu vas m'aider, Riv ? Par où faut que j'aille ?* J'ai retenu les chiens. Je lui ai tendu les mains, côté clair vers le haut. Je marchais lentement. Je le rassurais. Je lui ai dit, *On va te sortir de là. On va t'emmener loin d'ici*. Je lui ai touché le bras : il était brûlant. *Je vais rentrer chez moi, Riv ?* il m'a demandé. Je me suis accroupi près de lui, les chiens arrêtaient pas de japper, et je l'ai regardé. Sur les côtés de la tête il avait un duvet de bébé, Jojo. Des petits cheveux tout fins qu'il avait depuis l'époque où il tétait les seins de sa mère. *Oui, Richie. Je vais te ramener chez toi*, je lui ai dit. Et j'ai attrapé la lame que j'avais dans ma botte et je la lui ai plantée dans le cou. Dans la grosse veine à droite. Je l'ai gardé contre moi jusqu'à ce que le sang arrête de couler. Et lui me regardait la bouche ouverte. Un enfant. Des larmes et de la morve plein la figure. Surpris et effrayé, et ensuite il ne bougeait plus. »

Papy parle à ses genoux. Richie a renversé la tête en arrière et il contemple le ciel, tout le bleu au-dessus de l'étreinte des arbres. Ses yeux s'écarquillent encore, ses bras et ses jambes se raidissent, il ne nous voit même pas, moi et Papy, mais il regarde tout ce qu'il y a derrière nous, derrière les kilomètres qu'on a faits en voiture, derrière l'endroit où les pins laissent place aux champs de coton et aux arbres en bourgeons, derrière les routes et les villes, jusqu'aux marais et aux bosquets centenaires. D'abord j'ai l'impression qu'il s'est remis à

chanter, et puis je comprends que c'est un gémissement qui évolue en cri et qu'il est horrifié par ce qu'il voit. Je jette un coup œil à Papy, j'entends à peine son histoire par-dessus les lamentations de Richie.

« Je l'ai allongé par terre. J'ai lancé les chiens sur lui. Ils ont flairé le sang. Ils l'ont déchiqueté. »

Richie rugit. Quelque part sur la route Casper aboie, furieux. Les cochons couinent. Le cheval piétine dans son enclos. Papy bouge les mains comme s'il ne savait plus s'en servir. Comme s'il n'était plus sûr d'elles.

« Tous les jours je me suis lavé les mains, Jojo. Mais cette saleté de sang est jamais partie. Je lève les mains vers mon visage et je le sens sous ma peau. Je l'ai senti quand le directeur et le sergent nous ont rejoints, avec les chiens qui jappaient et qui léchaient leur museau plein de sang. Ils lui avaient arraché la gorge, ils en avaient fait de la charpie. Je l'ai senti quand le directeur m'a félicité. Je l'ai senti le jour où ils m'ont libéré pour avoir mené les chiens qui avaient rattrapé et tué Richie. Je l'ai senti quand j'ai fini par retrouver sa mère après l'avoir cherchée pendant des semaines, tout ça pour lui annoncer la mort de Richie, qu'elle me regarde sans moufter et qu'elle me claque la porte au nez. Je l'ai senti quand je suis arrivé chez moi au milieu de la nuit, je l'ai senti malgré l'odeur amère du bayou et l'odeur salée de la mer, je l'ai senti des années plus tard quand je me suis mis au lit avec Philomène, quand j'ai plongé mon nez dans le cou de ta grand-mère, quand je l'ai respirée comme si son parfum pouvait me débarrasser de l'autre. Mais ça n'a pas marché. À la mort de Given, j'ai cru que j'allais me noyer dedans. Ça m'aveuglait, ça m'a rendu tellement cinglé que je pouvais plus parler. Y avait rien qui pouvait me soulager, et un jour tu es arrivé. »

Je tiens Papy de la même manière que Kayla. Il enfonce son visage entre ses genoux et son dos tremble. On s'incline tous les deux et Richie s'assombrit de plus en plus, et à la fin ce n'est plus qu'un trou noir au milieu du jardin, comme s'il avait aspiré toute la lumière et l'obscurité sur des kilomètres, des années à la ronde, jusqu'à briller noir puis à s'éteindre. Il y a de l'air doux, du soleil jaune et du pollen en suspension à l'endroit où il se trouvait, et Papy et moi dans l'herbe l'un contre l'autre. Les bêtes se calment, elles grognent et reniflent et jappent. *Merci*, elles disent. *Merci merci merci*, elles chantent.

Leonie

QUAND JE RENTRE du cimetière avec ma cargaison de pierres, Michael est parti avec ma voiture. Les cailloux pèsent dans ma chemise, ils me rappellent ce que ça faisait de porter Jojo et Michaela, d'avoir un autre être humain dans le ventre. Je traverse lourdement la maison et le fantôme de Given est planté devant la porte de Maman. Il a la tête penchée sur le côté, il regarde l'enfilade des pièces, le salon, la cuisine, la porte du fond. Il écoute. Je ne bouge plus.

« Quoi ? » Ça fuse comme une fléchette. Je sais que ça doit être les derniers effets de la meth que j'ai bouffée, même si je me sens aussi sobre qu'un plomb de pêche, et Given est là, grand et tanné, dans le salon. Ses lèvres bougent comme s'il répétait les paroles de quelqu'un d'autre, et s'il pouvait parler il marmonnerait. Je ne sais pas ce qu'il entend, ce qu'il imite, mais il part en courant et s'arrête à l'entrée de la cuisine, baisse la tête et s'agrippe au cadre de la porte. La dernière fois que je l'ai vu là, il était vivant. Le sang cognait en lui comme un tambour. Il venait de se disputer avec Papa à propos de sa voiture, ou de ses notes moyennes, ou du fait qu'il ne semblait pas avoir d'autre passion que le football, son arc et ses flèches. *Faut que tu te disciplines, fils*, lui avait dit Papa. Given était assis dans le canapé, et il avait regardé Papa sortir par la porte du fond, il s'était affalé, il m'avait lancé un clin d'œil et il m'avait dit tout bas, *Et toi faut que t'enlèves le balai que t'as dans le cul, Papa*.

Les omoplastes de Pas-Given se contractent comme un poing sous son tee-shirt. Il secoue la tête, une fois, en me regardant. Et puis il entend quelque chose et il secoue encore la tête.

« Je deviens folle, je me dis. Je pète les plombs. »

Je passe devant Given pour aller regarder par la moustiquaire. Papa et Jojo sont pelotonnés dans le jardin, par terre, près des cochons, ils parlent. D'ici je ne les entends pas, mais Given si, et il secoue la tête de plus en plus vite, son poing frappe la moulure sans bruit, un coup

puis un autre. Sans laisser de traces. Je m'attends à sentir son tee-shirt effleurer mon bras sur mon passage, mais il n'y a que le froid humide. La bouche de Given s'agite, je déchiffre ce qu'il dit en silence. *Papa*, il articule. *Oh, Papa*. Je regarde plus attentivement. On dirait que Jojo caresse le dos de Papa. Il le prend dans ses bras et je me rends compte que je n'ai jamais vu Papa par terre, sauf pour planter une graine, maîtriser une bête ou arracher des mauvaises herbes.

Un aboiement retentit au milieu des grincements de la cuisine, Given sursaute et se tourne vers moi, articule un mot, il gesticule comme s'il pouvait tirer une réponse de moi. *Qui*, il articule. *C'est qui ?* Il court à la moustiquaire. Casper aboie encore, un son qui se change en glapissement timide. On dirait que Papa est en train de couler et que Jojo le retient. Je ne connais pas ce monde. Given a les bras tendus comme pour stopper quelque chose. Je me demande si cette vision de mon frère est un contrecoup de la défonce d'hier, une réplique de la meth, si l'énorme dose que j'ai avalée a dissocié mon corps et mon esprit, m'a dé cousue. Given est toujours là. Les aboiements s'amplifient et Given se met à saigner. Je ne vois pas de blessure mais il saigne quand même, du cou, de la poitrine. Là où il a reçu les balles. Il se raccroche au chambranle de la moustiquaire fermée, bras et jambes tendus. Quelque chose l'attire dehors. Papa et Jojo sont roulés en boule et le chien continue à aboyer mais je ne vois rien, il faut que je cligne des paupières pour qu'un éclat noir apparaisse dans le coin de mon œil, et je distingue un nuage noir bouillonnant qui descend vers la terre du jardin, mais il s'évapore quand je cligne à nouveau des paupières. Given s'écroule, ses mains vont et viennent sur le seuil de la porte ; il faisait ça du temps où il était vivant, il polissait le rebord de toutes les fenêtres de la maison à force de les caresser. Il s'interrompt et me regarde, et j'aimerais qu'il soit vivant, en chair, parce que je lui foutrais un coup de pied. Pour le punir de ne pas pouvoir parler. De voir ce qu'il voit ou entend dans le jardin et de ne pas le partager avec moi. D'être ici et maintenant, de prendre de la place dans ce monde qui s'éveille sobre, juste sous mon nez. D'avoir fait basculer le monde – les oiseaux percutent les vitres, les chiens aboient à se pisser dessus de peur, les vaches tombent sur leur croupe et ne se relèvent pas – et de continuer à sourire et à faire des clins d'œil, avec ses fossettes et ses dents qui annoncent une blague. Le punir d'être mort. Surtout. Given secoue encore la tête, mais lentement cette fois – pourtant son visage se trouble. Je tends une main et j'avance vers lui, peut-être pour le pousser, pour voir si je peux sentir ses bras bruns, la corne de ses mains comme une dalle de béton, mais les pleurs de Michaela transpercent l'air et il disparaît.

Michaela est juchée sur le canapé, elle marche d'un côté à l'autre en hurlant. Les cheveux aplatis, bouffie de sommeil. Ses petites jambes

mal réveillées flageolent, elle trébuche, tombe tête la première et embrasse le coussin.

« Le garçon, l'oiseau noir », elle sanglote.

Je m'agenouille auprès du canapé, je touche son petit dos tout chaud.

« Quel garçon, Michaela ?

— L'oiseau noir. Le garçon noir. »

Elle se lève, court à l'accoudoir opposé, l'enfourche et dérape.

« Il vole ! »

C'est tout le temps pareil quand elle se réveille, elle traîne derrière elle des lambeaux de rêves. Elle est encore dans le gaz. Je la prends par une aisselle, je la soulève et je pose sa tête sur mon épaule.

« Rendors-toi », je dis.

Quand elle donne des coups de pied, ses orteils se transforment en petites pelles qui labourent mon ventre, essayent de fendre la terre de mes parties les plus tendres. Avant, je la berçais en marchant. Elle rêvait dans mon ventre avec ses yeux bleus aveugles. Maintenant elle se débat, elle me tape sur la bouche, elle refuse que je la porte.

« Il veut Mamie ! » elle crie, alors mon bras s'engourdit et Michaela glisse le long de mon corps, une nouille. Une fois par terre elle court à la porte de Maman et tambourine avec ses petits poings. Chaque coup ponctué par un gémissement essoufflé. Elle a des yeux de poulain affolé.

« Michaela. » Je m'agenouille. « Personne n'essaye de prendre Mamie. » Elle se suspend à la poignée, y met tout son poids pour essayer de la tourner et ses petits genoux cagneux raclent le bois. Ce que je lui dis est une vérité mutilée : personne n'essaye de prendre Maman, en revanche ce qu'elle m'a chargée de faire va l'emporter. À genoux je rejoins Michaela, le plancher me broie les rotules, et je m'étonne de la peur qui se propage dans ma poitrine, une bouillie brûlante. Je m'émerveille de mon bébé tout rond avec ses orteils qui égratignent la porte, de l'avenir et de ce qu'il exigera de moi. Les doigts de Michaela perdent prise, si bien que je me tourne, j'ouvre, je désigne Maman d'un mouvement de la paume. « Tu vois ? »

Je n'étais pas prête à voir.

Maman est à moitié sortie du lit, les orteils par terre, les jambes prisonnières des draps entortillés autour d'elle, ici tressés en fine corde, là étalés et bouffants : Maman piégée, un poisson de choix. Un poisson qui vogue dans les airs, blanc et argent, immobile sous le satin de l'eau salée : un poisson qui se bat et grelotte sous le soleil. Il fait froid dans la chambre pour un matin de printemps, on se croirait en novembre, pourtant Maman transpire, gémit et remue les jambes. Michaela se précipite dans la chambre, renifle, fait quelques pas hésitants, lève la main vers le plafond. Elle souffle un petit mot, sans

arrêt.

« Oiseau », elle dit.

À l'odeur, on croirait que Maman a été retournée comme un gant. Ça sent la pisse, la merde et le sang. Les intestins, presque le pourri. Ses yeux sont immenses. Ses bras sont coincés dans les draps. Elle s'acharne à les libérer.

« Maman ? je dis, et ma voix me paraît aussi perçante et fluette que celle de Michaela. Maman, je vais t'aider.

— Trop tard, dit Maman. Trop tard, Leonie. »

Je dois empoigner son bras pour le dégager. Mes doigts creusent un fossé dans sa chair, ma main la marque à chaque contact. Elle geint. J'essaye d'y aller plus doucement, de lui faire moins mal, mais c'est impossible.

« Comment ça ? » je demande.

Elle saigne sous la peau. Partout où mes mains la touchent, il y a du sang. Des tranchées dans le sable que l'eau de mer remplit. Audessous : la fin.

Maman regarde derrière moi, le coin où Michaela s'est assise, immobile si ce n'est qu'elle fredonne une chanson paupières froncées avant de regarder Maman de travers. Les yeux de Maman glissent sur mon visage, sur le plafond, sur les décombres de son corps. Fuir, fuir.

« Je l'ai entendu, elle souffle. J'ai cru que c'était un... » Halètement. « Un chat.

— Qui ça, Maman ?

— Je l'ai jamais vu. Entendu, des fois.

— Mais quoi ?

— Comme quand quelqu'un parle à trois portes de là. Dans une autre pièce. »

Je libère une main, un poing serré.

« Il a dit qu'il viendrait me chercher. »

Tous ces pétales de sang.

« C'est pas *lè mystè*. » *Pas un esprit. Pas Dieu. Pas un mystère.*

Sur son poignet.

« C'est *lè mò*. » *La mort*.

Son avant-bras.

« Jeune. Plein d'énergie. »

Fleurs fanées.

« Revanchard comme un chien battu. »

Fertilité montée en graine.

« Il traîne tout le poids de l'histoire derrière lui. »

Sa respiration, une plainte.

« Un sac de coton bourré de plomb. »

Elle a raison.

« Mais ça reste un enfant. »

J'arrive trop tard.

« Il a besoin d'amour. »

Le cancer a fini de la briser.

« Il veut que je sois sa maman. »

Il l'a cassée net.

« J'ai toujours cru... »

Ses doigts se referment sur mon bras quand je délivre sa deuxième main.

« Que ce serait ton frère. »

Je m'arrête.

« Que ce serait lui... »

Je ne respire plus.

« Le premier mort que je verrais. »

Given est dans le coin de la chambre, là où les deux murs se rejoignent. Il surplombe Michaela, aussi raide et farouche que Papa, et pour la première fois j'ai peur. Dans la vie, chacune de ses phrases contenait une blague, l'humour coulait dans ses veines, ça se voyait à sa posture, aux mouvements de sa tête, à son sourire. Plus maintenant. À présent le poids du temps qu'il n'a pas eu à supporter dans la vie le durcit, le drape de noirceur, le cisèle comme Papa. Il secoue la tête, et il parle.

« Pas. »

La ritournelle de Michaela se fane.

« Ta. »

Maman commence à me repousser.

« Mère. »

Maman regarde le plafond craquelé, criblé de milliers de petites stalactites, le plafond d'une grotte. Papa a passé des heures à plonger un balai dans la peinture et à taper la brosse contre le plafond, à faire des ronds, des boucles et des tourbillons, à façonner la peinture en étoiles et en comètes. Maman ouvre la bouche et la referme mais rien n'en sort. Je suis son regard et je ne vois rien d'autre que le plafond, le plâtre navrant qui vire au gris à cause de l'humidité. Mais Michaela, qui susurre sa chanson et remue les doigts comme quand elle chante *Twinkle Twinkle Little Star*, Michaela voit.

« Pas. » Given parle, les traits de son visage convergent et s'aiguisent, et Given voit.

« Ta. »

Maman voit. Elle tourne les yeux vers le coin où se trouve Given. Ses dents se découvrent en un genre de sourire, un genre de rictus.

« Mère », termine Given.

Maman me gifle. Ça me brûle. Son autre main enserre mon poignet et le sang palpite dans mon oreille. À droite, ses doigts s'emparent de ma joue, s'enfoncent dans mon arcade sourcilière, elle tient mon

visage bien droit, chuchote en direction de ce qui est au-dessus de nous, dans mon dos, la chose horrible qui vient la chercher. J'entends un murmure au-dessus de moi.

Viens avec moi, Maman, il dit. Viens.

« Non », elle dit.

Ses doigts tirent sur mes paupières, tirent douloureusement.

« Pas mon garçon », elle dit.

L'impression qu'elle me pèle.

« Given », elle souffle.

Je dégage ma tête.

« Mon bébé. S'il te plaît. »

C'est le mot *bébé* qui me fait bondir du lit. Parce que je l'entends de sa bouche et en un instant je redeviens son bébé, dodue, les gencives molles et les yeux humides, et elle est entière et son lait est bon. Ses mains se détachent de moi comme les feuilles d'un épi de maïs, se posent fragiles et sèches sur le lit et d'un coup elle les relève, paumes vers le haut.

« Non, petit. Non », dit Given.

Je ramasse les pierres là où elles ont roulé et je les place sur l'autel avec ce que j'ai trouvé plus tôt. Dans la salle de bains : des boules de coton. Dans le placard : de la semoule de maïs. Au magasin d'alcool où je suis allée hier : du rhum.

« Récite-la », dit Maman. Elle a laissé retomber ses mains. « La litanie », elle dit encore, et son souffle bute dans sa gorge. Elle ne tourne pas la tête de côté, vers le mur derrière moi où Given affronte une chose invisible qui le cloue là. Sa bouche s'ouvre : une plainte muette. Michaela pleure comme je ne l'ai jamais vue pleurer : ses lèvres bougent mais elle ne fait pas de bruit. Le temps n'existe plus. Cet instant a tout dévoré : le passé, le futur. Est-ce que je prononce les mots ? Je cligne des yeux, et au plafond il y a un garçon, un garçon au visage de poupon. Je cligne encore, du sable m'irrite les yeux, et il n'y a rien.

« Maman, je dis d'une voix de bébé, étranglée et faible et misérable. Ma petite Maman. » Mes pleurs, les supplications de Maman, les beuglements de Michaela et les cris de Given inondent la pièce, le bruit doit être le même dehors parce que Jojo arrive en courant près de moi et Papa reste à la porte.

« T'as eu ce que tu voulais. Maintenant casse-toi », dit Jojo.

D'abord je crois que c'est à moi qu'il s'adresse mais en fait il regarde au-dessus et au travers de moi, et je comprends. Il y a de la force dans sa voix, tellement de force que je parle malgré mes pleurs, et j'attire Maman contre mon cœur.

« Pour Maman Brigitte, Mère de tous les Guédé. Maîtresse du cimetière et Mère de tous les morts. » Je respire fort, c'est un sanglot

heurté.

« Non, Leonie, dit Jojo. Tu ne sais pas. » Il fusille le plafond du regard.

« Leonie. » Maman s'étouffe.

« Grande Brigitte, Juge. Cet autel de pierres est pour toi. Accepte nos offrandes », je récite. Les yeux de Maman sont fixes, rivés sur le plafond où plane le garçon au visage lisse, vulnérable et recroquevillé comme un bébé.

« Tais-toi, Leonie, dit Jojo. S'il te plaît. Tu ne vois pas. »

Les yeux de Maman braqués sur le mur où Given a cessé de lutter. Ils se tournent vers moi, implorants. « Entre, je dis.

— Va-t'en », dit Jojo. Il regarde l'endroit où le garçon est apparu. « Y a plus d'histoires pour toi ici. Personne te doit rien. » Il lève une main vers Given, et c'est à croire que Jojo a débloqué et ouvert une porte parce que Given se débarrasse de ce qui pesait sur lui.

« Tu as entendu mon neveu, dit Given. Va-t'en, Richie. »

Je ne vois rien mais il a dû se passer quelque chose parce que Given marche librement vers le lit. Papa s'est laissé glisser le long du mur, toute la verticalité de son corps cède pendant qu'il regarde Maman, qu'il se force à regarder Maman, pour une fois. Il vivait en orbite autour d'elle, un satellite, dormait dans le canapé dos à la porte, fouillait le jardin et les bois à la recherche de stylos, de paniers et de machines à réparer pour compenser ce qui ne se réparait pas.

La respiration de Maman est un vent haché qui ralentit de plus en plus. Il ne reste plus qu'une fente entre ses paupières. Son corps : une ruine immobile. Jojo laisse passer Given. Il ramasse Kayla qui dit *Oncle* en pleurant. Jojo déglutit et regarde Given en face. Jojo le voit. Il le reconnaît. Il hoche la tête et Given redevient Given le temps d'un souffle, parce qu'il sourit et que la blague est revenue dans sa fossette.

« Mon neveu », dit Given.

La respiration de Maman s'étrangle. Elle me regarde, le visage tordu.

« Entre. Danse avec nous », je murmure.

Given est près du lit, il y grimpe et s'enroule à elle, il dit *Maman*, il dit *Je suis venu te chercher, Maman*, il dit *Je suis venu, Maman*, et Maman prend une longue inspiration déchirante, le souffle, le sang et l'esprit affolés comme un papillon de nuit dans une toile d'araignée, et ensuite Given fait *Chhht*, il dit *Je suis venu avec le bateau, Maman*, et il passe une main au-dessus de son visage, depuis son menton privé d'air à ses narines dilatées et à ses yeux, ouverts les unes et les autres, qui vont de moi à Given à Jojo à Michaela à Papa à la porte et de nouveau à Given. La main de Given virevolte comme s'il était un jeune marié et Maman sa promise, qui vient d'ôter son voile pour qu'ils puissent se regarder avec un amour aussi clair et doux que l'air autour. Maman

rue puis cesse de bouger.

Le temps revient dans la chambre, un ouragan.

Je pousse un gémissement.

On pleure en chœur. Papa plié en deux à la porte, moi qui tiens entre les mains la robe de chambre encore tiède de Maman, et Michaela avec la figure écrasée contre l'épaule de Jojo. Mais Jojo, non. Ses yeux brillent mais rien n'en coule, pas même quand il demande :

« C'est quoi ce que tu as dit ? »

Je n'arrive pas à parler. La peine est un plat englouti trop vite, qui ne descend pas, qui m'empêche de respirer.

« Leonie ! »

La colère se répand en moi : pétrole sur l'eau.

« C'est elle qui a demandé, je dis.

— Non. » Jojo fait sauter Michaela dans ses bras, regarde Maman comme s'il s'attendait à ce qu'elle ouvre les yeux, tourne la tête, dise *Tu es bête, Jojo*. « Tes phrases. Elles ont fait entrer une rivière. C'est ça qui les a emportés elle et l'oncle Given.

— Oui. » Il ne comprend pas ce que c'est, quand la première chose bien qu'on fait pour sa mère c'est de la guider vers ses dieux. De la laisser partir.

Papa se hisse au chambranle de la porte. Le haut de son dos reste courbé, ses épaules creuses. Sa tête oscille sur son cou comme un pendule. Sa gorge : en miettes.

« C'est la vérité, Jojo. » La voix de Papa a une dureté qui n'existe plus ailleurs en lui : un couteau rengainé. « Elle ne supportait plus de souffrir.

— Mamie nous aurait pas abandonnés. Même avec l'oncle Given. »

Jojo gagne en allure ce que Papa a perdu. D'abord, un renfort dans les cuisses, toute la mollesse préadolescente de ses jambes arquées se fond dans une droiture de granite.

« C'est vrai », je dis.

Ensuite dans la poitrine, et ça redresse ses épaules en pied de biche.

« Elle disait que..., fait Jojo.

— C'était une délivrance, petit », dit Papa.

Enfin le casque, et cette bouille de bébé, la dernière graisse enfantine, ça se blinde, ça se gèle avant la guerre. Seuls restent ses yeux, qui portent en eux une trace du garçon.

« Qu'est-ce qu'il te faut ? je demande. Que je dise que je suis désolée ? »

Ces yeux.

« Que je dise que je voulais pas ? »

Je ne contrôle plus ma voix. Elle chuinte, grimpe, fouette. Une corde de feu descend de mes yeux derrière mon nez et dans ma gorge,

elle forme un nœud coulant dans mon ventre. Maman est encore chaude.

« Parce que ça je peux pas. J'ai fait ce qu'elle attendait de moi », je dis.

Elle pourrait aussi bien dormir. Ça fait des années que je n'ai pas vu son visage aussi régulier, détendu. J'ai envie de la gifler pour la réveiller, parce qu'elle m'a demandé de la laisser partir. J'ai envie de gifler Jojo parce qu'il me regarde comme si j'avais eu le choix. Et j'ai envie de ressusciter Given et de lui rendre sa chair, rien que pour pouvoir le gifler lui aussi parce qu'il est parti. Il l'a emmenée. Il y a trop de ciel vide à l'endroit où autrefois se dressait un arbre. Rien ne va. Le nœud se resserre.

« Rien, dit Jojo. T'as rien à me donner. »

En disant ça il regarde Maman, alors je cesse d'écarter les cheveux de son visage inerte. Ensuite il me regarde et il est aussi dur que Papa et aussi tendre que Maman. Reproche et compassion. Je suis un livre dont il peut lire chaque mot. Je le sais. Il me voit. Il sait tout.

« Petite », dit Papa.

Là ça s'arrête net et j'ai la rage, je hais ce monde, je laisse Maman se tasser sur le matelas et je me lève, je fonce sur Jojo, il recule mais pas assez vite parce que je suis sur lui et quand je le frappe au visage la douleur explose dans ma paume, résonne dans mes doigts. Alors je recommence. Et encore, et puis je me rends compte que Michaela braille dans ses bras, essaye d'escalader sa poitrine, de me fuir. Jojo se tient droit, droit comme Papa, le petit garçon a disparu de ses yeux : la mer s'est retirée, le soleil évapore ce qu'il reste d'eau, laisse un sable chaud qu'il cuit en béton. Ensuite Papa est près de moi, son corps se referme sur le mien comme un cerf-volant en vrille, il m'attrape les deux bras et il les colle ensemble de sorte que mes paumes se touchent.

« Ça suffit, il dit. Assez, Leonie.

— Tu ne sais pas, je dis. Tu ne sais pas ! » Jojo frotte son visage dans le tee-shirt de Michaela et il y a tant de choses que je veux. Je veux le frapper encore comme au temps où c'était un bébé chauve, je veux lui dire, *On est une famille*, je veux lui demander, *Qu'est-ce que tu as vu, petit, qu'est-ce que tu as vu ?* Mais je ne fais rien de tout ça. Je me détache de Papa, je passe devant Jojo et Michaela et j'abandonne Maman sur son lit, le visage tourné vers le plafond, les yeux ouverts, toute chaleur dissipée au centre d'elle. Du froid dans le cœur, le temps qui progresse dans ses veines de moins en moins souples.

Quand Michael arrive, je suis sous le porche. Il saute les marches et me rejoint. Le bois grince sous son poids et j'imagine qu'il se désagrège, sec, pourri et voilé par la chaleur, que je tombe et que la glaise s'ouvre, un trou bien droit, un puits sans fond. C'est la première

chaleur du printemps, un avant-goût de la damnation qui pèsera dans l'air cet été, qui fera plier tout et tous.

« Mon cœur ?

— On se casse.

— Quoi ? Je viens de rentrer. Je me disais qu'on pourrait emmener les gosses à la rivière cet après-midi.

— Maman est morte. » Je ne peux pas empêcher ma voix de se briser sur le dernier mot. Ni retenir le sanglot qui sort de ma bouche au lieu d'un soupir.

Michael s'assoit par terre à côté de moi, me tire sur ses genoux : bras, fesses, jambes, tout, et je me vautre sur lui comme un gros bébé en sachant qu'il peut supporter mon poids. Qu'il me supportera. Je fourre mon nez dans son cou hérissé par la barbe.

« On se casse.

— Chhht, il murmure.

— On va chez Al. »

Michael sait. Il sait ce que je demande réellement : la graine dans le cœur pulpeux du fruit.

« On part, c'est tout. »

Me défoncer. Revoir Given. Et en même temps je sais qu'il ne se montrera pas. Que de là où il est allé avec Maman on ne revient pas. Mais la partie de moi que Maman regardait avec pitié depuis l'autre côté de la table, cette partie-là espère.

« On peut pas, il dit.

— S'il te plaît. » C'est petit et acide, un renvoi. Ça flotte entre nous. Michael grimace, comme s'il sentait toute l'horreur et la peine distillées dans ces trois syllabes aigres.

« Les enfants. »

Le ciel a pris la couleur de l'argile rouge sablonneuse : orange crème. On est au plus lourd de la journée : les insectes sont sortis de leur torpeur hivernale. Je ne supporte plus le monde.

« Je suis pas capable », je dis, et il y a tant d'autres mots derrière. *Je suis pas capable d'être une mère en ce moment. Je suis pas capable d'être une fille. Je suis pas capable de me rappeler. Je suis pas capable de voir. Je suis pas capable de respirer.* Et lui les entend, parce qu'il s'avance et me soutient, me relève une fois de plus et me porte à la voiture. Il m'installe dans le siège passager, ferme la portière et se met au volant. Dans la voiture le monde se réduit à ça : lui et moi sous ce dôme de verre, la lumière haineuse, les chiens qui se planquent dans les fossés, les vaches dociles et les arbres à touche-touche, le souvenir de mes paroles, du visage en papier gris de Maman, de mes gifles et de la réaction de Jojo et Michaela, de Papa qui rapetisse, du second départ de Given. Notre monde : un aquarium.

« Juste un petit tour », dit Michael.

Mais si j'insiste, si je continue à polluer l'air de la voiture avec mes *s'il te plaît*, il m'emmènera chez Misty, il lui demandera d'appeler ses amis du nord, d'appeler Al, de passer un dernier coup de fil à Papa pour dire, *Seulement quelques jours*. Il conduira des heures dans la terre noire du cœur de l'État, jusqu'à la cage qui le retenait, il conduira si loin que l'horizon s'ouvrira comme une huître. Si je demande, il le fera. Parce que lui aussi veut se délivrer du câlin larmoyant avec sa mère, de la dispute avec son père, de mon foyer rempli de mort. On avance, et l'air qui entre s'anime d'un tremblement, comme un banc de mollusques frémissant quand la marée monte : un chatolement d'écume et de sable. Les pneus recrachent des graviers. On se prend la main et on fait semblant d'oublier.

Jojo

MAINTENANT JE DORS dans le lit de Leonie. Je n'ai pas à craindre qu'elle me vire, qu'elle me réveille en me donnant un coup dans le dos, parce qu'elle n'est jamais là. Presque jamais. Elle revient toutes les semaines, elle reste un jour ou deux et elle repart. Michael et elle dorment dans le canapé, maigres comme des poissons, fins comme des sardines et tassés pareil. Ils ne bougent pas le matin quand je conduis Kayla au bus qui l'emmène à la maternelle. Certains matins, ils sont partis quand je reviens chercher mon cartable. Il n'y a que le long creux dans le canapé qui trahit leur passage.

Ils dorment dans le salon parce que maintenant Papy dort dans la chambre de Mamie. Il s'est débarrassé du lit d'hôpital le jour où on l'a enterrée. Il l'a traîné derrière la maison, dans les bois, et il l'a brûlé. Il m'a dit de ne pas revenir dans ce coin-là, mais j'ai vu la fumée. Entendu craquer les flammes. Des fois, le soir, quand Kayla dort sur mon épaule, si profond que sa tête pèse autant qu'un melon, je vais chercher un verre d'eau à la cuisine et j'entends Papy derrière la porte, sa voix qui se faufile par le trou de la serrure. Un jour, je l'ai entendue bien nette à travers le mur. Au début j'ai cru qu'il priait, et puis, comme elle montait et redescendait, j'ai compris que non. On aurait dit qu'il parlait à quelqu'un. Je lui ai demandé le lendemain en rentrant de l'école, il était assis à sa place habituelle, il attendait sous le porche et Kayla était près de lui sur la balancelle.

« Papy ? »

Il décortiquait des noix de pécan. Il a levé les yeux vers moi sans que ses mains arrêtent de travailler, de broyer les coquilles, de détacher les fruits. Pour chaque moitié qu'il mangeait, il donnait l'autre à Kayla qui se la fourrait dans la bouche et mastiquait en me souriant.

« Tu parlais à quelqu'un hier soir ? »

Il s'est interrompu, une demi-noix dans la main. Kayla lui tapotait

le bras, l'aiguillonnait.

« Papy, elle a dit. J'ai envie, Papy. »

Il la lui a donnée.

« Leonie a téléphoné ? j'ai demandé.

— Non, il a dit.

— J'aurais dû m'en douter », j'ai dit, et j'ai craché dans le sable au bas du porche. J'aurais aimé qu'elle soit là, je me demandais ce que ça ferait de lui cracher à la gueule. Si elle s'en rendrait seulement compte.

« Ne dis pas ça, a fait Papy en reprenant son décorticage. Ça reste ta mère.

— Michael ? » j'ai demandé.

Papy avait les mains couvertes de la poussière amère qui entoure le fruit et il a secoué la tête. Depuis, quand je l'entends à travers la porte ou les murs, sa voix qui s'élève comme une fumée dans la nuit, je ne pose plus de questions. Parce que dans le balancement de sa tête, le bruissement, le pli de son cou ridé, je l'ai visualisé étendu dans le noir, scrutant le plafond, l'endroit qu'elle regardait quand elle est morte, les yeux fixes, et je l'ai entendu l'appeler par son nom, un nom que je n'avais pas prononcé depuis avant le cancer : *Philomène*. Puis : *Phillie*. Alors j'ai su ce qu'il faisait quand il croyait qu'on dormait. Une sorte de prière, mais pas à Dieu. Il parlait, il demandait, il fouillait les cratères et les montagnes du plafond. Il cherchait Mamie. Kayla a recommencé à lui tapoter le bras, mais pas pour réclamer une noix. Elle le caressait, simplement, comme si Papy était un chiot, un sac à puces à moitié pelé en manque d'amour.

Des fois, tard le soir, quand j'écoute Papy qui sonde l'obscurité, quand Kayla ronfle à côté de moi, j'ai le sentiment de comprendre Leonie. J'ai le sentiment de savoir un peu ce qu'elle éprouve. De savoir peut-être un tout petit peu pourquoi elle est partie après la mort de Mamie, pourquoi elle m'a giflé, pourquoi elle s'est enfuie. Je le ressens aussi en moi. Une démangeaison dans les mains. Une impulsion dans les pieds. Une palpitation au milieu de la poitrine. Une intranquillité. Profonde. Ça me réveille chaque fois que je me sens déraper. Ça me lance en l'air comme un ballon. Vers 3 heures du matin, ça me lâche et je me rendors.

Dans la journée je ne le sens pas. En général. Mais avec le ciel qui devient pêche quand le soleil se couche, s'enfonce dans l'horizon pareil qu'un caillou dans l'eau, ça revient. Alors je sors marcher dès que ça monte. Mais pas sur la route comme mon grand-oncle siphonné. Je m'enfonce dans les bois. Je suis les sentiers au-delà des limites du terrain de Papy, dans la demi-lumière sous les pins, où les aiguilles brunes tapissent l'argile rouge et ne font pas de bruit quand je les écrase.

Un jour, je tombe sur un raton laveur qui gratte un arbre tombé, déniché des asticots dans le tronc. Il crache : *À moi, à moi, tout à moi.* Un autre, c'est un grand serpent blanc qui atterrit devant moi sur le chemin, dégingolé d'un chêne biscornu avant de ramper vers les racines et de remonter pour chasser les bébés écureuils et les oisillons sans force dans le bec. Le crissement des écailles contre l'écorce : *Le garçon flotte à la dérive. Toujours coincé.* Le jour suivant, c'est un vautour qui plane en cercle, robuste et le plumage noir, il lance, *Ici, petit. C'est par ici qu'on passe. T'as gardé l'écaille ? Par ici.* Après ça l'insatisfaction, la peine insidieuse, s'apaise un peu parce que je sais ce que Mamie a vu. J'entends ce qu'elle a entendu. Pendant ces rencontres, elle est un peu plus proche de moi. Jusqu'au jour où je vois le garçon roulé en boule dans les racines d'un grand chêne de Virginie, l'air mi-mort mi-assoupi, entièrement fantôme.

« Salut », dit Richie.

Des fois je vois davantage de choses que Mamie.

« Beurk », je fais, sans savoir pourquoi.

Je lui en veux à mort. Parce que, en voyant ses grandes oreilles, ses bras et jambes aussi maigres et cassants que des branches tombées, je comprends qu'une partie de moi espérait Mamie. Espérait la croiser au détour d'une de mes balades. En le voyant, une partie de moi comprend que ça ne sera jamais Mamie, qu'elle ne sera jamais assise sur un tronc, une souche pourrie, à m'attendre. Je ne la verrai plus jamais et je n'entendrai plus jamais l'oncle Given m'appeler son neveu.

Le vent descend en piqué dans le crépuscule, me frôle de sa grande aile et remonte.

« Qu'est-ce que tu fais là ? je demande.

— Je suis là », il dit. Il se passe la main dans les cheveux, aussi fixes qu'une pierre rongée par la pluie.

« Je vois bien.

— Non. » Richie se cale contre le tronc comme dans un fauteuil.

« Je pensais... » Il regarde vers le sentier derrière moi. Vers chez moi. Il fait un bruit de respiration sauf qu'il ne respire pas.

« Quoi ?

— Je pensais qu'une fois que je saurais, je pourrais. Traverser les eaux. Rentrer chez moi. Et que là peut-être je pourrais... » – le dernier mot sonne comme un torchon qu'on déchire – « devenir autre chose. Que je pourrais peut-être. Devenir. La chanson. »

J'ai froid.

« Je l'entends. Des fois. Quand le soleil. Se couche. Quand le soleil. Se lève. La chanson. Des bribes. Les étoiles. Un disque. Le ciel. Un grand disque. Les vies. Des vivants. De ceux de là-bas. J'en ai des visions. Du bruit. Après les eaux.

— Mais ?

— Je peux pas.

— Ne...

— Je peux pas. Entrer dedans. J'ai essayé. Hier. Faut un manque, un besoin. Comme un trou de serrure. Qui me permettrait d'entrer. Mais après tout ça – ta mamie, ton oncle. Ta maman. Je peux pas. T'as... » – il refait ce bruit de succion – « changé. Plus de besoin. Ou en tout cas plus assez grand pour être une clé. »

Une guêpe bourdonne autour de mon cou, elle veut se poser et piquer. Je la repousse, elle revient, je finis par lui balancer une gifle et je sens son petit corps dur qui cogne contre ma paume et ricoche dans la pénombre, part chercher un repas moins compliqué.

« Y en a plein », dit Richie. Sa voix a la lenteur de la mélasse. « On est plein, il dit. À appuyer. Sur les mauvaises touches. À marcher contre. La chanson. » Il a l'air fatigué. Il s'allonge, me regarde depuis sa couche. Il a la tête de travers à cause d'une racine qui s'enfonce dans son cou. Un oreiller bien ferme. « Coincé. Tu as vu. Le Serpent ? Tu savais ? »

Je fais non de la tête.

« Moi » – il laisse traîner – « non plus. Trop de larmes versées. Perdues. »

Il cligne des yeux : un chat prêt pour la sieste.

« Maintenant tu comprends. » Il ferme les yeux. Lâche un coassement de wawaron. « Maintenant tu comprends la vie. Maintenant tu connais. La mort. » Il est si calme qu'il pourrait dormir, sauf qu'il bouge. Une longue ligne brune, une ride sur l'eau. C'est alors que je vois. Il grimpe à l'arbre comme le serpent blanc. Il ondule le long du tronc, jusqu'aux branches, et va s'étendre sur l'une d'elles. Et les branches sont habitées. Elles sont habitées par des fantômes, deux ou trois par branche, jusqu'à la cime, jusqu'aux feuilles effilées. Il y a des femmes et des hommes, des garçons et des filles. Et même pratiquement des bébés. Ils sont à croupetons et ils me regardent. Noirs et bruns, blanc fumée pour les plus jeunes. Ils ne révèlent pas leur mort, je la vois dans leurs yeux, leurs grands yeux noirs. Ils sont perchés comme des oiseaux mais ils ressemblent à des humains. Ils parlent avec leurs yeux : *Il m'a violée et il m'a étranglée pour me tuer j'ai levé les mains et il m'a tiré dessus huit fois elle m'a enfermé dans la remise et laissé crever de faim pendant que j'entendais mes bébés qui jouaient avec elle dans le jardin ils sont entrés dans ma cellule au milieu de la nuit et ils m'ont pendu ils ont découvert que je savais lire et ils m'ont traînée jusqu'à la grange et ils m'ont arraché les yeux et avant de me tabasser j'étais malade et il a dit qu'elle était une abomination et Jésus a dit laissez les petits enfants alors il l'a lâchée et il l'a mise sous l'eau et je n'arrivais plus à respirer.* Les paupières clignent face au soleil qui flamboie à la lisière de la forêt, et les fantômes captent sa couleur, reflètent son rouge. Le

soleil transforme leurs habits en plumage écarlate : frocs et haillons, tee-shirts et tignons, chapeaux et capuches. Leurs yeux se ferment et s'ouvrent à l'unisson, se baissent vers moi puis se lèvent vers le ciel, tout ce temps le vent tourne et geint autour d'eux et maintenant leurs bouches s'ouvrent grand, la course de l'air leur chant, la course : *Oui*.

Je reste là jusqu'au moment où il n'y a plus de soleil. Je reste là jusqu'au moment où je sens l'odeur des pins au milieu du sel et du soufre. Je reste là jusqu'au moment où la lune se lève, où leurs bouches se ferment et où ils deviennent une bande de corbeaux d'argent. Je reste là jusqu'au moment où la forêt est une multitude de doigts noirs. Je reste là jusqu'au moment où je me baisse, où je trouve un bâton creux, où je rentre à la maison en fouettant l'air devant moi, où je m'éloigne des morts pour rejoindre Papy, Kayla dans ses bras. Ils sont aussi brillants que les fantômes dans le noir.

« On se faisait du souci », dit Papy.

Oui, ils sifflent.

« Tu ne revenais pas », il dit. Il ne le voit pas, mais je hausse les épaules. Kayla se trémousse.

« Descendre, elle dit.

— Non, dit Papy.

— Descendre, Papy. Te plaît.

— On y va », je dis. Mon dos me brûle de savoir que l'arbre aux fantômes est là, des centaines de fourmis grimpent le long de ma colonne, cherchent du tendre à mordre entre les os. Le garçon est là, il observe, ondule comme une herbe d'eau.

« Te plaît, dit Kayla, et Papy la pose par terre.

— Non, Kayla, je dis.

— Si », elle dit, et elle me double d'un pas chancelant, mal assuré sur le sol noir. Arrivée devant l'arbre, elle lève le nez. Penche la tête pour mieux voir. Les yeux c'est Michael, le nez c'est Leonie, la position des épaules c'est Papy, et sa manière de regarder l'arbre comme pour le mesurer, c'est du pur Mamie. Mais la façon qu'elle a de se tenir, de prendre des morceaux de chacun pour les coller ensemble, c'est tout elle. Kayla.

« Rentrez chez vous », elle dit.

Les fantômes bronchent, mais ils ne partent pas. Ils recommencent à se balancer, la bouche ouverte. Kayla lève un bras, la paume vers le haut, le même geste que pour essayer de calmer Casper, mais les fantômes continuent, ils ne s'envolent pas, ne s'élèvent pas, ne disparaissent pas. Ils restent. Alors Kayla se met à chanter, une ritournelle de mots dépareillés, à moitié mangés, à laquelle je ne comprends rien. C'est cette mélodie, sourde mais pourtant aussi sonore que l'oscillation et le bruissement des arbres, qui interrompt leur chuchotement et en même temps s'y entortille. Les fantômes

ouvrent la bouche plus grand, leurs visages se chiffonnent, ils pleureraient s'ils le pouvaient. Kayla chante plus fort. Elle remue la main en l'air tout en chantant, je le sais, je connais ce geste, Leonie me caressait le dos comme ça, et à Kayla aussi, quand on avait peur du monde. Kayla chante et la foule de fantômes se penche vers elle en hochant la tête. Ils sourient et ça ressemble à du soulagement, à du souvenir, à de la sérénité.

Oui.

Kayla tire sur mon bras et je la soulève. Papy repart. Je le suis tandis qu'il cherche des ratons laveurs, des opossums et des coyotes, écarte une branche après l'autre, nous ramène à la maison. Kayla fredonne sur mon épaule, fait *chhht* comme si j'étais le bébé et elle le grand frère, fait *chhht* comme si elle se rappelait le bruit de l'eau dans le ventre de Leonie, le bruit de toute eau, et maintenant elle le chante.

On rentre, ils disent. On rentre.

Remerciements

J'aimerais remercier mon éditrice, Kathy Belden, qui pose toujours les questions qu'il faut pour m'amener à développer les réponses essentielles à l'écriture de mes romans. Sans elle je serais une piètre écrivaine, et je lui suis reconnaissante de m'accompagner. Je suis aussi reconnaissante envers son assistante, Sally Howe, qui rattrape mes étourderies et me maintient dans les clous. Je serais perdue sans mon agente, Jennifer Lyons, qui se bat sans relâche pour moi, pour que mon travail touche un large public, et qui a cru en moi depuis mes débuts approximatifs. Kate Lloyd et Rosaleen Mahorter, qui me publient chez Scribner, sont vives, compréhensives et prévenantes, et je suis sensible à tout ce qu'elles font pour mes livres. Je remercie aussi Nan Graham, qui a choisi de défendre mon travail et d'investir dans ma carrière d'écrivaine. J'aimerais aussi remercier tout le monde à la Lyceum Agency, ils jouent un rôle crucial pour diffuser mes livres et mes paroles dans le monde. Cela vaut aussi pour mon éditrice précédente et amie, Michelle Blankenship, qui a présenté l'essentiel de mon travail au public, et qui reste proche de moi et continue à croire en moi.

Le président de mon département à l'université de Tulane, Michael Kuczynski, est généreux et attentif. Sans lui et sans mes collègues, je n'aurais eu ni le temps ni les moyens financiers d'écrire ce livre. Les étudiants et étudiantes que j'ai eus à Tulane sont des personnes exceptionnelles, et je crains que ce ne soit pas moi qui les ai fait grandir, mais l'inverse. Mes consœurs et confrères sont pour moi une constante source de stabilité, d'inspiration et de progression : Elizabeth Staudt, Natalie Bakopoulos, Sarah Frisch, Justin St Germain, Stephanie Soileau, Ammi Keller, Harriet Clark, Rob Ehle, J. M. Tyree et Raymond McDaniels. Je les adore, et sans eux je n'aurais pu écrire et corriger ce roman.

Enfin, j'aimerais remercier ma famille : ma mère, qui m'aime, me nourrit et me rassure ; mon père, qui m'apprend à être un esprit libre ;

ma grand-mère Dorothy, qui m'explique comment on raconte une bonne histoire ; mon frère, Joshua, pour qui j'ai un amour brûlant ; mes sœurs, Nerissa et Charine, qui se battent avec moi et pour moi ; ma belle-mère, Gretchen, qui fait fleurir les plantes et les gens ; mon petit frère/cousin Aldon, qui ranime tous les souvenirs que j'ai oubliés ; mes cousins Rhett et Jill, avec qui j'ai grandi et continue à grandir ; mon ami Mark, qui m'aide à choisir mes meubles et me relève quand je m'écroule ; mon amie Mariha, qui me tient la main et a décidé que je ne mourrais pas avant mon heure ; mes nièces et mes neveux, qui m'apprennent à lâcher du lest et me donnent de l'espoir – De'Sean, Kalani et Joshua D. ; mon compagnon, Brandon, qui me fait rire quand j'en ai besoin ; mes enfants, qui m'enseignent à être patiente, à aimer, à soutenir et à ressentir la joie – Noemie et Brando. En conclusion, j'aimerais remercier tous les habitants de DeLisle, Mississippi, qui inspirent mes histoires et me font me sentir chez moi. Je dois à chacun une fière chandelle.

Je vous aime tous.

Titre original :
SING, UNBURIED, SING
publié par Scribner, une marque de Simon & Schuster, Inc., New York

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes ou des lieux réels est purement fictive. D'autres noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance serait pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5

EAN : 978-2-7144-7909-9

© Jesmyn Ward, 2017. Tous droits réservés.

© Belfond, 2019, pour la traduction française.



Table of Contents

Couverture
Du même auteur
Titre
Dédicace
1 - Jojo
2 - Leonie
3 - Jojo
4 - Leonie
5 - Jojo
6 - Richie
7 - Leonie
8 - Jojo
9 - Richie
10 - Leonie
11 - Jojo
12 - Richie
13 - Jojo
14 - Leonie
15 - Jojo
Remerciements
Copyright